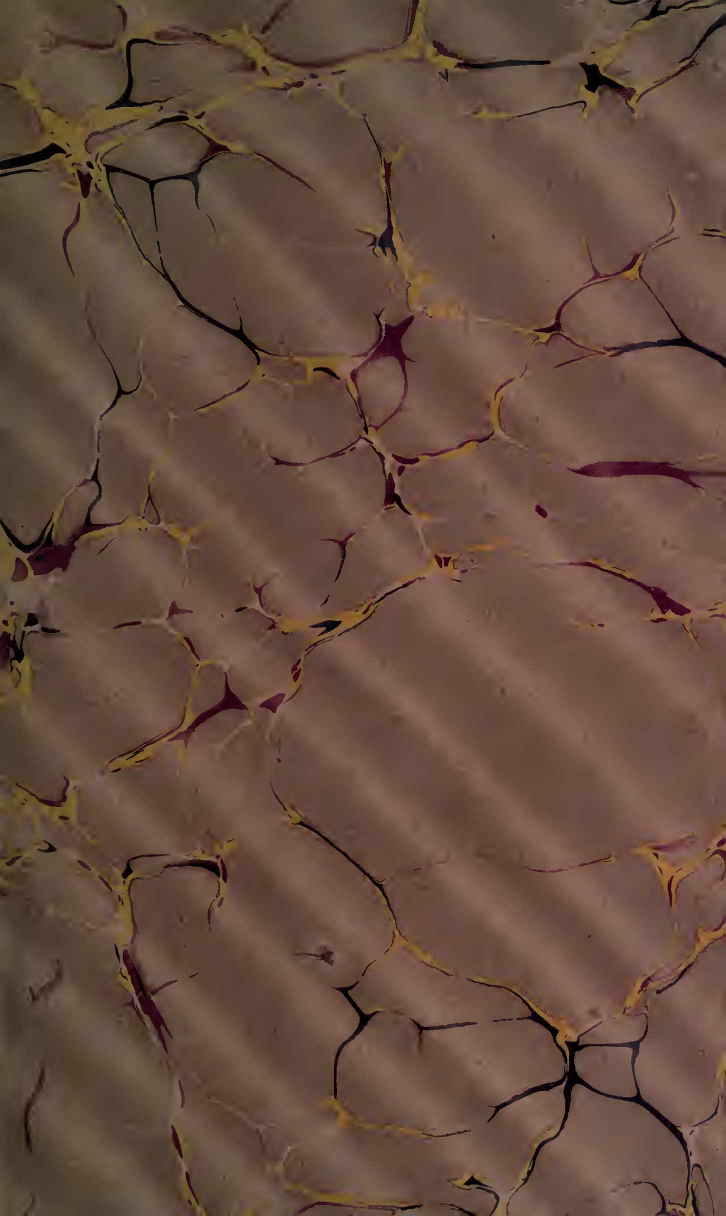






ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES AMOURS DE PHILIPPE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

LES AMOURS DE PHILIPPE	1	vol.
BELLAH	1	—
HISTOIRE DE SIBYLLE	1	—
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE	1	—
LE JOURNAL D'UNE FEMME	1	—
JULIA DE TRÉCŒUR	1	—
UN MARIAGE DANS LE MONDE	1	—
MONSIEUR DE CAMORS	1	—
LA PETITE COMTESSE, LE PARC, ONESTA	1	—
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE	1	—
SCÈNES ET COMÉDIES	1	—
SCÈNES ET PROVERBES	1	—
LA VEUVE	1	—
LA MORTE	1	—

L'ACROBATE, comédie en un acte.
LA BELLE AU BOIS DORMANT, comédie en cinq actes.
LE CAS DE CONSCIENCE, comédie en un acte.
LE CHEVEU BLANC, comédie en un acte.
CIRCÉ, proverbe en un acte.
LA CRISE, comédie en quatre actes.
DALILA, drame en quatre actes, six parties.
LA FÉE, comédie en un acte.
JULIE, drame en trois actes.
MONTJOYE, comédie en cinq actes.
LA PARTIE DE DAMES, pièce en un acte.
PÉRIL EN LA DEMEURE, comédie en deux actes.
LES PORTRAITS DE LA MARQUISE, comédie pastiche en trois tableaux.
LE POUR ET LE CONTRE, comédie en un acte.
RÉDEMPTION, comédie en cinq actes.
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, com. en cinq actes.
UN ROMAN PARISIEN, pièce en cinq actes.
LE SPHINX, drame en cinq actes.
LA TENTATION, comédie en cinq actes.
LE VILLAGE, comédie en un acte.

LES AMOURS

DE

PHILIPPE

PAR

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VINGT-CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1887



LES

AMOURS DE PHILIPPE

I

Dans un des cantons les plus boisés de la verte Normandie, au cœur de l'ancienne province du Perche, on voit s'élever, à l'extrémité d'une longue avenue d'ormes, une habitation qui paraît dater du temps de Henri IV et qu'on appelle dans le pays le château de La Roche-Ermel. C'est un simple pavillon flanqué aux angles de deux

tourelles aiguës; il y a d'un côté de la cour une petite chapelle d'une époque antérieure, et de l'autre le colombier seigneurial. Les La Roche-Ermel sont une des plus anciennes familles du pays, mais non des plus riches. Le comte Léopold, qui en représentait vers le milieu de ce siècle la branche principale, était l'aîné de trois enfants, et la part d'héritage qui revint à chacun d'eux ne dépassait pas une douzaine de mille francs de rente. C'était trop peu pour entretenir le château et pour y vivre avec dignité. Cette vieille résidence patrimoniale semblait donc condamnée à passer dans des mains étrangères, quand elle fut sauvée de cette profanation par un trait de dévouement qui n'est pas sans exemple dans les familles nobles. Le frère et la sœur du comte lui firent donation de leurs biens,

renonçant l'un et l'autre à tout avenir, à toute destinée personnels, et confondant tout leur être dans celui de leur aîné et du chef de leur maison. Ces deux grands cœurs accomplirent cette action avec simplicité, et leur frère l'accepta de même parce qu'il l'eût faite comme eux.

Ces La Roche-Ermel étaient très-estimés dans la contrée environnante. Ils suivaient le siècle avec bonne grâce, bien qu'avec la réserve qui seyait à leur nom. C'était d'ailleurs une forte race imposant le respect par des qualités morales et même physiques qui semblaient chez elle héréditaires. Le comte Léopold était un homme d'une stature baronniale, d'une mine calme et intrépide, d'une politesse exquise et un peu alarmante. Pendant qu'il expérimentait ses faucheuses mécaniques et qu'il faisait

couronner ses élèves dans les concours agricoles de la région, son frère Charles-Antoine, qu'on appelait le chevalier, veillait au jardin, à la bibliothèque, à la cave et au baromètre. Il avait le goût de la botanique et passait des heures charmantes à étudier les mousses de l'avenue. Il était en outre musicien passionné : sa timidité l'empêchait de produire ses talents en public ; mais il n'était pas rare d'entendre fort avant dans la nuit des sons de flûte assez doux sortir de la tourelle qu'il habitait.

La sœur Angélique-Paule présidait discrètement aux œuvres de charité, qui tenaient une large place dans les traditions de la famille. Elle rangeait le linge, composait les menus et confectionnait les confitures. Dans l'intervalle de ces soins domestiques, elle peignait sur vélin des fleurs et

des oiseaux, en fredonnant de vieilles romances où il était question de bergers entreprenants et de bergères inflexibles :

> Lucas, Lucas, réprimez votre ardeur!
> Quand mon troupeau, guidé par sa bergère,
> Sous les ormeaux vient chercher la fraîcheur,
> L'ombrage, et l'onde pure, et la brise légère,
> Tout vous dit avec moi : réprimez votre ardeur!

Ce fut au milieu de ces honnêtes gens que naquit, vers 185., Jeanne de La Roche-Ermel, laquelle, il en faut convenir, fut d'abord accueillie assez froidement. Grâce au désintéressement généreux de son frère et de sa sœur, le comte Léopold avait pu épouser une jeune et riche voisine qui avait été la passion de sa jeunesse, mais dont l'inégalité de fortune avait paru le séparer à jamais. Cette union, heureuse d'ailleurs à tous égards, était demeurée

longtemps stérile. Une sérieuse indisposition de la comtesse fit enfin concevoir des espérances que la naissance d'une fille ne réalisa qu'imparfaitement. Deux ou trois ans plus tard, le comte eut la douleur de perdre sa jeune femme. Il l'avait trop aimée pour songer à un second mariage, et il dut se résigner à ne point laisser d'héritier mâle de sa branche. Cette amertume lui fut adoucie par une circonstance de famille particulière.

Il avait pour voisin et pour ami un de ses cousins germains qui portait légalement le même nom que lui, puisqu'ils étaient fils de deux frères, mais que l'usage du pays désignait sous le nom de Boisvilliers pour le distinguer de son parent. Des fenêtres supérieures du château de La Roche-Ermel, on pouvait apercevoir entre les arbres l'attique

et l'œil-de-bœuf qui décoraient la façade du château de Boisvilliers, lourde construction du dernier siècle. Les deux domaines se joignaient par leurs avenues.

Il y avait entre les deux cousins un air de famille si marqué, qu'on les prenait à quelque distance l'un pour l'autre. La ressemblance morale n'était pas moindre, tous deux ayant les mêmes sentiments et les mêmes goûts, s'occupant assidûment des intérêts locaux, d'améliorations agricoles, d'élevage, de chasse, et fort peu de politique.

Or M. de Boisvilliers avait un fils — Philippe — né quelques années avant sa cousine Jeanne, et, dès que le comte Léopold eut perdu toute espérance d'avoir lui-même un héritier direct, son rêve ardent fut d'unir un jour sa fille à Philippe de Boisvilliers,

qui devait être après lui l'aîné des La Roche-Ermel.

Le comte Léopold laissa-t-il échapper ce secret de son cœur ? ou cette combinaison si naturelle et si convenable saisit-elle d'elle-même l'imagination des deux familles? Quoi qu'il en soit, le mariage futur des deux enfants fut désormais chose convenue à La Roche-Ermel comme à Boisvilliers : on s'en entretint d'abord mystérieusement, par allusions et par sourires ; puis on s'enhardit, et on dit à Philippe : « Votre petite femme, » en parlant de Jeanne; — à Jeanne : « Votre petit mari, » en parlant de Philippe. Les femmes, et en particulier l'excellente Angélique-Paule, se plaisaient à ce jeu, qui ne laissait pas, il faut le dire, d'intéresser vivement mademoiselle Jeanne. Elle était, autant qu'une enfant peut l'être, éprise de

son cousin : on se divertissait à faire cacher Philippe derrière un rideau ou sous une table, puis on introduisait Jeanne, qui était censée ignorer sa présence ; mais elle la devinait aussitôt, allait droit à la cachette de son cousin, et le découvrait en rougissant. Tout le monde alors se pâmait de joie, excepté le jeune Philippe, garçon fier et timide, à qui tout cela paraissait cruellement insupportable. Il tenait de sa mère, qui malheureusement n'était plus, une sensibilité nerveuse un peu exaltée. Les plaisanteries que les domestiques et les commères du voisinage ne lui ménageaient pas au sujet de ses amours et de son mariage achevaient de l'exaspérer, et sa petite fiancée présomptive, cause innocente de toutes ces persécutions, devenait peu à peu pour lui l'objet d'une extrême antipathie.

Ces impressions le suivirent au lycée Louis-le-Grand, où il entra vers sa quinzième année, et elles se réveillaient avec plus de force à l'approche des vacances. Son retour au pays natal lui était empoisonné d'avance par la pensée d'y retrouver sa fatale cousine souriante et rougissante; son aversion pour elle avait même fini par s'étendre aux lieux où elle respirait et aux personnes qui l'entouraient, et nul doute que, s'il eût disposé de la foudre, le manoir de La Roche-Ermel n'eût été balayé de la terre avec toutes ses dépendances, y compris le chef de la branche aînée, le chevalier Charles-Antoine et sa flûte, la tante Angélique, la pauvre Jeanne et les domestiques.

De telles dispositions de la part du jeune de Boisvilliers, si elles eussent pu être soupçonnées des deux familles, y auraient

jeté une étrange consternation; mais la respectueuse déférence de Philippe envers son père et ses habitudes héréditaires de parfaite courtoisie ne laissaient échapper aucun symptôme de ses secrets sentiments. On remarquait bien un peu de froideur et d'embarras dans ses relations avec sa cousine; mais on s'expliquait suffisamment cette attitude par la timidité et la gaucherie naturelles de son âge.

Cependant les années s'écoulaient. Mademoiselle Jeanne grandissait, et sa pure passion pour son ingrat cousin grandissait avec elle. On se fit habilement de cette passion même un moyen d'éducation. « Si votre cousin vous voyait, mademoiselle! » fut une phrase magique dont tout l'entourage connut bientôt la puissance, et devant laquelle s'apaisaient soudain les colères et les

rébellions de l'enfant. Elle entrevoyait aussitôt le déplaisir de son cousin, et par suite de ce déplaisir la rupture de ce mariage encore lointain, mais qui était déjà la chère pensée de son jeune cœur. Il était clair en effet que Philippe de Boisvilliers, étant lui-même, comme elle le sentait fort bien, un modèle de toutes les perfections morales, n'épouserait jamais une jeune personne d'un mauvais caractère et qui ne se tenait pas droite à table.

Le même procédé fut employé avec la même efficacité pour la pousser dans ses études. Philippe de Boisvilliers remportait de brillants succès dans son collége ; il serait évidemment dans l'avenir un homme d'élite, probablement même un grand homme : sa femme pouvait-elle ignorer les règles des participes? — Cela était

inadmissible, et Jeanne en convenait.

Elle fut mise un peu plus tard chez les dames de la Visitation qui tenaient dans la ville d'A..., chef-lieu du département, un pensionnat fort convenable. En recommandant sa nièce à leurs soins, mademoiselle Angélique leur confia, sous le sceau du mystère, les projets de la famille pour l'avenir de Jeanne, le culte que la jeune fille professait pour son cousin, et le secret d'utiliser ce sentiment pour le perfectionnement de son caractère et de son esprit.

Armées de ce précieux renseignement, ces dames achevèrent innocemment d'enflammer cette jeune imagination en ne cessant de lui présenter Philippe de Boisvilliers comme un être accompli, un fiancé idéal auquel elle devait rapporter toutes ses actions, et dont elle ne pouvait se rendre

digne que par une application soutenue et des mérites exceptionnels.

Mademoiselle Jeanne n'était que trop disposée à voir son cousin sous ce jour avantageux et presque sacré : elle avait jeté sur lui toute cette poésie vague et charmante qui s'agite dans l'âme d'une jeune fille, et il en était revêtu à ses yeux comme d'un nimbe. Il faut dire que Philippe de Boisvilliers se prêtait assez bien de sa personne à cette apothéose. Les fortes qualités de sa race étaient tempérées chez lui par le mélange du sang maternel, plus doux et plus délicat. C'était alors un grand garçon élégant et souple, le visage grave et un peu haut, avec des yeux de feu qui trahissaient une ardeur passionnée que maîtrisait au dehors l'habitude native de dignité. Ses triomphes de collége, quelques

vers bien tournés, la prose agréable et spirituelle de ses lettres, témoignaient d'une intelligence au moins distinguée, mais que Jeanne qualifiait de supérieure. La réserve même de Philippe auprès d'elle lui imposait et la charmait; quand il daignait, à de rares intervalles, apparaître dans le parloir du couvent, elle se présentait devant lui avec tremblement, heureuse et confuse d'être visitée par ce jeune dieu.

Ce jeune dieu cependant faisait son droit à Paris avec une douce nonchalance, qui n'était pas toutefois sans un mélange de cruelles appréhensions. Ses études de droit terminées, il devait retourner à Boisvilliers pour y vivre près de son père. Le moment approchait donc où il serait vraisemblablement forcé de s'expliquer sur ses intentions à l'égard de sa cousine. Il n'ignorait pas

que son mariage avec elle était de plus en plus considéré dans les deux familles comme une affaire arrêtée. Sans traiter ouvertement ce sujet devant lui, on y faisait de continuelles allusions qui ne lui permettaient pas de l'oublier. Or il conservait malheureusement pour la jeune fille l'antipathie qu'il avait eue pour l'enfant, et il emportait de chacune de ses visites au couvent des impressions difficilement conciliables avec le vœu de ses parents. Il trouvait Jeanne laide et déplaisante, bien qu'elle eût de grands yeux bleus, des flots de cheveux noirs et des dents éblouissantes; mais elle avait la taille courte et ramassée, elle était gauche et sans grâce; enfin elle était mise sans goût et même fort négligée dans sa toilette. Ce détail fâcheux n'était pas, à la vérité, de son fait. C'était un axiome au

couvent que la beauté morale devait être seule recherchée et cultivée par les jeunes élèves, et il était de règle que toute pointe de coquetterie y fût sévèrement réprimée. Les miroirs en conséquence étaient interdits. Jeanne, qu'on surprenait quelquefois arrangeant sa magnifique chevelure devant une vitre, était particulièrement chapitrée sur cet article.

— La beauté morale, mademoiselle, lui répétaient les dignes sœurs, la beauté morale ! telle doit être votre unique préoccupation et votre unique sollicitude, comme elle est, n'en doutez pas, l'unique préoccupation et l'unique sollicitude d'un esprit aussi élevé que celui de monsieur votre cousin.

— Mais, ma mère, répondait-elle, mon cousin ne peut pas voir ma beauté morale au parloir !

— Pardon, mademoiselle, il la voit, ou du moins il la devine dans votre mépris même pour les vanités extérieures.

Jeanne se laissait persuader, mais c'était elle qui avait raison. Son cousin, lorsqu'il venait au parloir, ne voyait pas sa beauté morale; il voyait ses cheveux en broussailles, ses ongles trop courts, ses jambes trop longues, ses bottines trop larges, ses bas mal tirés, et il n'avait pas lui-même assez de beauté morale pour apprécier le côté symbolique et supérieur de toutes ces choses.

A ces préventions invétérées et persistantes contre sa cousine étaient venus se joindre d'ailleurs avec l'âge des sentiments nouveaux qui redoublaient son éloignement pour elle et pour l'avenir qu'on lui destinait de si longue date. Ses succès scolaires, ses

essais poétiques admirés de ses camarades, lui avaient monté la tête, et il n'était pas très-loin de partager l'extrême bonne opinion que Jeanne avait de lui. Sans viser encore à aucun but déterminé, il rêvait vaguement d'ambition et de gloire ; il entrevoyait aussi dans la sphère éclatante du monde parisien des amours superbes et pleins d'orages ; il frémissait à la pensée d'ensevelir au fond de la province, dans l'étroite enceinte du manoir paternel, des facultés dignes d'un grand théâtre et des passions dignes de grandes aventures.

Ce qu'il y avait de délicat, c'était de faire comprendre tout cela à son père. M. de Boisvilliers de La Roche-Ermel était un père tendre, mais nullement romantique : son front sévère, son œil gris et ferme, ses lèvres volontiers ironiques, n'appelaient

point les épanchements, et Philippe ajourna tant qu'il le put une confidence qui devait évidemment causer au vieux gentilhomme la plus désagréable surprise; mais enfin il fut reçu avocat, il n'avait plus dès ce moment aucun prétexte pour prolonger son séjour à Paris; il comprit que l'heure de l'explication redoutable avait sonné, et il partit pour la Normandie en s'armant de tout son courage.

On l'accueillit à Boisvilliers comme à La Roche-Ermel avec un air de fête et d'allégresse qui le navra et qui fit même hésiter sa résolution. Il était dur de briser tous ces braves cœurs. Sa contrainte et sa tristesse furent dès le lendemain de son arrivée remarquées de son père, qui en conçut une visible inquiétude.

Ils se promenaient tous deux par une

belle soirée du mois d'août sur une terrasse plantée d'épais marronniers qui formait un des côtés du jardin de Boisvilliers ; elle suivait la berge d'un étang profond et paisible qui semblait dormir sous les larges feuilles de nénufar dont il était presque entièrement recouvert ; une vieille barque à demi pleine d'eau y était échouée au pied d'un escalier aux marches disjointes. — Le père fumait silencieusement un cigare, le fils regardait avec mélancolie la vieille barque retenue à son poteau d'attache par une chaîne rouillée et croyait y voir l'image de la destinée qui l'attendait lui-même dans ce coin perdu du monde.

— Ainsi, mon fils, dit brusquement M. de Boisvilliers, vous ne fumez jamais ?

— Jamais, mon père.

— C'est très-bien fait. Vous êtes plus

sage que moi, j'en suis ravi... Et vous voilà donc avocat?

— Oui, mon père.

— C'est excellent. Grâce à vos connaissances en droit, vous ne serez pas comme moi la proie des gens d'affaires. Vous pourrez administrer vous-même votre fortune, qui sera un jour considérable.

— J'espère bien, mon père, n'avoir pas ce soin de longtemps.

— Je vous suis reconnaissant de votre politesse, mais il faudra bien prendre votre part du fardeau; je vieillis, je me fatigue, mon fils. — Savez-vous que les domaines de Boisvilliers et de La Roche-Ermel réunis donneraient plus de quatre-vingt-dix mille francs de revenu?

— Autant que cela, mon père?

— Parfaitement.

Il y eut une pause silencieuse, après laquelle M. de Boisvilliers reprit :

— Je suis allé voir votre cousine Jeanne à son couvent il y a peu de temps ; on y est fort content d'elle. Ces dames assurent que c'est une personne accomplie, remarquablement sensée et instruite ; elle est de plus excellente musicienne.

— Elle est très-forte sur le piano, oui, mon père.

— Vous savez que son éducation est terminée, et qu'elle rentre définitivement dans sa famille le *quinze* de ce mois?

— Mon cousin de La Roche-Ermel me l'a dit, mon père.

M. de Boisvilliers interrompit soudain sa promenade et jeta son cigare :

— Philippe, dit-il en arrêtant fixement son regard sur les traits pâles du jeune

homme, vous ne pouvez ignorer les vœux que nous avons formés de tout temps pour votre union avec votre cousine... Dois-je comprendre que vos projets sont différents des nôtres?

— Mon père, dit Philippe d'un ton respectueux mais ferme, je ne puis épouser ma cousine,... je ne l'aime pas.

— Vous ne l'aimez pas? répéta M. de Boisvilliers.

Il regarda encore fixement son fils; les rides creusées entre ses sourcils s'accusèrent profondément, et une légère convulsion fit trembler ses lèvres.

Il y avait un banc à deux pas sur la marge de l'étang; il alla s'y asseoir, posa son front dans ses deux mains et parut méditer douloureusement.

— Pauvre enfant! murmura-t-il.

Puis, relevant la tête vers son fils, qui demeurait debout devant lui :

— Après la déclaration que vous venez de me faire, dit-il d'une voix brève et dure, vous devez comprendre que votre établissement à Boisvilliers devient, pour quelque temps du moins, chose impossible?

— Si vous en jugez ainsi, mon père, j'obéirai.

— Oui, j'entends, je vais au-devant de vos désirs; vous avez pris goût à Paris et vous prétendez y passer votre jeunesse et apparemment votre vie tout entière dans l'oisiveté.

— Non pas dans l'oisiveté, mon père, et, si vous me permettiez de vous parler avec une entière franchise...

— Oh! je vous en prie.

— Eh bien, c'est ici, en province, à la

campagne, que je vivrais dans l'oisiveté... Pardon, mon père!... j'ai sous les yeux votre exemple et celui de notre cousin, et je sais combien votre existence à tous deux est dignement occupée;... mais je n'ai ni vos goûts, ni vos aptitudes. Vous disiez que j'aime Paris, c'est vrai : j'en aime sans doute les distractions et les plaisirs, comme cela est de mon âge; mais j'aime aussi, veuillez le croire, la noble activité qu'on y respire avec l'air, les généreuses ambitions qu'elle fait naître dans le cœur, la fièvre de gloire qu'elle fait monter au cerveau; j'en aime la puissante vie intellectuelle qui semble s'ajouter à votre intelligence propre et en doubler les forces... Ici, mon père, ce que je puis avoir d'intelligence resterait sans objet, sans application; je laisserais aux fermiers et aux hommes d'affaires des

soins qui n'auraient aucun intérêt pour moi; l'ennui, le découragement, m'envahiraient, et, à la longue, me dégraderaient; n'ayant pas les vertus du gentilhomme campagnard, je n'en aurais que les travers et peut-être un jour les vices. J'emploierais mon temps, comme tant d'autres, à promener mes chiens, à consulter le baromètre et la rose des vents, à mettre du vin en bouteilles et peut-être à le boire... Eh bien, je vous l'avoue, mon père, ce genre d'existence, sans honneur pour moi, sans utilité pour personne, me fait horreur, et ma malheureuse cousine, qui en a toujours été le symbole à mes yeux, m'est devenue odieuse à cause de cela; c'est elle qui a prononcé dès le berceau l'arrêt de ma destinée, c'est elle qui m'a dit : « Tu vivras là et pas ailleurs... Tu tourneras toute ta vie dans

ce cercle fatal, et tu y tourneras avec moi, tu n'auras d'autre amour que moi, d'autre épouse que moi, — et mes goûts seront tes goûts, et ma chambre sera ta chambre, et ma tombe sera ta tombe!... » Ah! mon père, j'aurais pu l'aimer si je l'avais choisie; qui sait même? j'aurais pu aimer aussi la vie et les occupations de la campagne, si elles ne m'avaient été imposées de toute éternité... Excusez-moi, mon père, je vous offense, mais j'aime mieux vous dire toute ma pensée, vous ouvrir sincèrement tout mon cœur!...

— Vous avez raison, dit M. de Boisvilliers.

Il respira avec force, se recueillit un moment, et reprit d'une voix adoucie et comme voilée :

— Et moi aussi, mon fils, j'ai à vous dire : Excusez-moi !

— Mon père !

— Oui, car enfin vous pouvez croire que j'avais disposé un peu légèrement de votre avenir, comme si votre avenir m'eût appartenu. Vous pouvez croire, et vous croyez sans nul doute, qu'un motif d'égoïsme m'avait engagé à confisquer, en quelque sorte, votre vie à mon profit, en la fixant à l'avance près de la mienne. Certes je n'étais pas insensible à l'espérance de voir un jour — après tant d'années de solitude! — ma vieille maison se remplir et se ranimer; oui, j'espérais que Dieu m'épargnerait cette grande amertume des vieillards, la maison vide. J'aimais d'ailleurs déjà cette enfant comme ma fille...

— Mon père ! murmura de nouveau le jeune homme, dont les yeux étaient humides.

— J'ai tort, pardon, reprit le père.

Et il poursuivit avec toute sa fermeté d'accent :

— Ce que je voulais vous dire, mon fils, c'est que je n'avais pas songé uniquement à mon avantage personnel, à mon propre bonheur en arrêtant pour vous le plan d'existence que vous repoussez. J'avais cru vous préparer en même temps une vie heureuse, utile et honorable. A travers les ménagements courtois de votre langage, j'entrevois assez, jeune homme, que vous nous considérez, le comte de La Roche-Ermel et moi, comme deux êtres assez inutiles en ce monde... Veuillez me laisser continuer... Je ne suis pas là-dessus de votre avis. Nous sommes deux gentilshommes campagnards, comme vous dites, et nous vivons sans gloire, mais non sans honneur.

Nous travaillons à la multiplication du pain et de la viande, et nous donnons à la cavalerie française de solides remontes... C'est déjà quelque chose. — Mais, ce n'est pas tout, mon fils : il est bon en ce temps-ci, plus que jamais, que des gens comme nous demeurent dans leur pays natal, ville ou campagne, et s'y fassent respecter. A part les services pratiques qu'ils peuvent rendre autour d'eux, il y a dans leur présence seule, dans la supériorité de leurs connaissances, dans la dignité de leur vie, dans les grands souvenirs que leur nom réveille, il y a, dis-je, un enseignement, il y a un exemple, il y a une autorité. Ils sont comme ces vieux clochers qu'on aperçoit çà et là dans les campagnes, qui font rêver le passant dans le chemin, le paysan sur sa charrue, et qui rappellent les foules, malgré

elles, à de hauts sentiments et à de respectueuses pensées. Non, mon fils, nous ne sommes pas inutiles!... Ne me dites rien, Philippe, non, pas un mot! Je crois vous comprendre, mais je n'arracherai pas à votre sensibilité, à votre attendrissement un sacrifice que vous regretteriez demain. Suivez la voie que vous avez choisie, suivez-la en homme de bien, et je me consolerai. Voyons, que comptez-vous faire?

— Mon père, mon intention, si vous l'approuviez, était de poursuivre mes études de droit jusqu'au doctorat et d'entrer ensuite au conseil d'État.

— Soit! — Et maintenant, Philippe, nous avons une résolution pénible à prendre. Ne devant pas rester ici, il est convenable, il est nécessaire que vous en partiez le plus tôt possible. Vous partirez demain matin,

et, pour nous épargner à tous deux des émotions inutiles, je désire ne pas vous voir au moment de votre départ.

M. de Boisvilliers se leva brusquement : il redressa sa taille athlétique et reprit sa promenade d'un pas ferme, en faisant signe à son fils de marcher près de lui.

Après un long silence :

— Il se passera peut-être des années, dit-il, avant que vous puissiez honnêtement revenir à Boisvilliers. Votre présence serait une cruauté pour cette jeune fille... J'irai vous voir à Paris de temps en temps.

— Je vous remercie, mon père.

Cependant la nuit tombait peu à peu, épaississant l'ombre sur la terrasse. Un faible croissant de lune y jetait çà et là quelques blancheurs à travers le sombre feuillage des marronniers et argentait vague-

ment, entre les herbes, la surface immobile du vieil étang. C'était une scène d'une paix et d'une mélancolie profondes.

— Philippe, reprit M. de Boisvilliers, vous tenez de votre mère... oui, votre mère était un esprit un peu romanesque; mais c'était en même temps une sainte ; ne l'oubliez pas.

— Je ne l'oublierai pas, mon père.

Un quart d'heure s'écoula sans qu'une parole nouvelle fût échangée entre le père et le fils, dont les pas, écrasant le sable de l'allée, troublaient seuls le silence de cette solitude.

Tout à coup M. de Boisvilliers s'arrêta.

— Allons, mon fils, dit-il en lui tendant la main, j'ai besoin de repos, je me retire... adieu!

— Mon père! dit Philippe d'une voix

étouffée par l'angoisse, mon père, vous me pardonnez?...

Le vieillard l'attira à lui avec une sorte de violence.

— Embrasse-moi! dit-il.

Et il serra convulsivement sur sa poitrine le jeune homme, qui sanglotait.

Le lendemain, dès la première pointe du jour, Philippe de Boisvilliers s'éloignait du château paternel, entraîné par deux vigoureux percherons qui devaient le mener en vingt minutes à la gare prochaine. Il laissait derrière lui — heureuse jeunesse! — les soucis, l'abandon et le deuil, et courait gaiement vers l'avenir à travers la rosée des bois et l'aurore naissante.

Quelques heures plus tard, son père, le visage pâli et les yeux creusés par une nuit

sans sommeil, se dirigeait d'un pas fatigué vers le château de la Roche-Ermel. Comme il en approchait, il aperçut vers le milieu de l'avenue le comte Léopold qui venait à sa rencontre.

— Eh bien, cria le comte d'un ton jovial, où est donc le jeune Parisien? Encore dans son lit?

M. de Boisvilliers continua de s'avancer sans répondre, et, quand il fut à deux pas de son cousin, il lui dit d'un accent triste et grave :

— Mon ami Philippe est retourné à Paris.

— Comment, retourné à Paris? dit le comte qui se troubla. Qu'y a-t-il donc? car je vois qu'il y a quelque chose de sérieux.

— Quelque chose de très-sérieux, répliqua M de Boisvilliers en accentuant ces paroles.

Et prenant la main du comte :

— Mon ami, dit-il, je vais vous causer un grand chagrin; le rêve de toute notre vie est détruit. Mon fils... mon fils n'est pas digne de l'alliance que vous aviez bien voulu me faire espérer pour lui.

Le comte Léopold regarda M. de Boisvilliers dans les yeux :

— Il s'y refuse? dit-il.

Ne recevant point de réponse, il laissa échapper une sorte de gémissement; ses bras tombèrent inertes à ses côtés, et il demeura les yeux fixés dans le vide; puis il dit simplement :

— Jeanne en mourra.

II

Heureusement M. de La Roche-Ermel, s'il connaissait bien la sensibilité de sa fille, ne connaissait pas tout son courage. Jeanne. lorsqu'elle rentra quelques jours plus tard sous le toit paternel, ne parut pas aussi frappée qu'on devait le craindre de la déception qui l'y attendait. Il est vrai qu'elle ne la ressentit pas d'abord dans toute sa rigueur, ses parents n'ayant jugé ni sage ni convenable de s'expliquer ouvertement avec elle sur un sujet si délicat et si pé-

nible. On la laissa donc deviner elle-même peu à peu la vérité. Elle remarqua d'ailleurs aussitôt des changements étranges dans les habitudes si régulières de sa famille : la flûte de son oncle le chevalier ne faisait plus entendre ses douces vocalises dans le silence des nuits, et sa tante Angélique avait cessé de badiner avec Lucas en coloriant son vélin. Des symptômes plus significatifs encore, la tristesse de son père et celle de M. de Boisvilliers, l'absence inexpliquée de Philippe, la réserve absolue que l'on observait à son égard, enfin les propos échappés aux subalternes, achevèrent bientôt de l'éclairer. Peut-être aussi son tact féminin, se développant avec l'âge, l'avait-il déjà avertie que les sentiments de son cousin répondaient mal à ceux qu'elle lui avait elle-même consacrés.

Quoi qu'il en soit, quand elle eut bien compris qu'elle était délaissée par le fiancé de son enfance, sa douleur sans éclat, et sans larmes, du moins apparentes, ne se trahit que par une sorte de gravité mélancolique qui s'étendit comme un voile sur son jeune visage et s'y fixa. C'était une âme tendre, mais trop fière pour étaler sa blessure. Elle partagea avec sa tante la direction de la maison de son père et s'y appliqua avec une activité incessante et méthodique, comme pour soustraire chaque minute de la journée aux tentations et aux défaillances de la rêverie. Une seule fois elle fit une allusion directe à son amer désenchantement. Elle avait pris l'habitude d'aller chaque semaine faire une visite matinale à M. de Boisvilliers, et le plus souvent elle lui demandait à déjeuner; elle par-

courait ensuite avec lui les différentes pièces du vieux manoir, que les domestiques, découragés comme leur maître, entretenaient alors avec une extrême négligence. Elle riait du désordre, ouvrait les volets, rangeait les meubles, frottait les glaces, époussetait les consoles et rendait pour un moment un air de vie et de gaieté à ce morne intérieur. Comme le vieux gentilhomme, touché de ses attentions, lui en témoignait un jour sa gratitude, elle le regarda avec une profonde expression.

— N'est-il pas juste, lui dit-elle, que je sois un peu votre fille, puisque je suis cause que votre fils vous ait abandonné?

M. de Boisvilliers reçut d'une main un peu tremblante la main qu'elle lui tendait et y posa respectueusement ses lèvres.

Vers le même temps, un bruit singulier

se répandit dans les environs. Il concernait Philippe de Boisvilliers. Le jeune homme, on s'en souvient, avait avant son départ informé son père de ses projets; il continuait de l'en entretenir dans ses lettres : il se proposait toujours d'entrer au conseil d'État après avoir obtenu préalablement le grade de docteur en droit. M. de Boisvilliers n'ignorait pas que le doctorat exige une laborieuse préparation; il avait donc tout lieu de croire son fils plongé dans les plus sérieuses études de jurisprudence quand un voisin de campagne eut la bonté de lui apprendre qu'un journal spécialement informé des choses de théâtre annonçait la prochaine représentation sur une scène parisienne d'un drame en cinq actes signé Philippe de Boisvilliers et intitulé : *Frédégonde!* — Cette nouvelle troubla profondé-

ment le grave vieillard, et elle l'eût troublé plus profondément encore s'il eût connu les circonstances accessoires de ce fait extraordinaire, telles que nous allons les exposer à nos lecteurs.

Philippe de Boisvilliers se croyait, à tort ou à raison, une vocation de poëte, et, depuis sa sortie du collége, tout en suivant honorablement son cours de droit pour obéir à son père, il avait trouvé moyen d'enrichir secrètement la littérature française d'un assez grand nombre de productions jusqu'alors inédites, mais qui ne demandaient pas mieux que de cesser de l'être. Bref, toute son activité d'esprit, tous ses rêves de gloire et toute son avidité d'émotions, s'étaient décidément tournés de ce côté; mais il avait craint avec quelque apparence d'effaroucher son père en lui

confessant ses véritables intentions, et il s'était flatté un peu légèrement de pouvoir lui en faire mystère jusqu'au jour où le succès viendrait les justifier, et porter son nom triomphant dans les cantons les plus arriérés du Perche.

Entre tous les genres littéraires, la littérature dramatique attirait particulièrement Philippe, peut-être parce qu'elle se présentait à son imagination sous la forme plastique d'une actrice célèbre dont la photographie ornait sa glace. Elle se nommait Mary Gérald, et on se souvient de l'éclat que jeta cette étoile sur une des premières scènes de Paris avant que la Russie l'eût enlevée à notre fanatisme. — La fascination de la comédienne est une magie si connue qu'il paraît assez inutile de l'expliquer, surtout aux Parisiens, dont elle con-

stitue la principale religion. Mais les Parisiens eux-mêmes seront peut-être bien aises de savoir que leur passion pour les femmes de théâtre n'est pas sans excuse, et qu'il se mêle à ce culte coupable une forte dose de poésie. L'actrice en effet leur re présente une espèce de femme qu'ils rencontrent fort rarement dans le monde et jamais dans leur ménage, une femme qui paraît exempte de toutes les infirmités comme de toutes les vulgarités terrestres, une femme à qui il ne manque jamais rien, ni une dent, ni un cheveu, ni un bouton de gant, ni un diamant à l'oreille, ni une rose au sein. Elle semble, comme une fleur, sortir sans défauts, toute fraîche, toute habillée et toute parée, des mains de la nature. Vous ne la voyez qu'un instant, mais pendant cet instant elle est parfaite,

et, quand elle rentre dans l'ombre, elle vous laisse sous l'impression d'une chose lumineuse et un peu plus qu'humaine. Si vous la suivez dans la coulisse, elle est encore pleine et imprégnée de son rôle; c'est encore une reine, une soubrette poudrée, une fée, une déesse, marchant dans un nuage d'iris, blanche et étrange sous son fard, les lèvres écarlates, les yeux démesurés et étincelants, une créature enfin émigrée de quelque monde sidéral.

On aime généralement à se figurer que l'actrice emporte dans sa vie privée cette sorte d'idéalité poétique dont les prestiges de la scène l'ont revêtue, et ce n'est pas tout à fait une illusion; car elle est toujours plus ou moins dupe elle-même des rôles qu'elle interprète, elle ne s'en dépouille jamais complétement, et, rentrée chez elle,

il est rare que ses sentiments, comme son langage, ne conservent pas quelque chose d'excessif et de théâtral.

Philippe de Boisvilliers avait donc voué une adoration passionnée à mademoiselle Mary Gérald, et il faut dire que cet amour de l'étudiant pour la comédienne n'était ni sans pureté ni sans noblesse. Les romanesques sont délicats; ils ne s'attachent guère aux vulgaires amours qui tentent la première jeunesse. Philippe s'en était vite détourné avec dégoût. Ses rêves étaient plus hauts. Il admira les yeux profonds et le front inspiré de la brillante artiste, il crut y lire ces poëmes infinis de mélancolie et de passion qui troublaient et charmaient son propre cœur, et il lui donna sa vie. Il fit alors toutes les folies qui caractérisent les amoureux des actrices et des reines :

après avoir furieusement applaudi Mary Gérald de sa stalle, il l'attendait à la porte particulière des artistes et la voyait se jeter dans sa voiture ; il se retirait heureux d'avoir senti le vent de sa robe et il passait la nuit à lui écrire en vers et en prose des lettres fort éloquentes qu'il n'envoyait pas.

Pénétrer jusqu'à elle, toucher sa main, s'enivrer de son regard, de sa parole, de son souffle, devenir son ami tendre et familier, ce fut désormais sa pensée unique. Mais le moyen? On peut croire qu'il n'en admettait aucun dont la supposition pût flétrir son idole. Il résolut finalement de composer une œuvre dramatique où Mary Gérald eût un rôle digne de sa beauté et de son talent. Il pouvait véritablement se croire, sans trop de présomption, capable de mener à bien cette difficile entreprise;

il s'y était dès longtemps préparé par ses études favorites et son assiduité au théâtre; il avait déjà en portefeuille plusieurs essais en ce genre qu'il avait trouvés lui-même insuffisants, mais où des juges compétents avaient reconnu des parties d'un vrai mérite et où il s'était peu à peu formé la main et le goût. Après de longues méditations, il reprit sur un plan de son invention un sujet qui lui était en quelque sorte recommandé par le choix d'un grand poëte, le sujet de Frédégonde, qu'Alfred de Musset avait commencé à traiter sous le titre de *la Servante du roi.* Le rôle de Frédégonde, développé par l'auteur avec complaisance, semblait en effet merveilleusement approprié à l'espèce de grâce sombre et de charme tragique qui distinguait la personne et le talent de Mary Gérald.

Philippe venait d'achever sa pièce en même temps que son droit quand il fit à Boisvilliers le court et triste voyage dont nous avons raconté les incidents. Il avait emporté *Frédégonde* dans sa malle, avec un vague dessein de la lire à son père et d'enlever son suffrage par acclamation. Mais ces velléités enthousiastes ne se maintinrent pas sous la froide atmosphère de la province, et le jeune homme se contenta de se relire sa pièce à lui-même, ce qui était plus sûr.

Aussitôt de retour à Paris, il la soumit à un cénacle d'amis qui lui prédirent les débuts éclatants d'Augier et de Ponsard : il en récita quelques fragments dans des salons familiers et y obtint un égal succès. Sur ces favorables présages, il se décida à tenter un coup d'audace : il écrivit à Mary

Gérald et lui demanda de vouloir bien entendre la lecture de sa pièce, se gardant avec soin de toute allusion aux sentiments qui la lui avaient inspirée. L'actrice, intéressée peut-être par la signature aristocratique de la lettre, — Boisvilliers de La Roche-Ermel, — répondit deux mots sur sa carte : elle l'attendrait le lendemain à cinq heures.

Cette réponse plongea d'abord Philippe dans une sorte d'ivresse folle à laquelle se mêlèrent bientôt de folles terreurs. Une réalisation si facile et si soudaine de son rêve l'épouvantait. N'allait-il pas être le jouet de quelque horrible mystification? — Le lendemain toutefois, à cinq heures, il entrait, son manuscrit à la main, dans la maison de la rue Tronchet dont Mary Gérald daignait occuper le deuxième étage.

Comme il interrogeait le concierge, il crut voir sur la physionomie de cet homme un air de mystère et d'ironie. Il monta le cœur palpitant. Arrivé devant la porte de la grande artiste, son agitation prit une intensité presque foudroyante. Enfin il sonna. — Une odeur de cuisine, et même de bonne cuisine, qui le saisit au moment où la porte s'ouvrait, lui parut étrange en ce lieu sacré et cependant le rassura. — Il fut reçu par une jeune femme de chambre dont le joli visage dédaigneux et impassible témoignait d'une expérience au-dessus de son âge : elle regarda froidement la carte qu'il lui remit, l'introduisit sans parler dans une sorte d'antichambre, et entra avec la carte dans la pièce voisine. Philippe y entendit le bruit de plusieurs voix mâles, puis une explosion subite de rires bruyants à laquelle

succéda le silence : sur quoi l'impassible femme de chambre reparut, et, tenant la porte du salon ouverte devant le jeune poëte, lui laissa comprendre qu'il pouvait entrer si cela lui convenait.

Le salon de Mary Gérald, quoique de petite dimension, répondait assez bien à l'idée que Philippe s'était faite de ce sanctuaire. La demi-clarté d'une lampe d'église, des tentures sombres, des miroitements d'or et de soie, de grands feuillages exotiques, une odeur pénétrante de fleurs, une forme blanche à demi couchée sur un divan, c'était bien là ce qu'il avait imaginé. Mais ce qui n'était pas entré dans son programme, c'était ce groupe de trois ou quatre messieurs de différents âges qui figurait alors dans le tableau et qui le déparait légèrement à ses yeux.

Cependant la présence de ces témoins importuns lui fut utile : leurs rires équivoques sonnaient encore à son oreille; sa fierté s'était éveillée : il se présenta sous cette impression, un peu pâle, un peu gêné certainement par son manuscrit, mais du reste avec cet air de prince qui avait pris le cœur de la pauvre Jeanne.

Moins sensible apparemment, Mary Gérald jeta sur le jeune homme un regard d'une suprême indifférence, le salua à peine d'un signe de tête comme s'il lui eût apporté des étoffes à choisir, et lui dit de s'asseoir : elle reprit alors tranquillement son entretien avec son cercle. Philippe remarqua avec surprise, à travers son trouble, qu'elle était gaie ou plutôt plaisante : elle avait un langage un peu brusque et familier, un tour d'esprit fan-

tasque, des saillies d'enfant spirituel, bizarre et gâté. Il remarqua aussi que, tout en causant, elle ramenait souvent sur lui ses yeux profonds et comme farouches avec une sorte de curiosité étonnée. Bientôt elle laissa tomber la conversation, et son masque pâle prit une expression d'ennui. Les trois ou quatre messieurs de différents âges, qui étaient tous d'une parfaite distinction, se levèrent alors simultanément, lui baisèrent successivement la main, et se retirèrent en cadence.

Elle s'était levée elle-même pour accompagner ces personnages jusqu'à la porte du salon; puis elle se retourna vers Philippe en repoussant du talon la traîne de sa longue robe de chambre :

— Mon Dieu, monsieur, dit-elle, je ne comprends pas bien votre démarche; ce

n'est pas moi qui reçois les pièces,... c'est mon directeur.

— Mademoiselle, j'ai voulu savoir avant tout si le rôle vous plairait... Autrement je renoncerais à la pièce.

— Bah ! pourquoi donc ça? dit-elle avec un léger mouvement d'épaules et en se rasseyant brusquement. D'abord on ne joue pas de pièces en vers chez nous : il fallait vous adresser aux Français ou à l'Odéon.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, mais on a joué plusieurs fois des pièces en vers à votre théâtre.

— Oh! jadis, oui! tout à fait jadis! Asseyez-vous donc... Et enfin c'est votre premier ouvrage?

— Oui, mademoiselle.

— Alors vous n'êtes connu que de votre famille jusqu'ici?

— Uniquement.

Elle le regarda avec l'espèce de méchanceté ironique que l'antiquité prêtait aux déesses; puis elle s'inclina.

— Je n'ai pas prétendu vous offenser. — Vous l'avez là, votre pièce?

— La voici, mademoiselle.

— Voyons un peu ça.

Elle feuilleta le manuscrit et en lut çà et là quelques lignes d'un œil soucieux.

— Eh bien, monsieur, je veux bien: lisez... C'est un peu long... Mais enfin, lisez... Y verrez-vous suffisamment avec cette lampe?... Approchez la table... Non, vous n'y voyez pas.

Elle se leva vivement, abaissa la suspension au-dessus de la table, et, se rejetant sur son divan où elle se recoucha

— Allez, dit-elle.

Encouragé comme il devait l'être par ces préliminaires, Philippe commença la lecture de son drame. Ceux qui auront connu de pareils martyres lui accorderont une compassion fraternelle. Il était arrivé au milieu du troisième acte sans avoir obtenu de son auditoire l'ombre d'un signe d'approbation ou même d'attention, pas une parole, pas un geste, pas un soupir. Immobile, muette, dans l'attitude d'un marbre sur une tombe, la jeune comédienne soulevait à peine à de rares intervalles ses longs cils bleus pour lancer sur le lecteur un éclair rapide; puis elle retombait dans sa torpeur. Il y eut un moment où il la crut décidément endormie, et il sentit le froid du désespoir, le froid de la mort passer dans ses veines. — Tout-à coup elle se dressa sur le divan et vint s'asseoir en face de Phi-

lippe ; elle appuya son coude sur la table, posa sur sa main sa charmante tête tragique, et, penchée vers le jeune homme, les yeux fixes et humides, elle l'écouta avidement. Rêver qu'on tombe dans l'horreur du néant et se réveiller soudain dans toute la splendeur de la vie, de la jeunesse, de la gloire, de l'amour, — telle fut en cette minute divine la sensation du poëte.

Pendant qu'il achevait sa lecture, Mary Gérald conserva sa pose attentive, ses doigts écartés soutenant sa tempe et retroussant la masse épaisse de ses cheveux noirs : quand il ferma le manuscrit, il vit deux larmes glisser sur ses joues. Elle se leva, tourna lentement avec des froissements de soie autour de la table, et s'arrêta devant Philippe :

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix basse

et un peu rauque en lui touchant les épaules de ses deux mains blanches, vous avez bien du talent !

Philippe était trop ému pour lui répondre : il lui enleva doucement de la main le mouchoir avec lequel elle venait d'essuyer ses joues et le baisa.

— Gardez-le, si vous voulez, dit-elle.

Elle n'avait plus son accent délibéré et cavalier ; sa voix avait pris cette grâce féminine et ces inflexions musicales qui étaient au théâtre une de ses puissantes séductions.

— Mon Dieu, reprit-elle comme se parlant à elle-même, que j'ai été heureuse, vraiment !... C'est si bon, d'être sous le charme, d'admirer, d'aimer, d'avoir foi en quelque chose !...

Elle rejeta un peu sa tête en arrière, et,

fixant sur le jeune homme ses yeux souriants et noyés, elle ajouta :

— N'est-ce pas, monsieur Philippe?

Philippe allait probablement lui répondre qu'il était de son avis ; mais cette scène, déjà si agréable et qui pouvait le devenir encore davantage, fut brusquement interrompue; la porte s'ouvrit, et la satanique petite femme de chambre parut.

— Madame, dit-elle, monsieur le comte est là.

— Eh bien, qu'il entre ! dit Mary Gérald.

— Il désire, dit l'imperturbable soubrette, parler à madame en particulier.

— En particulier ? Mais je le lui défends bien ! Faites-le entrer.

Un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille et d'un grand air, se présenta alors dans le salon, montra toutes ses dents

dans un sourire épanoui, posa une main sur son cœur, et, s'inclinant jusqu'à terre :

— Pardon, ma chère belle, dit-il, mais je vous apportais la réponse de Pétersbourg.

— Ah ! eh bien, quoi?

— On vous offre quarante mille francs fixes, cent cinquante francs de feux et une représentation à bénéfice.

— C'est assez coquet, dit Mary Gérald. Mais vous savez que j'ai un dédit de quatre-vingt mille francs avec Lafosse?

Le comte se courba encore jusqu'au tapis et montra de nouveau ses dents éclatantes.

— Cela ne serait pas, dit-il une difficulté sérieuse.

— Vous les avez sur vous? dit la jeune femme d'un ton de raillerie hautaine. Du reste, poursuivit-elle, j'ai changé d'idée.

Voilà monsieur qui vient de me lire une pièce où j'ai un rôle superbe.

— Ah! dit le comte.

Il mit la main sur son cœur, salua profondément Philippe de Boisvilliers et lui fit également l'honneur de lui montrer ses dents.

Philippe lui rendit sa révérence avec gravité, roula le manuscrit de *Frédégonde*, et s'apprêta à prendre congé.

— Mais, monsieur, lui dit l'actrice, il faut me laisser votre pièce, je veux la recommander moi-même à Lafosse... Le connaissez-vous, Lafosse?

— Lafosse?

— Oui, mon directeur.

— Pas du tout, mademoiselle... Puis-je vous demander quel homme c'est?

— Lafosse? Ce n'est pas un homme...

c'est un saltimbanque... mais, précisément parce que c'est un saltimbanque et qu'il ne sait pas l'orthographe, il sera bien aise de jouer une pièce en vers pour se donner des airs littéraires... Au revoir, monsieur.

— Mademoiselle, je suis véritablement confus...

— De mes bontés... naturellement. Bonjour, monsieur.

Philippe rentra chez lui brisé d'émotion. Pendant la nuit, il s'éveilla plusieurs fois pour couvrir de baisers un petit mouchoir parfumé qu'il avait mis sous son oreiller. Dans les intervalles, il faisait des rêves étranges, les uns d'une douceur céleste, les autres moins aimables. Tantôt Mary Gérald lui apparaissait grave et charmante comme une muse, les yeux humides de passion et d'enthousiasme; elle se penchait sur lui

et murmurait de sa voix enchantée : « N'est-ce pas, monsieur Philippe? » — Puis tout à coup elle lui demandait quatre-vingt mille francs, ce qui le plongeait dans un extrême embarras ; alors, par une effrayante métamorphose, elle prenait l'apparence d'un ours polaire aux dents étincelantes qui le saluait ironiquement, une patte sur son cœur. Ces songes agités résumaient assez fidèlement les impressions que Philippe avait emportées de cette première entrevue qui l'avait fait voyager par secousses de la terre au ciel et du ciel à la terre, et qui le laissait finalement ébloui, enivré, choqué, tourmenté, jaloux de la Russie et de l'univers entier, bref amoureux fou.

Après deux ou trois jours passés dans une fiévreuse attente (il ne songea guère au doctorat pendant ces jours-là), il reçut

un billet fort poli du directeur Lafosse, qui, par parenthèse, n'était un saltimbanque que dans le vocabulaire familier de Mary Gérald. — M. Lafosse avait lu *Frédégonde*, la pièce lui plaisait ; il priait M. de Boisvilliers de se rendre le lendemain au théâtre pour y régler avec lui la distribution des rôles, attendu qu'il se proposait de monter immédiatement ce remarquable ouvrage.

Bien qu'on exagère beaucoup en général la difficulté qu'éprouvent les jeunes auteurs à se faire accueillir dans les théâtres de Paris, il est certain qu'un succès si prompt et si décisif était une faveur exceptionnelle du sort. Philippe de Boisvilliers la devait en partie sans doute à la valeur de sa pièce ; il la devait aussi probablement à l'influence tutélaire de Mary Gérald, et enfin à cette circonstance que le directeur

Lafosse sentait la nécessité prochaine de renouveler son affiche, et qu'il n'avait alors entre les mains aucune œuvre importante pour terminer son hiver.

Quoi qu'il en soit, une semaine plus tard, Philippe assistait aux premières répétitions de *Frédégonde*, et ses vers modulés par les lèvres harmonieuses de Mary Gérald résonnaient à son oreille comme une musique céleste. Déjà les chroniques des journaux annonçaient avec bruit l'avénement d'un poëte dramatique, et occupaient de son nom la curiosité parisienne : il goûtait les douces primeurs de la gloire, et en même temps il connaissait le sentiment d'inquiétude, d'effroi et de pudeur alarmée que cause à une âme délicate le grand jour de la publicité. Mais, à travers ses émotions littéraires, son amour pour Mary Gérald demeurait le

plus vif de ses intérêts et la plus poignante de ses angoisses. Il la voyait alors chaque jour au théâtre, quelquefois chez elle, et de plus en plus il l'adorait, quoiqu'il s'imaginât par moment la haïr. Il lui en voulait en effet de n'être pas exactement la femme qu'il aurait désiré qu'elle fût, la pure prêtresse de l'art telle qu'il se la représentait autrefois, gardant dans sa vie de théâtre une dignité hiératique, puis rentrant chez elle comme dans un cloître, s'y inspirant dans une solitude sacrée et n'y recevant aucun profane, — à l'exception peut-être d'un jeune poëte amoureux. Il s'irritait et se désespérait de ses façons un peu bohèmes avec ses camarades de théâtre, de sa dissipation mondaine, des galanteries familières qu'elle tolérait, des bouquets qu'on lui jetait, des amis qu'elle avait, des amants qu'on lui

prêtait, et ce qu'il y avait de terrible, c'est qu'il ne l'en aimait pas moins pour cela. — Hélas! au contraire!

L'attitude de la comédienne à son égard était malheureusement de nature à redoubler encore sa passion et aussi ses souffrances. Soit par hasard, soit à dessein, elle était avec lui étrangement capricieuse et inégale. Pendant les répétitions, lorsqu'elle n'était pas en scène, elle descendait quelquefois dans les sombres profondeurs de la salle où le jeune auteur était assis solitairement : il entendait le frôlement de sa robe quand elle se glissait entre les stalles de l'orchestre, et il entrevoyait dans les demi-ténèbres son pâle visage. Elle lui chuchotait à l'oreille quelques mots d'une grâce coquette et presque tendre :

– Monsieur, est-ce que vous ne gelez pas, là ?... Voulez-vous mon manchon ?... Êtes-vous content de moi ?... oui... vrai ? Alors pourquoi êtes-vous triste?... Pourquoi avez-vous l'air de méditer un suicide?... Singulier personnage!

Elle se retirait alors discrètement et allait reprendre sur le théâtre son rôle de jeune reine barbare. — Cela était charmant ; mais, l'instant d'après, il la retrouvait si distraite et si indifférente, que son cœur, prêt à se répandre, se refermait aussitôt. Souvent, pendant plusieurs jours, elle ne semblait plus le connaître, tandis qu'il la voyait prodiguer ses grâces à la foule banale de ses courtisans. Sa fierté s'indignait, il prenait la résolution magnanime d'étouffer cette passion fatale, et il n'y réussissait guère.

Mary Gérald était alors très-préoccupée d'une représentation qui devait avoir lieu à son bénéfice et qui était un événement parisien. Elle devait y paraître dans le rôle de la Dame aux Camélias, qui n'appartenait pas au répertoire de son théâtre, mais qu'elle avait été autorisée à jouer une fois par extraordinaire. Elle y eut un succès de fanatisme. Après le dernier acte, Philippe de Boisvilliers courut à sa loge pour la complimenter; mais il l'y trouva tellement entourée de cravates blanches délirantes que son enthousiasme personnel en fut paralysé : il se tint modeste et furieux dans l'ombre d'un paravent, où Mary Gérald ne parut pas l'apercevoir. Il allait se retirer la mort dans l'âme quand elle l'appela :

— Mon auteur, restez; j'ai à vous parler.

Sur ces mots, le flot s'écoula, et Philippe demeura bientôt en tête-à-tête avec la triomphante étoile. Elle le regarda fixement de ses yeux encore tout brillants de fièvre, et lui demanda avec brusquerie :

— Ai-je été bonne, suivant vous?

— Suivant moi, vous avez été admirable. Je vous apportais mes larmes toutes chaudes... Mais tous ces gens-là me glacent !

— Tous ces gens-là me glacent ! répéta-t-elle en imitant son accent avec une moue plaisante. Eh bien, quoi? *Puis-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?*... Oh ! mon Dieu, je vous comprends fort bien,... je connais votre genre, allez !... Enfin, nous voilà seuls. Vous êtes content, n'est-ce pas? C'est ce qu'il vous faut?... Eh bien, après? quel avantage y trouvez-vous?

— Ah! murmura le jeune homme d'une voix basse et émue, il y a tant de choses que je voudrais vous dire!

— Tant que cela!... Eh bien, ne les dites pas, mon ami, cela vaut mieux, allez, croyez-moi.

Elle commença à se défaire devant sa glace tout en parlant.

— Vous êtes un jeune homme très comme il faut, un fils de famille très-bien élevé, par de très-braves gens; ça se voit... Vous épouserez une chère petite femme, honnête comme vous, car vous êtes très-honnête, je sens ça... Eh bien, qu'est-ce que vous demandez?... des choses insensées... Non, écoutez, monsieur Philippe, je vais vous dire ce que nous ferons : c'est demain dimanche, nous ne répétons pas; venez me prendre à midi chez moi, nous

irons ensemble au cimetière Montparnasse.

— Au cimetière Montparnasse? dit Philippe, qui crut à quelque monstrueuse plaisanterie.

Mais Mary Gérald était fort sérieuse, et, tout en ôtant ses épingles, elle ajouta, d'un ton sincèrement pénétré :

— J'y ai ma mère; mon ami, j'y vais tous les mois, et ça me fait plaisir d'y aller avec vous.

Philippe la remercia d'une marque de confiance si particulière, et il en fut effectivement fort touché, comme l'eût été, à son âge et à sa place, notre lecteur, qui sourit.

— Et maintenant, reprit-elle, épargnez ma pudeur. Baisez-moi la patte et sauvez-vous.

Le lendemain, Philippe était chez elle

quelques minutes avant midi ; elle était toute prête à partir : la toilette noire qu'elle avait revêtue pour la circonstance relevait l'élégante distinction de sa beauté ; elle avait l'air heureux, candide et recueilli d'une jeune patricienne qui se dispose à accomplir un acte de haute dévotion.

Il y a loin de la rue Tronchet au cimetière Montparnasse, et le jeune homme se délectait dans la pensée d'un si long tête-à-tête avec son idole, quand il entendit avec accablement qu'elle demandait une voiture à quatre places. Elle emmenait sa femme de chambre! — Cette terrible petite soubrette eut même un sourire de méchant diable quand elle prit place dans le fiacre, en face de Philippe, consterné.

Pourquoi emmenait-elle sa femme de chambre? C'est ce qu'on ne saura jamais,

les femmes ayant des malices subtiles et profondes dont elles gardent le secret.

En présence de ce témoin subalterne, la conversation fut naturellement languissante. Elle se traîna dans des lieux communs dont la représentation de la veille fournit le texte, et, après s'être fait une telle fête de ce petit voyage, Philippe n'aperçut pas sans plaisir les cyprès et les pierres tombales qui en annonçaient le terme. — Mary Gérald cependant laissa sa femme de chambre dans la voiture, sauta lestement sur le large trottoir qui borde le mur d'enceinte du cimetière, et s'arrêta devant une de ces boutiques où l'on vend des couronnes d'immortelles, des fleurs symboliques et des verroteries funèbres.

— J'avais songé, dit-elle d'un air pensif, à lui apporter les bouquets qu'on m'a jetés

hier soir au théâtre; mais non, il ne faut pas mêler les genres... Des violettes et des ravenelles, voilà ce qu'il lui faut : elle était très-simple, ma mère... C'est cela. Achetez-moi des violettes et des ravenelles, monsieur, et payez-les de votre argent... de votre argent à vous, je veux... Et puis aussi cette couronne de buis avec des pensées dedans... Là!... merci!

Elle passa la couronne à son bras, et, suivie de Philippe, qui s'était chargé des bouquets, elle entra dans le cimetière. Après quelques pas faits dans l'avenue principale, elle s'engagea dans l'épais dédale des tombes et serpenta dans les étroits sentiers d'un pied léger sans perdre un instant la grâce souple de sa démarche. Elle s'arrêta enfin devant un monument fort modeste qui se composait d'une croix de pierre et

d'un tertre de gazon entouré d'une grille à hauteur d'appui.

— C'est là, dit-elle très-bas.

Elle enleva la couronne fanée qui était suspendue à une branche de la croix et mit à la place celle qu'elle avait apportée ; puis, se retournant vers Philippe pour prendre les fleurs qu'il lui tendait, elle lui dit d'une voix troublée :

— Ce n'est pas très-beau, mais c'est tout ce que j'ai pu faire dans le temps, et j'ai encore eu bien de la peine... Et maintenant... je l'aime comme cela!

Elle sema d'un geste gracieux les violettes et les ravenelles sur le petit tertre, puis elle s'agenouilla sur la terre par un mouvement à la fois sincère et un peu théâtral, posa sur la grille son front enveloppé dans ses mains, et parut se souvenir ou

prier. Après quelques minutes, elle se releva, ramassa sur la tombe un des bouquets de violettes et le mit dans son sein. Elle fit alors à Philippe un signe de tête silencieux et reprit sa marche glissante à travers les tombes et les chapelles.

Arrivée devant le fiacre qui les avait amenés, elle sembla hésiter un moment : elle consulta sa montre, regarda la couleur du ciel, et, s'adressant tout à coup à sa femme de chambre :

— Hélène, faites-vous reconduire rue Tronchet. Je retourne à pied.

Puis, interrogeant Philippe du regard :

— Ça vous convient? dit-elle.

Elle lut dans ses yeux que cela lui convenait parfaitement. Elle prit alors le bras de son jeune compagnon; elle s'y suspendit comme une fiancée, et ils s'achemi-

nèrent ensemble vers Paris en suivant les boulevards extérieurs. Elle était gaie et babillarde comme un oiseau. Elle s'arrêtait devant les terrains à bâtir, devant les chantiers aux piles de bois symétriques, devant les maigres bosquets treillagés qui servent de péristyles aux petits restaurants de ce quartier, et elle disait qu'elle adorait la campagne. A propos de campagne, elle questionna Philippe sur son pays natal et sur sa famille, et elle écouta avec un affectueux intérêt la description qu'il lui fit des deux vieux manoirs perdus dans les bois et de leurs habitants, — parmi lesquels il omit pourtant de nommer sa cousine Jeanne. Pour la première fois il se sentait en confiance avec la célèbre artiste, et pour la première fois il se montrait à elle avec tous les avantages de son esprit brillant et gé-

néreux, rehaussés par l'élégance virile de sa personne et par l'auréole de sa gloire naissante. Elle le regardait par moments avec surprise, et elle devenait peu à peu silencieuse.

Ils arrivèrent au boulevard des Invalides. Entre plusieurs grands bâtiments d'aspect monastique qui se succèdent à droite et à gauche de la chaussée, on y remarque, — ou du moins on y remarquait alors — un petit pavillon précédé d'une pelouse et d'un jardin : le jardin est fermé du côté du boulevard par une grille et par un rideau de lilas; le pavillon, auquel on accède par une rue latérale, est une construction dans le goût italien, une miniature de villa, avec un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée et un toit plat entouré d'une balustrade de pierre. — Mary Gérald s'arrêta brusquement et s'approcha :

— Comme c'est gentil, ça! dit-elle. C'est un nid!...

Elle appliqua son visage contre la grille, et plongea son regard à travers les lilas dont le soleil d'avril dépliait déjà les feuilles. Au même instant, la large porte-fenêtre du pavillon s'ouvrait, et deux personnes descendaient les degrés du perron : c'étaient, suivant toute apparence, les maîtres du logis, un jeune homme et une très-jeune femme, tous deux d'une frappante distinction, en toilette du matin très-soignée et très-correcte. Le jeune homme, se croyant fort à l'abri des yeux indiscrets, passa un bras autour de la taille de la jeune femme, et se promena avec elle pendant quelques minutes devant le pavillon; il lui parlait en souriant, avec une sorte de gravité tendre; elle l'écoutait en balançant

en mesure sa fine tête blonde et en faisant avec ses lèvres de jolies moues d'enfant. C'était une vignette anglaise, l'amour sous sa forme la plus délicate, la plus gracieuse et la plus chaste.

Ils avaient disparu derrière un angle du pavillon, et Mary Gérald demeurait encore le front fixé contre la grille; quand elle se retourna, Philippe vit qu'elle pleurait.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? lui dit-il.

— Rien... Mais sont-ils heureux, ceux-là... croyez-vous?... Deux jeunes mariés, n'est-ce pas, c'est sûr?... J'ai cru d'abord que c'était le frère et la sœur;... mais non, il y a une nuance de plus... Tenez, ça vous ressemblait... Je croyais vous voir avec votre honnête petite femme... C'est un cadre tout fait pour vous!

— Je vous en prie, ne me parlez pas toujours de mon mariage! s'écria Philippe avec un mouvement d'humeur qui la fit rire.

— Oh! mon Dieu, dit-elle, ne nous fâchons pas!

Elle s'essuya les yeux, et se remit gaiement en marche. Elle s'appuyait un peu plus fortement sur le bras de Philippe et elle imitait malgré elle en parlant, par son instinct de comédienne, le balancement de tête cadencé qui lui avait plu chez la jeune dame du pavillon. Ils avaient repris leur conversation enjouée, ardente, expansive. Ils se confiaient, comme deux écoliers qui se rencontrent en vacances, leurs goûts, leurs sympathies, leurs enthousiasmes sur toutes les choses de ce monde. Quand Philippe la laissa rue Royale devant la porte de sa couturière :

— Avez-vous remarqué, lui dit-il, que nous avons parlé de tout... excepté d'amour?

— Oui, dit-elle, nous avons oublié... C'est dommage!

Et elle se sauva.

Elle se sauva, et Philippe sentit une peine affreuse. Cette enchanteresse radieuse et bien-aimée lui échappait. Elle rentrait dans le tourbillon, Paris la lui reprenait. Il la retrouverait sans doute, mais jamais telle qu'il venait de la connaître et de la perdre, jamais si près de son cœur, si occupée de lui seul, si complétement, si uniquement à lui. C'était fini. Il tombait dans le vide, dans la nuit, dans le néant. Il était comme ces bergers de la Fable favorisés un moment d'une intimité divine, et qui n'y pouvaient survivre.

Exaltée à ce point, sa passion était prête pour la première folie dont l'occasion se présenterait. En pareil cas, les occasions manquent rarement.

Le lendemain, dans la matinée, il eut l'idée de recommencer seul la promenade qu'il avait faite avec Mary Gérald. Il retourna au cimetière Montparnasse, et reparcourut toute la ligne des boulevards extérieurs, en relevant avidement ses impressions de la veille. Arrivé devant le pavillon du boulevard des Invalides, il fut étonné de voir suspendu à la grille un écriteau qui portait ces mots :

PAVILLON MEUBLÉ
à louer présentement.

Après un regard de curiosité et de souvenir jeté dans l'intérieur du jardin, il allait

passer, quand une pensée soudaine l'arrêta et lui fit monter le sang au visage. Il hésita, délibéra quelque temps, leva les épaules, et finalement se dirigea vers la rue latérale sur laquelle s'ouvrait la cour du pavillon. Un concierge de bonne mine fumait au soleil devant la porte.

— Le pavillon est à louer? lui dit Philippe.

— Oui, monsieur.

— Mais il me semble qu'il était occupé hier,... un jeune ménage, je crois?...

— Oui, monsieur; les principaux locataires... un Anglais et sa femme... qui se plaisent beaucoup là;... mais madame est un peu souffrante, et ils vont passer une année en Italie.

— Alors on louerait pour un an?

— Pour un an d'abord; on prolongerait

peut-être ensuite le bail suivant les circonstances.

— Puis-je voir ?

— Très-certainement, monsieur.

Le pavillon contenait cinq ou six pièces seulement, toutes de petite dimension, mais meublées avec un goût très-élégant et très-pur. — Quand ils eurent achevé de le visiter, Philippe s'informa, non sans rougir légèrement, du prix qu'on en voulait.

— Dix-huit mille francs, dit le concierge, payables d'avance ou du moins dans les trois premiers mois.

Philippe de Boisvilliers recevait de son père une pension annuelle de sept à huit mille francs. Il n'était pas très-fort en mathématiques ; cependant il calcula sans peine qu'un loyer de dix-huit mille francs dépasserait sensiblement ses ressources. Il

demanda en conséquence à réfléchir, et le concierge eut la bonté de l'autoriser à réfléchir dans le petit jardin aux lilas.

C'était le lieu du monde le plus mal choisi, hélas! pour de telles réflexions. Philippe y retrouvait, sur le sable fin des allées, les pas des amoureux de la veille. Il revoyait la douce scène d'idylle qui avait empli de larmes les beaux yeux de Mary Gérald. Comment résister à la tentation de réaliser le rêve qui l'avait fait pleurer d'envie, de donner à celle qu'il aimait cette surprise et cette joie, de s'enfermer avec elle, au milieu de Paris, dans ce cloître charmant, d'y travailler près d'elle, pour elle, de confondre tous deux dans cette gracieuse solitude, au sein de cette verdure nouvelle, leurs amours, leurs études, leurs talents, leurs jeunes gloires?

Il n'y résista pas, et il se décida à louer le pavillon. Mais, comme il n'était pas tout à fait fou et comme il était tout à fait honnête homme, il ne s'y décida qu'après s'être persuadé à lui-même qu'il tenait un moyen assuré de payer dans les délais voulus ce terrible loyer de dix-huit mille francs. Il savait qu'une pièce de théâtre qui réussit rapporte à l'auteur des bénéfices considérables : tout lui faisait prévoir un grand succès pour la sienne; mais, dans le cas même d'un succès ordinaire, il devait encore se trouver en mesure de faire face à l'obligation qu'il contractait, quitte à ne pas la renouveler. Son parti pris, il passa aussitôt à l'exécution avec cette espèce d'allégresse fiévreuse qu'on éprouve, dans l'âge de la force, à s'engager à fond dans une aventure dangereuse, surtout quand l'amour

est du jeu. Il se rendit en compagnie du concierge chez un notaire de la rue de l'Université, où il signa le bail après quelques explications préalables.

Il résolut de ne pas aller ce matin-là à sa répétition, et de consacrer à son installation le reste du jour. Il n'avait à emporter de l'appartement meublé où il avait demeuré jusque-là que son léger mobilier personnel, et, avec l'aide de son domestique, le déménagement fut vite accompli. Ces détails l'occupèrent cependant jusqu'au soir. Lorsque enfin il eut pris pleine possession de son petit palais et qu'il s'y trouva maître et souverain, sa fièvre tomba, et, pendant qu'il respirait le frais dans son jardin, des pensées mélancoliques commencèrent à lui traverser l'esprit comme des volées d'oiseaux funèbres. — Qu'arriverait-il si par

hasard mademoiselle Mary Gérald ne partageait pas son enthousiasme pour la combinaison d'existence qu'il venait d'organiser sur un pied si onéreux? si elle lui refusait son concours, si elle le laissait seul dans son coûteux Éden? si elle acueillait avec mépris, avec indignation, avec risée, l'étrange vision qu'il s'était mise en tête si légèrement?... Car enfin sur quoi reposait ce bel édifice qu'il avait construit à si grands frais? Sur quelques paroles, sur quelques impressions échappées au plus mobile des êtres, — à une femme, — et à la plus mobile des femmes, — à une comédienne! Comment d'ailleurs, en quels termes lui faire part de ses projets, lui adresser une proposition comportant des nuances si délicates? Il ne l'oserait même pas! — Bref, avant la nuit, il en était venu à conclure

avec assez de raison qu'il avait commis un acte de pure démence, — dont il ne lui restait plus qu'à payer l'addition.

Il s'endormit tard dans ces agréables réflexions, et il eut le plaisir de les retrouver à son réveil. — Cependant les oiseaux chantaient sous sa fenêtre dans les lilas; le soleil riait sur la pelouse, le gai Paris du matin s'éveillait sur les larges boulevards blancs : tout cela était assez encourageant. Philippe reprit goût à la vie; il déjeuna bravement et se rendit à sa répétition.

Mary Gérald arriva au théâtre presque en même temps, et, dès qu'elle l'aperçut dans l'ombre des coulisses, elle s'approcha :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier? dit-elle brusquement. Vous avez été malade?

— Non, dit Philippe, mais j'ai passé ma journée à déménager.

— Ah! reprit-elle avec insouciance, vous n'êtes plus rue de Beaune?

— Non. J'ai su hier par hasard que le pavillon du boulevard des Invalides était à louer, et... je l'ai loué.

— Comment! dit-elle en ouvrant de grands yeux stupéfaits. Ce n'est pas possible!... Quelle idée! Pourquoi ça?

— J'aime ce qui vous plaît.

Mary Gérald, qui avait sa générosité et qui avait pris dans leur confiant entretien de la veille une idée assez exacte de la situation de fortune de Philippe, eut un mouvement de violente contrariété : elle avait aussitôt compris l'étendue de l'extravagance du jeune homme, et elle en avait aussi compris le motif. Ses sourcils se

contractèrent : elle le regarda en face, et, haussant les épaules :

— Vraiment, dit-elle, vous êtes fou!... Je vous assure que vous êtes fou!

Elle répéta mal ce jour-là, récitant son rôle avec un air de distraction et d'ennui. La répétition terminée, elle dit encore à Philippe, en se drapant à la hâte dans ses fourrures :

— Vous êtes réellement fou!... Au reste, cela vous regarde.

— Mais, pardon, dit Philippe assez fièrement, je ne vous demande rien. Je suis heureux de vivre là quelque temps. C'est une fantaisie qui n'a rien d'offensant pour vous, il me semble.

— A la bonne heure, dit-elle sèchement.

Et elle partit.

Elle jouait le soir. Philippe dîna comme

il put dans un restaurant du boulevard; puis, après avoir promené pendant deux heures son accablement entre la Madeleine et la Bastille, il finit par entrer au théâtre. Mary Gérald sortait de scène : il alla frapper à la porte de sa loge.

— Qui est là? demanda-t-elle.

— Moi, Boisvilliers.

— Ah! je suis invisible, mon ami, absolument invisible. Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce que vous voulez?

— Oh! rien... Je voulais vous dire bonsoir.

— Eh bien, bonsoir! cria-t-elle à travers la porte.

Et elle ajouta avec son joli rire musical :

— Bonsoir, l'homme au pavillon!

Il se retira là-dessus, et regagna son petit hôtel à travers les longs quartiers

déserts. Son jeune domestique, qui avait apparemment cimenté dans la soirée sa liaison nouvelle avec le concierge, le reçut d'un visage épanoui ·

— Monsieur, lui dit-il, c'est une bien bonne idée qu'a eue monsieur de s'établir ici... C'est un vrai paradis, monsieur; c'est un paradis extrêmement confortable!

— C'est bien. Allez! dit Philippe.

A peine dans sa chambre, il se jeta sur un divan, le corps épuisé, l'esprit et le cœur torturés, sentant à la fois, avec toute l'ardeur de son âge et de son âme, les angoisses du désenchantement, de l'humiliation, de l'inquiétude, et par-dessus tout les élans de cette douleur profonde que causent les dédains d'une créature adorée.

Il était fort tard, près de deux heures du matin quand il fut à demi tiré de sa

poignante rêverie par le bruit d'une sorte de discussion à voix basse qui semblait avoir lieu dans le vestibule de l'escalier; puis le silence se fit, et il crut entendre un léger bruit de pas sur le tapis. La porte s'ouvrit; il se dressa sur ses pieds, et entrevit confusément à travers son trouble le fantôme sombre d'une femme. La minute suivante, avant qu'il eût pu se reconnaître, Mary Gérald était à genoux devant lui, les yeux levés, les mains jointes, et elle lui disait en souriant :

— Me voilà!

III

Mary Gérald n'était pas une de ces conquêtes dont on se détache par la possession. Elle était trop charmante et trop diverse de sa personne; elle était, par sa profession et son talent, trop enviée et disputée pour ne pas tenir le cœur d'un amant toujours en éveil, toujours ravi, toujours inquiet. Si complétement qu'elle se fût donnée, elle n'en restait pas moins la comédienne chaque soir idolâtrée et fêtée par le public, courtisée chaque jour par la légion de ses

adorateurs cosmopolites, qui avaient vite trouvé le chemin du boulevard des Invalides et qui s'y étaient transportés comme une tribu de fourmis qui déménage. Il y avait là pour Philippe des rivalités, des ombrages, des irritations qui alarmaient sa passion, mais qui la ravivaient sans cesse et la laissaient dans toute sa flamme.

Mary Gérald, de son côté, retrempait avec délices son cœur fatigué dans la source fraîche et relativement pure de ce jeune amour. Elle avait pris au sérieux cette aimable idylle; elle y jouait son rôle avec autant de sincérité que Philippe lui-même, et nous les retrouvons tous deux, quinze jours plus tard, rêvant en commun d'éterniser ce poétique épisode de leur vie.

Ils venaient de déjeuner et se promenaient dans leur jardin par une matinée radieuse,

car tout leur souriait, même le printemps, qui méritait cette année-là sa vieille réputation, si souvent usurpée. Mary Gérald, tout en arrachant çà et là des pousses vertes qu'elle lacérait sous ses dents fines, communiquait ses plans d'avenir à Philippe sur un ton d'humilité tendre qui de la part de la belle et célèbre artiste était la plus gracieuse des coquetteries.

— Et vous jurez de ne jamais faire des pièces que pour moi ?

— Je le jure.

— Même quand vous serez tout à fait un grand homme ?

— Même quand je serai un grand homme.

— Et quand je serai vieille, vous n'en ferez plus ?

— Jamais, jamais !

— Pour personne ?

— Pour personne!

— Et alors nous nous retirerons à la campagne?

— Tout de suite, si vous voulez.

— Non;... mais écoutez un secret à l'oreille, mon amour... Je vous aime!

Comme elle lui gazouillait ces enfantillages, le jeune domestique de Philippe se présenta tout à coup devant eux avec une figure décomposée.

— Monsieur, dit-il tout essoufflé, c'est monsieur votre père!

— Mon père, dit Philippe, qui devint extrêmement pâle.

Cet incident, si facile à prévoir et qu'il eût dû d'ailleurs pressentir d'après quelques phrases récentes de la correspondance paternelle, l'atterra cependant comme une catastrophe d'un ordre surnaturel. Mary

Gérald au contraire en parut assez agréablement émue, parce que cela lui rappelait l'entrée du père dans *la Dame aux Camélias*, et que cela complétait la situation. Elle eut même aussitôt la pensée que c'était à elle que M. de Boisvilliers désirait parler.

— Non, madame, dit le jeune domestique, c'est à monsieur.

Au même instant, M. de Boisvilliers montra sa taille imposante à l'entrée du salon, s'avança d'un pas sur le perron et jeta un coup d'œil dans le jardin. Mary Gérald s'inclina légèrement ; il lui rendit son salut avec une grave courtoisie et rentra sur-le-champ.

Philippe était accouru ; il le suivit de près dans le salon et en referma la porte. Il allait embrasser son père quand celui-ci l'arrêta d'un geste :

— Pardon, lui dit-il, mais chez qui suis-je ici?

— Mon père... vous êtes chez moi.

— Vous avez donc, reprit M. de Boisvilliers, fait un héritage que j'ignore?

— Je vous comprends, mon père ; mais je n'ai loué cette maison que pour un an, et je suis certain de pouvoir en acquitter le prix avec les bénéfices de ma pièce, car ce n'est plus un secret pour vous, je pense : on va jouer bientôt une pièce de moi.

— Et si elle tombe, votre pièce?

— Mon père, tout le monde est persuadé qu'elle réussira.

— Mon fils, contracter une dette qu'on n'est pas assuré de pouvoir payer, c'est manquer à l'honneur, entendez-vous? — Vous faites tache à votre nom — Assez! —

Il est heureux que votre mère soit morte, voilà tout. — Adieu!

Et le rigide vieillard sortit à grands pas du salon, puis de l'hôtel.

Mary Gérald, qui surveillait curieusement son départ à travers la grille de clôture du jardin, le vit monter dans la voiture qui l'avait amené et comprit que la scène avait dû être aussi pénible qu'elle avait été courte. Elle s'empressa d'aller rejoindre Philippe, qu'elle trouva sanglotant, la tête dans ses mains.

— Eh bien, lui dit-elle, qu'est-ce que c'est? Ne soyez donc pas si enfant que cela... Mais je vous croyais du courage?

— Du courage! s'écria-t-il au milieu de ses larmes. Eh! quel courage voulez-vous que j'aie contre ces choses-là? Mon père m'a dit des paroles épouvantables!

— Mais quoi donc, voyons, mon ami?

— Croiriez-vous qu'il me soupçonne de vivre ici à vos dépens?... Mon père me juger capable d'une infamie pareille... mon père!

Et il eut une nouvelle convulsion de douleur.

Elle se jeta à ses pieds, prit ses mains qu'elle baisa, lui murmura mille tendresses et l'apaisa peu à peu; elle finit même par le faire sourire en lui disant :

— Quoi? enfin... C'est un peu de patience qu'il vous faut;... dans quinze jours, votre pièce sera jouée; elle ira aux nues, — et votre père reviendra de son village tout exprès pour la voir, — et il pleurera de joie... et il m'embrassera... vous verrez cela.

— Ah! vous avez raison! dit-il en ache-

vant de secouer sa défaillance, ce sont là des épreuves communes à toutes les vies de poëtes et d'artistes. Sans cela, ce serait trop beau !

Ils partirent tous deux pour le théâtre où l'heure de la répétition les appelait. — Ce jour-là, Philippe écouta sa pièce avec plus d'attention et de recueillement que jamais, car il sentait mieux que jamais combien d'intérêts essentiels se trouvaient liés à la destinée de *Frédégonde*. L'estime et l'affection de son père, l'opinion de ses amis et de ses salons familiers, sa bonne réputation, son honneur, — peut-être même son amour, — n'étaient-ils pas, en même temps que son avenir littéraire, les enjeux de cette terrible partie qui allait se jouer dans si peu de jours? — Il n'était plus, quant à lui, capable de porter un jugement sur son

œuvre; elle ne rendait plus à ses oreilles blasées que de vagues sonorités sans couleur et sans relief. Il lui sembla ce jour-là en particulier que ses vers tombaient dans cette grande salle ténébreuse et vide comme des litanies mortuaires.

Quand il fit part de cette sinistre impression à Mary Gérald :

— Laissez donc ! dit-elle, votre pièce est superbe... et vous aussi ! C'est le public qui manque, voilà tout !

Cela le rassura, mais ce qui le rassura encore davantage, ce fut l'agitation qui se fit de plus en plus, dans le monde parisien, autour de *Frédégonde*, à mesure que le jour de la représentation approchait. Cela lui parut, après tout, un heureux présage. Les journaux allumaient chaque jour sur ce sujet la curiosité publique par des indiscré-

ions de coulisses, des biographies du jeune auteur, des citations de son œuvre. On décrivait les principaux décors, on détaillait les toilettes de Mary Gérald; on complimentait le directeur Lafosse, qui avait eu le mérite de découvrir « un jeune », et qui lui prodiguait généreusement toutes les ressources d'une fastueuse mise en scène.

Étourdi et un peu enivré par tout ce bruit, absorbé d'ailleurs par les corrections de la dernière heure, par les démarches propitiatoires auprès des journalistes influents, enfin par les demandes de billets dont il était assailli, Philippe n'eut bientôt plus le loisir de la réflexion, et il s'abandonna tout entier à la fièvre et au plaisir de l'aventure.

Mary Gérald était elle-même en proie à cette fébrile animation qui s'empare des

artistes dramatiques à la veille de leurs grandes batailles. Elle avait des élans de vaillance et de folle gaieté, puis soudain des abattements désespérés.

— Savez-vous une chose? dit-elle un jour à Philippe; il y a des moments où elle me paraît stupide, votre pièce.

A travers toutes ces émotions préliminaires, on arriva enfin au jour solennel. — Il n'y avait pas eu de répétition générale, Mary Gérald ayant voulu réserver pour la représentation toute la fraîcheur de ses toilettes. — Dans la matinée, Philippe alla chez le restaurateur Brébant composer le menu d'un souper qu'il devait offrir à ses interprètes à l'issue du spectacle. Il alla ensuite rue Castiglione commander des bouquets pour ses actrices, et, ayant accompli ainsi à son gré tous ses devoirs de gentil-

homme, il passa le reste de la journée à faire quelques lieues de long en large dans son jardin, pendant que Mary Gérald avait avec sa couturière une conférence suprême.

Un peu avant huit heures, il se rendit au théâtre, en habit noir et en cravate blanche, aussi pâle que peut l'être un vivant. Il monta sur la scène, où le gaz flamboyait dans les jardins d'une villa mérovingienne, et où il fut salué par le visage épanoui des garçons de théâtre et des habilleuses. Il entendit derrière la toile encore baissée gronder le flot du public qui s'entassait hâtivement dans la salle, et dont le bourdonnement profond le remua jusqu'aux moelles. — Mary Gérald parut, éblouissante de beauté et d'ardeur, développant sa longue robe royale dont sa femme de chambre soutenait la traîne de pourpre. Elle lui tendit la main

en souriant bravement; puis elle fit un signe au régisseur, et il vit qu'on allait commencer.

Le directeur lui avait gardé une baignoire dans laquelle ils devaient prendre place tous deux. Philippe courut se la faire ouvrir : au moment où il venait de s'y asseoir, on frappa sur le théâtre les trois coups réglementaires. Un grand silence s'établit, et le rideau se leva lentement.

C'est une minute effrayante. — Dès cet instant, votre œuvre, votre nom, votre personne, ne vous appartiennent plus : ils appartiennent à cette foule indifférente et railleuse qui est là. Il n'y a plus de retraite, plus de fuite possible : vous êtes sous le laminoir, et il faut que vous y passiez tout entier. — Que vous aperceviez dans votre pièce, par une lumière subite, quelque faute

énorme, quelque trait ridicule, — vous ne pouvez rien retirer ; — que vous regrettiez soudain amèrement la paix et la digne obscurité de la vie de famille, — il est trop tard, et rien au monde ne peut plus vous soustraire au jugement immédiat et bruyant, — à l'enthousiasme ou à la risée de cette foule redoutable, qui est aujourd'hui tout Paris et qui sera demain toute la France.

A l'heure même où le cœur de Philippe se débattait sous l'étreinte de ces violentes sensations, un autre jeune cœur, — à cent lieues de distance, — était agité d'une angoisse presque égale. C'était celui de Jeanne de La Roche-Ermel. Malgré le silence absolu qu'on avait gardé dans sa famille sur le début littéraire et dramatique de

son cousin, elle en avait été informée par les indiscrétions plus ou moins involontaires du voisinage ; elle avait même trouvé moyen, en se faisant prêter des journaux, d'en connaître exactement le jour et l'heure. Elle savait donc que ce cousin dont elle ne parlait jamais, mais pour lequel elle conservait un culte secret, devait ce soir-là livrer son premier combat. Elle était fort peu au courant des choses de théâtre ; mais sa vive intelligence s'était cependant rendu compte très-nettement de l'importance et des dangers de cette épreuve. Par un sentiment qui lui faisait grand honneur, elle en désirait ardemment le succès, bien qu'elle comprît que ce premier triomphe ne pourrait qu'affermir Philippe dans les goûts et les ambitions qui l'avaient éloigné d'elle. Cette généreuse fille porta tout le jour, au

milieu de ses occupations et sous une apparence de gravité sereine, le fardeau de ses anxiétés. Le soir, elle n'y put tenir : il lui fallut un confident. Suivie d'un vieux domestique de son père, et sous prétexte d'une course de charité, elle traversa, à la clarté des étoiles, l'avenue paisible qui menait du château au village de La Roche-Ermel. Il y avait à l'entrée du village une petite église entourée de tombes vertes : elle y entra, se prosterna dans l'ombre, et pria longtemps de tout son cœur et de toutes ses larmes, la pauvre enfant, — pour lui, — et contre elle-même.

Revenons à Paris. Le directeur Lafosse avait rejoint Philippe dans sa baignoire, et tous deux, silencieux, recueillaient et surveillaient les moindres impressions de la

salle avec cette susceptibilité aiguë que prend le sens de l'ouïe en de telles occasions. Le premier acte de *Frédégonde* fut écouté sans enthousiasme, mais sans défaveur, et, quand Philippe interrogea M. Lafosse du regard, après le baisser du rideau, celui-ci répondit :

— Le public est un peu froid ; mais enfin c'est très-satisfaisant pour un premier acte.

Pendant le second acte, un incident fâcheux se produisit : un essai d'applaudissements officiels, à la suite d'un monologue de Chilpéric, fut réprimé par des *chut!* énergiques.

— Le public est raide, dit le directeur Lafosse.

Puis il sortit de la baignoire et n'y revint pas.

Dans le cours de l'acte suivant, la salle

devint décidément houleuse : le bruit des conversations particulières commença d'accompagner, en basse continue, la voix des acteurs ; il y eut dans les intervalles de silence des bâillements poussés avec force par de mauvais plaisants. Philippe croyait sentir le froid d'un suaire l'envelopper peu à peu. Il résolut de faire un tour sur le théâtre pour y chercher un peu de confiance et de réconfort ; mais il n'y trouva que des visages inquiets, abattus et même hostiles. Les acteurs l'évitaient. Les machinistes ricanaient sur son passage. Il n'attendit pas Mary Gérald, qui changeait de costume, et retourna s'ensevelir dans sa baignoire funèbre.

Les deux derniers actes ne furent qu'une déroute. Un drame mérovingien, quand il ne tourne pas au sublime, risque fort de

tourner au ridicule. Il arriva un moment où Chilpéric ne pouvait plus ouvrir la bouche sans provoquer des convulsions de gaieté dans l'auditoire. *Frédégonde* n'était pourtant pas une œuvre sans valeur littéraire, mais c'était une pièce mal composée, surchargée de tirades et de morceaux lyriques, dépourvue d'action et d'intérêt. Le rôle de Mary Gérald, traité avec une complaisance excessive, était en particulier d'une longueur insupportable et faisait de la pièce une sorte de monologue en cinq actes. Bref, c'était une pièce ennuyeuse. Elle succombait aussi sous le poids de sa réputation prématurée : on en avait trop parlé, on l'avait trop vantée à l'avance, et la mauvaise humeur du public était proportionnée à sa déception.

Quand on eut jeté son nom à la salle au milieu d'un horrible tumulte mêlé de rires

et de sifflets, Philippe de Boisvilliers rentra dans l'intérieur du théâtre ; — comme un homme dont la maison brûle et qui court d'abord à ce qu'il a de plus précieux, il gravit à la hâte l'escalier qui menait à la loge de Mary Gérald. De l'extrémité du couloir, qui était encombré de figures de condoléance, il l'entendit crier par sa porte entr'ouverte :

— Personne ! personne au monde ! je ne veux voir personne !

— Pas même moi ? dit-il en se présentant sur le seuil.

— Ah ! vous... dit-elle. Si vous voulez !

Elle se mit devant sa glace, et, ôtant fiévreusement ses bijoux, ses bracelets, son diadème, qu'elle lançait coup sur coup sur un divan :

— Eh bien, reprit-elle d'une voix âpre

et violente, nous nous sommes trompés, voilà !

— Vous ne croyez pas que la pièce puisse se relever? demanda timidement le malheureux garçon.

— Jamais de la vie !

Il y eut une longue pause, après laquelle il lui dit :

— Vous savez que nous devons souper?

— Souper !... Il n'y a pas de quoi !

— Ainsi vous n'allez pas venir?

— Non ! certes non ! Je n'ai pas faim... Laissez-moi un peu, mon ami, je vous en prie !

— Eh bien, au revoir.

— Au revoir.

Il sortit de la loge, alla remercier tour à tour chacun de ses interprètes, leur rappela qu'il les attendait à souper, malgré sa

mauvaise fortune, et se rendit lui-même chez Brébant.

On se figurera aisément que les débuts du souper, après une pareille soirée, furent un peu froids et embarrassés. Cependant cette contrainte, encore augmentée par l'absence de Mary Gérald, céda par degrés à l'excitation de la bonne chère, au piment des écrevisses à la bordelaise, aux fumées du château-yquem, et surtout aux prévenances souriantes et courtoises de Philippe, qui, revenu de sa première stupeur, se piquait de bien mourir. Le public s'était montré dur pour la pièce, on se montra dur pour le public. Un petit acteur qui avait joué le rôle d'un des assassins affidés de Frédégonde, mais qui était un farceur à la ville, proposa et exécuta une série de grognements en l'honneur de ce public infect

où il avait reconnu, disait-il, la plupart de ses créanciers. Les jeunes actrices applaudirent sur leurs verres.

Le grave comédien qui avait rempli le rôle de Chilpéric, et qui était d'ailleurs un fort brave homme, prit alors la parole avec majesté :

— Monsieur, dit-il à Philippe, j'ai une certaine expérience. Eh bien, je puis vous dire ceci, et je vous l'aurais même dit depuis longtemps, si j'avais eu l'honneur de vous connaître davantage... j'ajoute que je regrette profondément...

— Allons! va donc! déblaye, déblaye! cria le petit acteur.

— Eh bien, monsieur, reprit Chilpéric voici ce que je veux vous dire : il y a trois choses dans votre pièce...

— Il y en a quatre! dit le petit acteur.

— Il y a, dis-je, continua le vieux comédien, dans votre pièce trois choses...

— Quatre! cinq! dix! vingt! Il y a un monde! hurla le petit acteur. — Il y a même les cinq parties du monde... et la rose des vents!...

Il se leva alors, au comble de l'exaltation, monta sur sa chaise, et, haussant son verre :

— Mesdames et messieurs, dit-il, — puis il s'interrompit pour imiter le bruit des sifflets, — phue! — la pièce... phue!... que nous avons eu... phue!... l'honneur de représenter devant vous... phue! phue!... est de monsieur... phue!... Philippe de Boisvilliers... phue! phue! phue!...

Après quoi il retomba sur sa chaise et s'y tordit de plaisir.

Cette délicieuse facétie, dont Philippe

prit le parti de rire, couronna la fête. Il était à peu près trois heures du matin quand il regagna le boulevard des Invalides dans un fiacre attardé. Chemin faisant, au milieu du désordre effroyable de son esprit, une préoccupation dominait tout : allait-il retrouver Mary Gérald chez lui?

Dès qu'il entra, son premier mot fut :

— Madame est là ?

— Non, monsieur, dit le concierge, madame n'est pas rentrée.

Il ne put croire à un si cruel abandon. Il voulut se persuader que quelque accident l'avait retenue, qu'elle était restée souffrante au théâtre. Dans son naufrage, il s'attachait avec une obstination désespérée à cette main, à ce cœur, à ce charme, qui seuls le soutenaient encore au-dessus de l'abime. Il marcha longtemps dans sa chambre, s'arrê-

tant à toute minute, prêtant l'oreille au moindre bruit. — Enfin le jour vint : jusque-là, il avait opposé un ferme courage à toutes les déceptions et à toutes les angoisses de cette funeste nuit; mais alors, quand ce jour impitoyable parut, chassant comme de vains fantômes ses dernières illusions, quand il comprit bien que son amour était perdu et submergé avec tout le reste, il défaillit : sa poitrine se souleva par un sanglot déchirant, et il versa à flots les larmes les plus amères de sa vie.

Lorsqu'il put se recueillir, sa pensée lui fut un supplice. Le désastre était si profond, il entraînait avec lui, à part même les désespoirs de l'amoureux, tant de douloureuses mortifications, tant de misères et d'inquiétudes de toute nature, que l'idée lui vint d'échapper à sa détresse par une résolution

sinistre. Mais le suicide, qui, comme nous le pensons, n'est pas plus un acte de lâcheté que de courage, est au moins un acte de faiblesse : c'est le tempérament moral qui succombe à une lutte au-dessus de lui, quand les circonstances se trouvent démesurées à ses forces et à son ressort. Si accablé que fût Philippe, il ne l'était pas assez pour se sentir inégal à l'épreuve qu'il subissait, ni pour oublier l'horreur que son éducation et ses principes de famille lui avaient inspirée pour la mort impie.

Il voulut examiner avant tout sa situation budgétaire, car c'était là que l'honneur était en jeu, et dès ce moment il n'avait à attendre de sa pièce aucun bénéfice Il reconnut que le loyer de son petit hôtel, les frais de ménage qui en avaient été la conséquence, les bouquets, le souper et les

accessoires lui constituaient un passif assez considérable. — Il écrivit le jour même à son père en ces termes :

« Mon père, ma pièce a été sifflée, ma maîtresse m'a abandonné, et je dois vingt-cinq mille francs. J'accepte mes chagrins, qui sont grands, en expiation de ceux que je vous ai causés. Je change de logis, je renonce à la littérature, et je vous prie d'être assez bon pour payer ma dette.

» Je vous embrasse, mon père, avec un tendre respect. »

Il alla jeter lui-même cette lettre à la poste, et il eut, en passant devant des affiches de théâtre, la curiosité de voir ce que devenait *Frédégonde*. On annonçait que la seconde représentation était retardée par une indisposition de Mary Gérald. — Le

lendemain, en parcourant les journaux, où il recueillit encore plus d'une amertume, il apprit que la jeune comédienne avait payé son dédit à son directeur, et qu'elle était partie pour Saint-Pétersbourg, où l'appelait un brillant engagement.

Le lendemain, en compensation, il reçut de son père un chèque de vingt-cinq mille francs. La lettre ne contenait d'ailleurs rien de plus. Il comprit que son père, avant de lui rendre sa confiance et son amitié, prétendait attendre qu'il les eût méritées par une sérieuse réforme de sa vie. Il le remercia en quelques mots émus, et lui promit brièvement de le contenter.

Mais, quoique délivré d'un de ses plus graves soucis, il resta longtemps encore meurtri de sa chute et blessé au cœur. Il alla se réfugier à Saint-Germain, où il de-

meura une partie de l'été, ne pouvant secouer son découragement, et différant de jour en jour la reprise de ses relations et de ses études.

C'était l'année de notre guerre fatale. Aussitôt qu'elle éclata, il eut un cri de résurrection. — Vers la fin de juillet, M. de Boisvilliers était informé des résolutions de son fils par ce billet :

« Mon père, je viens de prendre un engagement pour la durée de la guerre dans le 2e régiment de zouaves. Je suis sûr que vous m'approuverez. Je rejoins mon corps demain à Châlons. Je vous écrirai autant que je le pourrai. »

A dater de ce jour, cinq mois mortels se passèrent sans que le père et le fils reçussent une seule nouvelle l'un de l'autre.

IV

La famine a vaincu Paris. La paix est faite.

Dans la chambre basse d'une ferme isolée, à quelques lieues du Mans, un jeune homme est étendu sur une couche de paysan dressée près d'une fenêtre. Il s'agite dans l'insomnie d'une fièvre ardente. Dès qu'il ferme les yeux, des visions étranges l'importunent, des scènes tumultueuses de combat, de violences sanguinaires, auxquelles se mêlent tout à coup des fêtes

de théâtre, des lumières, des femmes, des bruits d'applaudissements et de sifflets. Il passe une main sur son front, — celle qu'il peut soulever, — et regarde au dehors à travers les étroits carreaux de la fenêtre.

Au dehors, c'est la nuit : c'est une immense suite de prairies couvertes de neige, avec quelques ruines noires çà et là· c'est un silence morne que traversent par intervalles de longs aboiements de chiens affolés; — c'est la terre désolée de la patrie.

Pauvre Philippe! tout est bien sombre! — Et son père a-t-il donc péri, lui aussi, dans ce désastre profond?... S'il vit, comment l'a-t-il abandonné si longtemps? — Il s'est pourtant bravement conduit, bravement battu, l'enfant! Il en a con-

science, il en est sûr! il a bien expié ses premières fautes de jeunesse! Pourquoi donc son père le laisse-t-il là, seul, blessé, mourant? Pourquoi ne vient-il pas? Oh! s'il venait! s'il venait!...

Il vient, il est tout près. — Il a reçu la dernière lettre de son fils, — hélas! la dernière seulement, à travers le désordre de ces temps affreux. Cette lettre ne lui a pas enlevé cependant toutes ses anxiétés, car elle lui est arrivée quinze jours après qu'elle avait été écrite. Elle l'informait seulement que Philippe vivait, qu'il était dans l'armée de Chanzy au moment où elle commençait sa retraite sur le Mans. — Que de combats depuis! que de morts! — Il est parti aussitôt pour le Mans; il a pu y rencontrer des camarades de son fils; son fils est resté blessé à une dizaine de

lieues, dans la campagne, on ne sait où. Il s'est mis alors à remonter la route suivie par les armées, interrogeant jour par jour, nuit par nuit, les ambulances qui en marquent les étapes funèbres. — Dans un village nommé Livry, il vient d'apprendre qu'un jeune officier blessé a été recueilli près de là dans une ferme où il est soigné par le médecin du bourg. Son nom? on l'ignore...

L'aube jette ses premières lueurs sur la neige. Une grande ombre passe subitement devant la fenêtre de la ferme. Les yeux de Philippe se dilatent démesurément

— Je suis fou ! murmure-t-il.

La porte s'ouvre ; il pousse un cri de joie navrant :

— Non ! je ne suis pas fou !... c'est mon père !

— Moi... oui... moi. Mon cher enfant!.. mon cher enfant!... es-tu bien blessé, dis?

—.Non... rien!... l'épaule !... rien ! Ah ! je suis guéri, vois-tu.

V

Dans l'automne de la même année, un soir de septembre, on jouait *Robert* à l'Opéra. La marquise de Talyas, jeune femme blonde d'une rare beauté, occupait sa loge du lundi en compagnie de son mari, de M. et madame de Libernay, ses cousins, et de deux autres de ses amis. Vers la fin du troisième entr'acte, M. de Talyas, qui était un homme de très-grande allure et fort élégant encore malgré ses quarante-cinq ans, interrompit tout à coup son entretien avec madame de

Libernay, et dirigea sa lorgnette avec un intérêt extraordinaire sur un des couloirs de l'orchestre :

— Pardié ! s'écria-t-il, c'est mon jeune homme !

En même temps, il se leva précipitamment, saisit son chapeau et sortit de la loge.

— Qu'est-ce qui lui prend ? dit madame de Libernay à madame de Talyas.

La jeune marquise blonde fit de la main et de la tête un geste de suprême indifférence, comme une femme qui a renoncé depuis longtemps à pénétrer les secrets de son mari. Cependant, après une minute de réflexion, elle souleva sa lorgnette, et en fixa l'objectif sur les premières stalles de l'orchestre. Presque aussitôt, elle vit M. de Talyas en conversation animée avec

un jeune homme qui paraissait manifester une vive surprise. L'entr'acte allait finir, ils échangèrent une poignée de main, et l'instant d'après le marquis de Talyas rentra dans la loge.

— Je ne m'étais pas trompé, dit-il gaiement. C'est bien lui, le cher garçon ! Je suis vraiment enchanté de l'avoir retrouvé... Il est toujours charmant... L'avez-vous vu, ma chère?

— Qui? quel cher garçon ? dit la marquise.

— Eh ! mon jeune homme du clocher !

— Ah! vraiment, dit madame de Talyas d'un ton fort calme. Mais contez donc l'histoire à ces dames, qui ne comprennent rien à ce qui se passe, et qui vous prennent pour un fou.

Tous les hôtes de la loge insistèrent pour

connaître l'histoire du jeune homme et du clocher, et, au moment où les nonnes coupables sortaient en cadence de leurs tombeaux, le marquis de Talyas commença son récit en ces termes:

— Vous savez que, pendant cette malheureuse guerre, je commandais les mobiles de mon département. Après les affaires d'Orléans, il y avait bien des vides dans mon bataillon; je les remplis de mon mieux en recueillant les hommes isolés de toute arme qui venaient se jeter dans nos rangs, parce que j'avais d'assez bons cadres et que je passais pour maintenir un assez bon ordre au milieu de tout cela... Il m'arriva entre autres, un matin, un jeune homme qui s'était engagé dans les zouaves au début de la guerre ; son régiment était prisonnier en Allemagne; il s'était sauvé par la Belgique,

je ne sais comment, et il était venu nous rejoindre à l'armée de la Loire... C'était très-gentil. — Il me plut tout de suite par sa bonne mine et par sa vaillance : quand il était un peu échauffé, avec sa moustache en l'air, son képi en arrière et ses yeux de feu, il me faisait penser à ces brillants raffinés de la cour des Valois... il ne lui manquait qu'une perle à l'oreille. — Il y eut encore une autre chose qui me le fit aimer : il avait l'habitude, n'importe où, n'importe quand, dans la neige, sous le feu, de s'arranger proprement les ongles tous les matins... Cela me rappelait le mot de Daru à Beyle, — je crois, — pendant la retraite de Russie : — « Vous vous êtes fait la barbe, monsieur, vous êtes un brave ! » — Ses camarades l'avaient nommé lieutenant. — Pendant la retraite sur le Mans, mon

bataillon se trouva un jour dans une position assez difficile. Sans entrer dans des explications stratégiques qui effaroucheraient ces dames et que je suis d'ailleurs incapable de leur donner, je vous dirai en deux mots que j'étais posté avec mon bataillon dans un village où nous devions tenir le plus longtemps possible. J'avais mis une partie de mes hommes dans les maisons et dans les jardins, et je m'étais retranché avec le reste derrière une forte barricade dans la grande rue du village. En face de nous, à un kilomètre environ, il y avait un petit bois, et pas mal de Prussiens dedans. Ils tiraient sur nous, et nous leur répondions tant bien que mal avec nos fusils à tabatière et notre obusier; mais leur attaque était molle, et, comme nous entendions en même temps des feux très-nourris à notre droite et à notre

gauche dans la campagne, cela inquiétait mes hommes et moi aussi. La contrée était basse, boisée et coupée de haies, de sorte que nous ne pouvions voir ce qui se passait sur nos flancs... Je cherchai donc un observatoire d'où je pusse dominer un peu le pays. L'église du village, à laquelle s'appuyait un des côtés de notre barricade, était par hasard en réparation, et on avait laissé une échelle de couvreur dressée contre le mur. Je m'en servis pour monter sur une petite galerie à balustrade qui entourait le clocher à la hauteur des cloches. A peine là, je reconnus que deux villages peu éloignés qui étaient à notre droite et à notre gauche venaient d'être enlevés, nous laissant seuls en vedette; des deux côtés l'ennemi se rabattait sur nous, et en même temps la troupe que nous avions

en face sortait du bois et prononçait son mouvement en avant. Nous étions dans un filet. — Il ne restait qu'à s'en aller, si on pouvait. Je fis le signe convenu à un de mes officiers; le clairon sonna, le bataillon s'assembla un peu à la diable, et se mit en retraite au pas gymnastique vers les bois qui étaient derrière nous. Malgré la panique, ils emmenaient bravement leur canon; mais, en le dégageant de la barricade, au milieu de tout ce branle-bas, ils avaient renversé mon échelle qui était tombée à plat dans la rue. — Je veux espérer qu'ils me croyaient descendu; mais je ne l'étais pas du tout. Je m'étais piqué de demeurer sur ma galerie jusqu'à la dernière minute, pour rassurer mes hommes... et tout à coup, quand je veux descendre, — et il était temps, je vous assure, — plus d'échelle!... J'appelle,

je crie; mais la parole était au canon, et mes gaillards allaient bien! Enfin me voilà abandonné au haut de mon clocher !

— J'aurais voulu vous voir, dit madame de Talyas.

— Ma foi, continua le marquis, j'étais fort mal là! — J'étais en grand danger, et, qui pis est, je me sentais ridicule. J'avais l'air de Guignol sur son estrade... Heureusement les Prussiens ne connaissaient pas ma situation. Ils me voyaient parfaitement, — je m'en apercevais, — mais justement parce qu'ils me voyaient là, ils croyaient le village encore occupé... Sans cela, ils n'auraient plus tiré... Ce n'était vraiment plus la peine... et ils tiraient à tout abattre, tout en avançant vivement... Je pensais à mettre mon mouchoir au bout de mon sabre, et à parlementer... Ça m'ennuyait... mais, en-

fin, j'y pensais, — quand tout à coup je m'entends appeler d'en bas.

» — Mon commandant !

» Je regarde, et je reconnais mon jeune seigneur du temps des Valois... Il s'était aperçu de mon absence, et il revenait me chercher... tout seul... C'était assez gentil !

» — Mon commandant !

» — Qu'est-ce que c'est, mon ami ?

» — Vous ne pouvez pas rester là.

» — Pardié ! il faut bien que j'y reste !... l'échelle est par terre !

» Il poussa une exclamation assez peu parlementaire :

» — Est-ce que vous ne pouvez pas descendre en dedans de l'église, mon commandant ?

» — Impossible ! à moins que je ne descende à cheval sur une cloche !... Allons,

merci, mon garçon!... va... sauve-toi!

» — Attendez un peu! cria-t-il.

» En même temps, je le vis sauter par-dessus la barricade et se mettre en devoir de relever l'échelle tombée. — Mâter une échelle de cette taille, c'est pour un homme seul, même en temps ordinaire, un travail fort difficile; mais, quand il faut exécuter la chose au milieu d'une fusillade enragée, c'est un rude exercice, je vous jure, et, pour tout dire, une héroïque besogne.

» Cependant les Prussiens se présentaient déjà à l'entrée de la rue et envoyaient quelques coups de mitraille sur la barricade abandonnée devant laquelle travaillait mon jeune homme. Je n'y tins pas.

» — Va-t'en, mon brave garçon! lui criai-je. Tu vas te faire tuer. Va-t'en vite! Je serai pris... voilà tout!

» — Mais, mon commandant, le feu est à l'église!

» C'était vrai. Un de leurs obus avait mis le feu à la charpente, et ça brûlait bien... Ma parole, j'eus peur... Je laissai faire l'enfant... Eh bien, par Jupiter! il dressa l'échelle! — Je ne fus pas longtemps à descendre. — En l'embrassant, je lui fis pousser un cri... Il avait une épaule à moitié brisée, pauvre garçon!... Enfin il était énergique comme un lion, de sorte que nous parvînmes à gagner les bois, l'un soutenant l'autre... Le lendemain, comme il était fort mal, je trouvai moyen de le caser à la hâte chez de braves paysans qui me promirent d'en avoir soin... Eh bien, je ne l'avais pas revu depuis... J'ignorais son nom, soit qu'il ne me l'eût pas dit, soit que je l'eusse oublié... Les gens chez qui je l'avais mis

n'en savaient pas plus long... Enfin jugez de la surprise et du plaisir que j'ai éprouvés en le retrouvant là tout à l'heure en plein Opéra! — Voici sa carte!

La marquise prit la carte, et lut à demi-voix : « Philippe de Boisvilliers de La Roche-Ermel. »

— Mon Dieu! que je voudrais le voir de près, dit madame de Libernay.

— Ma cousine, dit M. de Talyas, soyez heureuse... le voilà!

Après une telle préface, l'entrée de Philippe de Boisvilliers dans la loge fut naturellement un triomphe. Madame de Talyas elle-même, qui n'était pas démonstrative, se souleva légèrement et lui tendit sa main finement gantée jusqu'au coude :

— Bien heureuse de faire votre connaissance, dit-elle avec un vague sourire.

Il s'assit derrière elle, et elle se mit à l'interroger par-dessus l'épaule :

— Vous avez été longtemps malade de votre blessure?

— Assez longtemps, madame, oui. Je suis allé avec mon père passer trois mois à Cannes, pour achever de me rétablir.

— Mais vous êtes très-bien maintenant?

— Tout à fait bien, madame.

— Nous vous verrons souvent cet hiver, n'est-ce pas?

— Madame!...

— Vous êtes un peu de la famille maintenant... Quand on a été frères dans la bataille... c'est un lien.

— Madame!...

— Mon Dieu! monsieur, dit à son tour madame de Libernay, qui était une fort jolie femme, brune, aux yeux ardents, moi

aussi, je suis de la famille ; je vous prierai de vous en souvenir... Nous avons demain soir quelques personnes, une sauterie, un rien... Si vous êtes assez bien remis pour danser... ou même sans danser, certainement... vous serez le très-bienvenu !

— Madame !...

L'entr'acte allait finir : M. de Talyas voulut le reconduire jusqu'à la porte de l'orchestre. Lorsqu'il rentra dans la loge, il en trouva tous les habitants occupés à chanter les louanges de son jeune ami, à l'exception de madame de Talyas, laquelle, ainsi que nous l'avons dit, n'était pas démonstrative.

Philippe de Boisvilliers, après son séjour à Cannes, était revenu s'installer à Paris, où le drame terrible des événements avait fait oublier sa petite mésaventure littéraire

et où il se sentait d'ailleurs réhabilité aux yeux de ses amis par sa belle conduite pendant la guerre. Son père avait hasardé, à la vérité, une timide tentative pour le ramener avec lui à Boisvilliers; mais, Philippe lui ayant demandé en rougissant si sa cousine Jeanne était mariée, M. de Boisvilliers avait été forcé de convenir qu'elle ne l'était pas, sur quoi le jeune homme avait persisté dans son dessein de rentrer à Paris pour s'y préparer aux examens du conseil d'État.

— Je vous assure, mon fils, dit en riant M. de Boisvilliers, que votre horreur pour cette pauvre Jeanne est une pure manie, car véritablement elle plaît à tout le monde.

Mais cette insinuation laissa Philippe très-incrédule et très-froid, son antipathie contre sa cousine se liant à ces profondes

impressions d'enfance dont on connaît la longue persistance. Cette petite escarmouche n'altéra du reste en rien sa parfaite réconciliation avec son père, qui dès ce moment ne demeura guère plus de deux ou trois mois sans venir passer quelques jours avec son fils.

C'était la seconde fois depuis son retour que Philippe assistait à une représentation de l'Opéra, quand il fit la rencontre imprévue de son ancien commandant, et, chose étrange, il y avait été attiré ce soir-là par le désir de revoir madame de Talyas, dont il ignorait alors le nom, mais dont la beauté singulière l'avait frappé le lundi précédent. Car les blessures qu'il avait reçues, tant en guerre qu'en amour, n'avaient point calmé son sang, et le jeune soldat héroïque conservait dans toute leur ardeur les disposi-

tions romanesques qui avaient si éminemment distingué l'auteur de *Frédégonde* et l'amoureux de Mary Gérald. Malgré son naturel inflammable, on pense bien que son admiration pour une jolie femme qu'il avait entrevue une fois au spectacle ne pouvait avoir pris encore le caractère d'une passion sérieuse. Cependant au milieu des sensations flatteuses qu'il emporta de la loge de madame de Talyas, il ne laissait pas d'éprouver un peu d'ennui, comme s'il eût été fâché d'avoir reconnu dans cette attrayante personne la femme de l'homme à qui il avait sauvé la vie et qui lui avait rendu à peu de chose près le même service. Il se consola par la pensée qu'il serait désormais, comme elle le lui avait dit, de la famille, qu'elle serait par conséquent comme une sœur pour lui, et c'était encore quelque

chose que d'avoir une sœur si agréable.

Il reçut le lendemain dans la matinée la visite du marquis de Talyas, dont les belles façons loyales et la généreuse cordialité le touchèrent au vif. Quand il retrouva le soir madame de Talyas chez madame de Libernay, il essaya en conscience de la regarder à un point de vue exclusivement fraternel. Mais elle n'avait pas l'air d'une sœur. Elle avait l'air d'une nymphe, d'une fée, d'une marquise, d'une maîtresse de roi, d'une Parisienne surtout, mais pas d'une sœur. — La marquise de Talyas avait alors vingt-huit ans. Ses épaules fines et rosées, son front pur, ses cheveux d'un blond légèrement châtain, ses dents lactées, son sourire presque ingénu, avaient seize ans; mais, par un contraste qui saisissait, ses yeux étaient bien de son âge et même d'un âge plus

mûr : le regard était pensif, hardi, dur, avec l'éclat bleuâtre et métallique de l'acier. Elle était faite admirablement; elle le savait, et elle portait toujours, au bal comme dans sa loge, son buste un peu en avant et comme en offrande. Du reste, nonchalante, affaissée et brisée sur son fauteuil; mais, dès qu'elle se levait, on voyait que c'était un huit-ressorts. Et, en effet, elle avait la souplesse infatigable des espèces félines comme elle en avait la grâce ondoyante. Elle montait à cheval comme une écuyère de cirque, avec une intrépidité passionnée; elle pouvait suivre une chasse tout le jour et danser ensuite jusqu'à l'aurore du lendemain sans trahir la moindre apparence de lassitude, toujours souriante et les dents au vent, comme une enfant qui s'amuse.—Mais elle ne s'amusait nullement.

Philippe fit quelques tours de valse avec elle, en se demandant ce que pouvait être au dedans une femme de ce modèle; mais il devait se le demander plus d'une fois avant de le savoir. En attendant, il sentait parfaitement que ce n'était plus là une reine de théâtre, comme celle qu'il avait aimée autrefois, mais une reine véritable, avec du sang azuré dans les veines et de la race jusqu'au bout des ongles.

Madame de Talyas parlait peu, brièvement, le plus souvent d'un ton insouciant et en traînant la voix, quelquefois d'un accent impérieux et horriblement sec. Elle avait des insolences cruelles. — Comme Philippe était allé la voir le jour suivant, elle voulut lui présenter son fils, qui avait sept ou huit ans. L'enfant, qui était fort

beau, arriva accompagné de sa gouvernante anglaise.

— Jean, lui dit madame de Talyas, voilà M. de Boisvilliers, qui a sauvé la vie à ton père, embrasse-le!

— Oh! je veux bien! dit Jean, qui s'élança sur Philippe à plein cœur.

— N'est-ce pas qu'il est joli, mon fils? reprit madame de Talyas en embrassant l'enfant à son tour.— Ah! mais, mon Dieu! qu'est-ce qu'on te met donc sur la tête, mon pauvre Jean? comme tu sens mauvais!... — Mademoiselle Mortimer!

La gouvernante s'approcha toute rougissante.

— Quelle pommade mettez-vous donc à Jean?

— Ma pommade, madame.

— Eh bien, votre pommade infecte,

mademoiselle, dit la marquise. — Tenez, voyez donc, monsieur, reprit-elle en s'adressant à Philippe et en étalant sa blanche main étincelante de diamants sur les cheveux de son fils.

Philippe se pencha pour flairer la tête de Jean :

— Mais, dit-il, je ne trouve pas... je trouve même que cela sent assez bon...

— Je crois bien... vous sentez ma main ! dit la marquise.

Philippe, qui n'était plus dans sa première innocence, eut d'abord comme une vague idée que cette belle main constellée lui avait été servie avec un peu de complaisance; mais, en voyant le sourire candide qui avait aussitôt reparu sur les lèvres de la marquise, il se reprocha cette pensée sacrilége.

M. de Talyas le retint à dîner. Dans la soirée, la marquise, afin de lui prouver qu'il était bien réellement de la famille, lui donna à tenir un écheveau de soie qu'elle dévidait pour faire des houppes à un écran turc. Il était pendant ce temps-là assis presque à ses pieds sur un petit tabouret, et elle lui souriait avec son ingénuité ordinaire, tout en lui lançant par éclairs de ces regards aigus et froids qu'elle avait. — Elle se mit ensuite au piano, s'informa s'il était musicien, et lui fit tourner les pages; puis, pour le distraire et le mettre à son aise, elle feuilleta avec lui quelques albums de photographie.

Toutes ces gracieuses familiarités étaient évidemment de la part de madame de Talyas des politesses insignifiantes qu'elle croyait devoir à l'ami de son mari. — Elle

les renouvelait volontiers toutes les fois que Philippe venait chez elle, mais en les accompagnant toujours d'une sorte de condescendance ennuyée et d'une indifférence dédaigneuse qui semblaient les contredire. Pourtant ce mélange même, sans qu'elle s'en doutât bien certainement, avait quelque chose de piquant et de troublant, et le pauvre Philippe s'en apercevait. — Il y a des occasions où l'honneur est de fuir. Il eut ce difficile courage, il ralentit le cours de ses visites dans la maison, et refusa sous différents prétextes deux ou trois invitations. Cela finit par paraître singulier à M. de Talyas, qui en fit des reproches affectueux à Philippe, et qui en fit aussi à sa femme, l'accusant d'avoir mortifié et éloigné le jeune homme par ses hauteurs et ses glaces.

Ce fut chez madame de Libernay, où l'on dansait tous les mardis, que les choses s'arrangèrent. Madame de Talyas daigna inviter elle-même Philippe de Boisvilliers à valser avec elle ; après la valse, elle l'emmena dans un petit salon écarté, et, se jetant sur un divan à l'ombre d'un palmier :

— Vous me faites gronder, dit-elle.

— Comment, madame ?

— Voyons, mettez-vous là, n'ayez pas peur. — J'ai été maussade avec vous, me dit-on?

— Ah ! grand Dieu, madame !

— Cela vous étonne? et moi aussi, car me figurais avoir été fort aimable.

— Mais... toujours, madame.

— Car enfin vous ne vous attendiez pas j'allais vous sauter au cou, je suppose ?

— Madame, j'ai toujours eu à me louer extrêmement...

— Allons! taisez-vous!... C'est vrai... j'ai été très-mal pour vous, j'en conviens,... et je l'ai été exprès.

— Madame! murmura Philippe, de plus en plus interdit.

— C'est que je ne vous croyais pas aussi sérieux et aussi raisonnable que vous l'êtes. Mon Dieu! je vais être très-franche avec vous, monsieur de Boisvilliers... trop peut-être... Vous comprenez que je ne suis pas arrivée à mon âge sans avoir acquis une certaine expérience... bien pénible souvent! Eh bien, monsieur, quand vous m'avez été présenté... après toutes ces circonstances... je me suis dit : « Voilà un jeune homme qui, par la force des choses, se trouve jeté dans ma plus étroite intimité... Il va me faire la

cour... Eh bien, ce serait très-mal... il a en quelque sorte sauvé la vie à mon mari... Ce serait très-mal, très-indélicat! » — N'est-ce pas?

— Madame, je vous assure...

— « Eh bien, il ne faut pas lui donner la moindre tentation de tomber dans cet égarement-là, pas la moindre... il faut s'observer beaucoup... » Voilà ce que je me suis dit, monsieur de Boisvilliers, parce que je vous croyais un jeune homme au cœur bouillant, passionné, aventureux, comme il y en a; mais pas du tout, vous êtes un jeune homme sensé, tranquille, respectueux, honnête enfin... Oh bien, alors!... nous pouvons nous entendre!

Là-dessus, elle déploya lentement son bras dans sa nudité magnifique, et tendit la main à Philippe.

— Mon expérience, poursuivit-elle alors avec son sourire de vierge, ma malheureuse expérience, monsieur de Boisvilliers, m'a appris à me défier beaucoup de l'amitié des hommes. Mon Dieu! rien n'est plus ennuyeux que de se croire à l'abri sous ce pavillon neutre et de voir tout à coup votre ami prétendu changer de rôle et entrer en campagne... Cela ôte tout agrément à la vie... et c'est bien dommage, car, si on savait s'y tenir, rien ne serait plus doux que ces bonnes amitiés, surtout pour les femmes qui, par naturel comme par devoir, sont incapables de tout autre genre de sentiment. Quant à moi, j'y avais renoncé,... mais enfin je veux bien... voilà une occasion qui se présente et qui semble véritablement propre à réaliser cette chimère, si elle est réalisable... Votre liaison avec mon

mari, et avec moi par conséquent, est d'une nature si particulière, — votre caractère personnel paraît d'ailleurs si exceptionnellement... honorable, que c'est peut-être... qu'en pensez-vous?... une expérience à faire?

Philippe n'aurait jamais osé le lui demander; mais ce qu'elle lui proposait là était précisément ce qu'il désirait le plus au monde dans toute la sincérité de son âme. C'était admirable en effet : établies sur ce pied amical, ses relations avec madame de Talyas continueraient de le charmer et cesseraient de l'inquiéter. Si par hasard un jour ses sentiments pour elle venaient à dépasser la mesure prescrite, il ne pourrait jamais s'égarer bien loin, soutenu et calmé au besoin par cette main si paisible, si franche et si loyale. — Il

remercia madame de Talyas avec émotion, et ils se séparèrent grands amis. Dès ce moment, il crut pouvoir s'abandonner en toute sûreté à l'enchantement de ses relations avec cette personne exquise.

Il était effectivement aussi en sûreté avec elle qu'il eût pu l'être au fond de quelque forêt vierge avec la patte d'une panthère sur la poitrine.

La vraie et pure Parisienne, dans son développement complet, est un être extraordinaire. Dans cette étrange serre chaude de Paris, l'enfant est déjà une jeune fille, la jeune fille est une femme, et la femme est un monstre, — un monstre charmant et redoutable. C'est un corps chaste souvent, mais un esprit profondément blasé et raffiné. Au milieu de ce grand mouvement parisien,

dans les salons, dans les théâtres, dans les expositions de toute nature, tous les pays et tous les siècles ont passé sous ses yeux et traversé son intelligence : elle en connaît les mœurs, les passions, les vertus et les vices, — révélés et poétisés par l'art sous toutes ses formes, — et tout cela fermente à la fois jour et nuit dans son cerveau surchauffé. Elle a tout vu, tout deviné, tout imaginé, tout convoité : elle est en même temps lasse de tout et curieuse de tout. Elle se conduit quelquefois bien, quelquefois mal, sans grand goût pour le bien ni pour le mal, parce qu'elle rêve quelque chose de mieux que le bien et de pire que le mal. Cette innocente n'est souvent séparée de la débauche que par un caprice et du crime que par une occasion.

Telle était la marquise de Talyas. Son

mari, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit, avait prétendu en faire une sorte de matrone romaine, et il se flattait d'y avoir réussi. Il avait en ces matières des idées profondes qu'il communiquait volontiers à ses amis.

— Nous dépravons nous-mêmes nos femmes, disait-il, en éveillant trop vivement leurs passions. Nous ne les respectons pas assez. Voyez les Romains,... mon Dieu! les Romains n'étaient pas des anges plus que nous; mais, quand ils avaient des fantaisies d'amours poétiques et dramatiques, ils n'y mêlaient pas leurs femmes, il y avait de belles esclaves grecques élevées pour cela; quant à leurs femmes, ils les traitaient comme des saintes, et il en résultait qu'elles étaient en effet des saintes.

Pour se conformer à ses théories, M. de Talyas avait toujours observé dans son intimité avec sa femme la gravité d'une étiquette espagnole, gardant ses principaux transports pour les esclaves grecques; mais la marquise s'en doutait, et elle ne le trouvait pas bon.

Avait-elle eu des amants? Nous l'ignorons. Il est possible que le raffinement même de son imagination et son mépris du médiocre l'eussent préservée des amours courants. On parlait, il est vrai, de deux malheureux jeunes gens qu'elle avait aimés pendant vingt-quatre heures et qu'elle avait fait reléguer ensuite dans des consulats lointains, ne pouvant les faire jeter à la Seine; mais c'était un propos qui pouvait être attribué à la malveillance, la marquise ayant pour ennemis tous les hommes qui

n'avaient pu lui plaire, sans compter toutes ses amies.

Quoi qu'il en soit, dès que le hasard eut introduit près d'elle le jeune homme que les récits de M. de Talyas lui avaient dès longtemps présenté sous un jour particulièrement séduisant, elle eut la tentation perverse de faire tourner la tête à ce personnage chevaleresque. Cela lui parut d'abord simplement original et amusant; mais, rencontrant plus de réserve et de résistance qu'elle ne s'y était attendue, elle ne tarda pas à mettre de la passion dans son jeu, sans cesser pourtant de procéder avec une froide méthode, comme un tacticien qui sait unir la science à l'inspiration.

En vertu du pacte d'amitié qu'ils avaient signé, elle s'imposa dès ce moment le devoir de témoigner à Philippe une absolue con-

fiance, qui consistait à se faire conter tous ses secrets et à ne lui dire aucun des siens. Ce fut ainsi qu'elle connut bientôt toute la vie passée du jeune homme, ses amours avec Mary Gérald, ses relations troublées avec sa famille, et — ce que nous voudrions taire pour la gloire de notre héros — l'histoire même de sa cousine Jeanne. C'était assurément de sa part un tort grave que de divertir cette belle et railleuse Parisienne aux dépens de la pauvre fille, de sa gaucherie provinciale, de sa passion malheureuse pour son ingrat cousin. Non, ce n'était pas bien ; mais la marquise était si charmante en écoutant tout cela de son air naïf et curieux ; elle avait une façon si adorable de lui arracher ses plus intimes confessions en lui disant, les yeux dans les yeux !

— Et puis après?... et puis après ?

Que devenait, à travers toutes ces innocences, la bonne et simple amitié? On s'en doute assez. Philippe était amoureux fou de son amie, et ses sentiments d'honneur s'alarmaient plus que jamais. Il eut alors une idée bien bizarre et qui ne laissa pas de préoccuper sérieusement madame de Talyas au milieu de l'extrême plaisir que lui causait d'ailleurs une situation si tendue. Il se mit en tête de faire la cour à madame de Libernay, beauté brune, très-vivante et qui ne semblait pas mal disposée pour lui. Il n'avait pas, Dieu merci, sauvé la vie à M. de Libernay, et il n'avait, de ce côté-là, aucun scrupule extraordinaire. Il n'aimait pas à la vérité madame de Libernay; mais elle avait cependant pour lui cet attrait singulier que nous inspirent les intimes et les familiers de ceux que nous aimons. Elle

vivait près de la rose... elle avait les parfums, l'accent, les tours de phrase de madame de Talyas. Enfin elle était jolie. Il se persuada qu'avec un peu de courage cette diversion ne serait pas impossible et qu'elle serait salutaire. Il commença donc, dans cet esprit, à se montrer fort assidu auprès de madame de Libernay. Cela ne parut pas lui déplaire, ni à M. de Libernay non plus. Mais, en revanche, et ce qui étonna beaucoup Philippe, cela parut déplaire infiniment à M. de Talyas. Il est vrai que madame de Libernay était sa cousine ; mais enfin Philippe pensa qu'il étendait un peu loin son contrôle et sa surveillance de bon parent, et ne trouva pas juste le refroidissement sensible qu'il remarquait alors dans les procédés du marquis à son égard. Il en fut affligé ; mais, fort de sa conscience, il n'en

poursuivait pas moins ses desseins, quand un jour la marquise de Talyas lui dit :

— Monsieur et ami, vous n'êtes pas sage.

— Pourquoi cela?

— Vous avez commis une belle action dans votre vie et vous êtes en train de la gâter, d'en perdre tout le bénéfice.

— Vraiment, je ne comprends pas.

— Voyons, vous auriez sauvé la vie à un homme, vous ne songeriez pas à lui prendre sa femme, n'est-ce pas? Eh bien... ce que vous méditez depuis quelque temps ne vaut pas mieux... car ça lui serait tout aussi désagréable.

Cette révélation inattendue, surtout dans la bouche qui la faisait, détourna aussitôt Philippe de ses amours artificielles et le replongea tout entier dans sa passion véritable, avec quelque expérience de plus et

quelques scrupules de moins, car dès cet instant madame de Talyas n'était plus seulement pour lui une femme ravissante entre toutes, elle était une femme malheureuse, qu'il serait doux et presque légitime de consoler.

M. de Talyas ne tarda pas à constater que son jeune sauveur avait abandonné toutes prétentions aux bonnes grâces de madame de Libernay. Il lui en sut gré et redoubla pour lui d'attentions amicales. Il le présenta à son cercle et l'invita à venir passer une quinzaine de jours en famille dans une propriété nommée La Ruette qu'il avait auprès de Rambouillet, à une heure de Paris. La marquise avait la campagne en horreur; mais, par complaisance pour son mari, elle avait coutume de faire chaque année, pendant la saison des chasses,

une installation au château de La Ruette et d'y mourir d'ennui pendant un mois ou six semaines. Elle ne devait pas s'y ennuyer cette année-là.

M. et madame de Talyas partirent pour La Ruette au commencement de novembre. Peu de jours après, ils y furent rejoints par quelques amis au nombre desquels se trouvait Philippe de Boisvilliers. Dans l'intimité continuelle de la vie de château, la marquise put poursuivre à loisir la partie cruelle qu'elle avait engagée contre le cœur et contre l'honneur de son jeune ami. M. de Talyas et la plus grande partie de ses hôtes passaient leurs journées à la chasse; mais Philippe, que sa récente blessure obligeait encore à quelques ménagements, ne pouvait prendre qu'une part modérée à leurs fatigantes excursions. Il restait donc sou-

vent avec les dames, parmi lesquelles il s'indignait de voir madame de Libernay dont la présence au château lui semblait un outrage odieux pour madame de Talyas. Celle-ci cependant, supportant cette injure avec une touchante résignation, attisait chaque jour de ses belles mains, sous le voile de sa perfide amitié, les feux dont elle avait enveloppé Philippe et dont elle commençait elle-même à se sentir atteinte. Vingt fois, pendant leurs promenades en tête-à-tête dans les allées du parc, pendant leurs longues causeries ou leurs longs silences, à la tombée de la nuit, au coin d'un ardent foyer, il fut tenté de se jeter à ses pieds. Ce n'était plus même l'honneur qui l'arrêtait; la passion, quand on a le malheur de la laisser suivre son cours, finit par avoir de terribles compromis, et peu s'en

fallait que Philippe ne se crût appelé à venger madame de Talyas de la trahison de son mari, au moment où il avait lui-même la trahison dans le cœur. Ce qui l'arrêtait, c'était son respect pour celle qu'il aimait, c'était la crainte de l'offenser, c'était la foi profonde qu'il avait dans sa candeur et dans son inaltérable pureté.

Le 20 novembre était le jour anniversaire de la naissance de la marquise. M. de Talyas, qui, à part ses incartades galantes, était, comme on dit, parfait pour sa femme, avait coutume de célébrer cette journée par une petite fête. On invitait quelques voisins, on faisait danser les gens du village et on tirait même un feu d'artifice. Ce soir-là, comme d'usage, le feu d'artifice avait été dressé sur une pelouse du parc, en face des fenêtres du salon principal. Tous les invités

du château avaient, en quittant la table, revêtu leurs paletots et leurs fourrures, et s'étaient répandus dans le parc et sur la pelouse. Les hommes fumaient, les femmes examinaient curieusement les pièces d'artifice. Quand les premières fusées s'élevèrent en sifflant vers le ciel noir, madame de Talyas eut un peu froid et rentra dans le salon qui s'ouvrait de plain-pied sur le parc, disant qu'elle verrait le feu par les fenêtres. Comme elle passait près de Philippe :

— Et vous aussi, dit-elle à haute voix, vous feriez bien de rentrer, à cause de votre épaule.

Il la suivit dans le salon, et ils se postèrent tous deux dans l'embrasure d'une des hautes fenêtres. Mais l'éclat des lampes allumées dans l'intérieur empêchait de voir

les feux du dehors. Madame de Talyas pria Philippe de porter les lampes dans la pièce voisine. Il obéit et vint ensuite reprendre sa place derrière la marquise.

Le feu d'artifice continuait avec ses courtes intermittences, et le salon s'éclairait par intervalles d'une lumière fantastique, puis retombait dans les ténèbres. Il y avait en face de la fenêtre, au fond du salon, une large glace où les lueurs se répétaient. — La marquise se tenait debout, immobile et silencieuse; elle était en grande toilette de bal, les épaules nues, les bras croisés sur le sein. A chaque flamboiement, sa forme exquise se dessinait avec une grâce sombre sur un fond d'apothéose. Puis l'instant d'après Philippe la distinguait à peine ; il l'entendait seulement respirer avec une sorte de hâte et d'oppression Quand le

bouquet éclata, laissant retomber tout autour d'elle une pluie de diamants, de rubis et d'émeraudes embrasés, elle lui apparut un instant noyée dans une splendeur étrange et comme couronnée d'étoiles, puis tout s'éteignit. — Après une minute de silence, il sentit qu'elle se tournait vers lui :

— Je n'y vois pas, dit-elle tout bas.

Il avança une main pour la guider; elle la prit et, l'attirant doucement, elle lui prit aussi l'autre main :

— Eh bien, dit-elle avec un murmure étouffé, pendant que son souffle passait sur le visage du jeune homme... n'est-ce pas que c'est bon l'amitié... dites?...

Ce fut la dernière fois que ce mot fut prononcé entre eux.

VI

Un moraliste chagrin a dit que l'amour n'était que le désir plus ou moins perfectionné par la littérature. Il résulterait de cette maxime, si elle était bien établie, qu'une passion satisfaite est une passion amoindrie, en attendant qu'elle soit une passion éteinte. Cela donnerait à réfléchir aux dames. Mais il y a sans doute dans cette affirmation cruelle quelque chose de trop absolu. La preuve en est que Philippe de Boisvilliers, plusieurs mois après la

scène du feu d'artifice, était encore étourdi, ébloui et fasciné par sa bonne fortune au point de n'en sentir que le plaisir et l'orgueil. Son aventure, il est vrai, réalisait avec une rare plénitude les rêves les plus ambitieux de son imagination romanesque. C'était bien l'amour tel qu'il l'avait conçu, l'amour poétisé au plus haut degré par la beauté et la distinction extrêmes de celle qui en était l'objet, ravivé sans cesse par les difficultés, les contrariétés, les entraves, charmé par le mystère, dramatisé par le danger. — La marquise de Talyas avait en réserve un fonds de passion qui, longtemps comprimé, se répandait alors comme une lave. Elle aimait ardemment Philippe, et il y avait, entre les façons hautaines et glaciales qu'elle portait dans le monde et le brûlant abandon qu'elle avait aux pieds de

son amant, un contraste plein des plus enivrantes flatteries. — Ayant pour principe, comme la duchesse de Longueville, que les amours sans lettres sont des amours de femme de chambre, elle exigeait que Philippe lui écrivît les jours où ils ne pouvaient se voir. Philippe, qui écrivait bien, se prêtait volontiers à ce caprice, sans se dissimuler que, à chaque lettre qu'il écrivait, il jouait sa vie; mais il avait quelque satisfaction à penser qu'il en était ainsi, parce qu'il lui semblait — bien à tort — qu'en risquant la vie il sauvait l'honneur. La marquise, qui savait comme lui que son mari ne serait nullement plaisant en pareille matière, était forcée de lui recommander la prudence dans ses relations avec M. de Talyas, qu'il avait alors beaucoup de peine à traiter avec la même cordialité qu'autre-

fois. Elle le prêchait même à ce sujet avec une liberté d'esprit et de langage qui ne laissait pas de le choquer un peu, car il n'aimait guère qu'elle mêlât le nom de son mari à leurs entretiens, et il évitait lui-même avec soin de le prononcer. Mais les femmes, à cet égard, manquent de goût.

Il est à remarquer que ces impressions et ces scrupules, au lieu de s'affaiblir avec le temps chez Philippe, tendaient à s'aggraver, et qu'à mesure qu'il s'habituait mieux à ses amours, il s'habituait moins à ses remords. Il est encore à remarquer que sa sensibilité sur ce point sembla redoubler à la suite d'un voyage d'un mois que M. de Talyas fit en Angleterre, et pendant lequel la marquise et Philippe avaient pu se rencontrer avec plus de suite et de loisir. Dès ce moment, il eut une répugnance plus

vive que jamais à serrer la main du galant homme qu'il trompait. — Par une fatalité singulière, M. de Talyas s'attachait à lui de plus en plus : il s'intéressait à ses études et à sa carrière ; il entrait dans ses projets, et il usait sans cesse de sa haute situation personnelle pour lui rendre, dans le monde des salons, des théâtres et du sport, tous es petits services qui pouvaient contribuer à remplir agréablement sa vie.

Toutes ces bontés étaient amères à Philippe, dont elles soulevaient l'honnêteté naturelle, un moment stupéfiée par la fougue du sang. — Un incident inattendu vint mettre le comble à ce juste supplice. — Il dînait un jour chez madame de Talyas tout à fait en famille. Il avait observé pendant le cours du repas que le marquis, sa femme et le petit Jean échan-

geaient entre eux des signes mystérieux et des sourires d'intelligence. Au dessert, Jean, sur un coup d'œil de son père, quitta sa chaise avec précipitation, et courut prendre dans le tiroir d'une console une grande lettre d'une apparence officielle, qu'il présenta à Philippe avec un air de triomphe. Philippe, tout surpris, l'ouvrit : il y trouva un brevet de la Légion d'honneur, avec quelques lignes obligeantes qui le complimentaient sur sa vaillante conduite pendant la guerre. — En relevant les yeux, il vit que M. de Talyas était debout, et qu'il lui tendait les bras en souriant. Il se leva lui-même et l'embrassa en disant d'une voix étouffée :

— Je vous remercie... je vous remercie bien !... c'est à vous que je dois cela !

— Oh ! mon Dieu ! mon cher enfant, dit M. de Talyas, c'est vous-même d'abord

qu'il faut remercier,... ensuite ce serait ma femme,... car, moi, j'avais l'ingratitude de n'y pas penser... C'est elle qui m'en a donné l'idée,... je n'ai eu qu'à conter notre histoire à tous deux,... et cela a été fait... Eh bien, êtes-vous content?... Oh ! mais il en est tout pâle!... Voyez donc, ma chère.

Philippe, se retournant alors vers la marquise, lui baisa la main en murmurant quelques mots de reconnaissance. — Le petit Jean cependant était allé de nouveau fouiller dans le tiroir de la console, et en rapportait cette fois un bout de ruban rouge moiré.

— Voyons, monsieur, mettez-vous à genoux là, dit la marquise en poussant un coussin qu'elle avait sous les pieds. — Donne-moi, mon Jean!

Elle prit le ruban, le passa dans la boutonnière de Philippe agenouillé devant elle,

et, en le nouant fortement avec ses deux mains :

— La! dit-elle avec son innocent sourire, — la! mon chevalier!

En même temps, comme leurs visages étaient rapprochés, ses yeux lui versaient à flots leurs flammes adultères.

Cette scène fut horriblement pénible à Philippe. Les femmes, qui poussent très-loin leurs vices comme leurs vertus, sont à l'aise dans la perfidie comme le serpent dans les broussailles, et elles s'y meuvent avec une souplesse tranquille que l'homme n'atteint jamais. La supériorité de la marquise dans cet art de la dissimulation, qui est l'instrument de règne de son sexe, avait souvent provoqué l'étonnement et même l'admiration de Philippe : en ce moment, ce ne fut pas de l'admiration qu'il ressen-

tit. Il fut même heureux pour lui de pouvoir expliquer par l'étourdissement d'une nouvelle et d'un honneur inespérés le trouble profond auquel il fut visiblement en proie toute la soirée.

Rentré chez lui, il eut un accès de véritable désespoir. Cette distinction qui lui était accordée, toujours si flatteuse et si bienvenue, surtout à son âge, elle lui arrivait par des mains qui la lui rendaient presque odieuse. Il se sentait presque avili par une récompense, bien méritée sans doute, mais sollicitée pour lui par le mari de sa maîtresse. Les derniers voiles dont la passion avait couvert ses yeux tombaient et lui laissaient voir dans toute son indignité sa conduite envers M. de Talyas. Cet homme-là n'était-il pas entre tous celui dont le repos et l'honneur eussent dû lui être

sacrés? Ils avaient été frères dans le combat, dans le danger, devant la mort; il lui avait sauvé la vie, il en avait reçu un service égal, et maintenant il le déshonorait! Il y avait là quelque chose qui dépassait la mesure commune des trahisons de ce genre, quelque chose qui violait la bonne foi, la loyauté, l'honneur, dans leurs plus intimes, dans leurs plus saintes délicatesses. Il le comprenait enfin! mais que faire? quelle réparation possible? — Pas une au monde. — Pouvait-il du moins cesser l'outrage et se soustraire lui-même au supplice de sa duplicité? Il ne le pouvait pas : il avait contracté des devoirs envers sa complice, et de plus il connaissait assez bien alors madame de Talyas pour se douter qu'elle était de ces femmes qu'il est encore plus difficile et plus périlleux de quitter que de prendre.

Nous n'avons pas la prétention de nous attendrir ni d'attendrir le lecteur sur ces sortes de souffrances expiatoires. Il n'y a pas grand mérite à se repentir d'une faute épuisée et d'un amour assouvi. C'est pourtant quelque chose que de rester encore sensible à cet honneur tardif qui se réveille après la faute, de n'en pas repousser les sévères réprimandes, de ne pas s'habituer à vivre hors de ses lois ; si cela ne répare point le passé, cela préserve quelquefois l'avenir.

Malheureusement pour Philippe, l'avenir désormais ne lui appartenait pas plus que le présent. Il ne s'appartenait plus à lui-même; il était dans une de ces mains qui, de même que l'avare Achéron, lâchent rarement leur proie. — Il eut, quelques jours plus tard, l'occasion de reconnaître à quel

point son indépendance était devenue précaire. Il reçut un matin du médecin de sa famille une lettre qui lui apportait une douloureuse nouvelle : M. de Boisvilliers avait été frappé d'une congestion au cerveau, et, quoique toute inquiétude sérieuse eût disparu, il désirait voir son fils. Le malade avait ajouté deux lignes de sa main au bas de la lettre : — « Il était beaucoup mieux; cependant il serait heureux en effet de voir Philippe, qui, par la même occasion, ferait son compliment à sa cousine Jeanne de La Roche-Ermel, dont on annonçait le prochain mariage avec un voisin. » — Ces derniers mots, Philippe le comprit, avaient pour objet de lui enlever tout scrupule et toute hésitation au sujet de son voyage; il s'attrista de penser que son père avait pu croire cette précaution nécessaire.

Il s'apprêta à partir par le premier train de Normandie, dans l'après-midi. Ne voulant pas toutefois quitter Paris sans avoir informé les Talyas des motifs de son brusque départ, il courut à leur hôtel avant de se rendre à la gare. La marquise parut étonnée et même un peu plus qu'étonnée de sa communication : avait-elle flairé dans l'air quelques signes précurseurs de refroidissement? s'imagina-t-elle que ce voyage était une première tentative d'émancipation ? Quoi qu'il en soit, l'arc délicat de ses sourcils se tendit à un angle aigu ; elle regarda Philippe bien en face et lui demanda avec intérêt à voir la lettre de son père. Philippe rougit, pâlit et alla chercher la lettre. Grâce à ce retard, il ne put se mettre en route que par le train du soir.

Pendant le voyage, son esprit fut absorbé

tout entier par les inquiétudes que lui causait la santé de son père. Il arriva à Boisvilliers le lendemain dans la matinée, et il eut la très-douce surprise de trouver son père déjà debout, et ne conservant d'autres traces de son accident qu'un peu de faiblesse et de pâleur. M. de Boisvilliers s'excusa affectueusement d'avoir fait venir son fils pour si peu de chose.

— Cependant, dit-il, je ne puis m'en repentir, mon enfant, puisque c'est une occasion toute naturelle de mettre fin à nos petites misères de famille. Voilà votre cousine Jeanne dont le mariage avec le jeune de Chaville, votre ancien camarade de collége, paraît arrêté. Il n'y a plus aucune raison de bienséance qui puisse vous tenir éloigné d'elle et de nous tous. Grâce au temps écoulé, aux circonstances

actuelles, vous pouvez dès à présent, Dieu merci, voir sans aucune gêne les La Roche-Ermel, et j'espère ainsi vous voir moi-même plus souvent et plus commodément, car ces voyages à Paris commencent à me fatiguer beaucoup.

Après avoir félicité son fils de sa nomination dans la Légion d'honneur et du succès de ses examens, — car Philippe était alors auditeur au conseil d'État, — M. de Boisvilliers l'engagea à ne pas différer sa visite aux La Roche-Ermel, qui serait d'autant mieux venue qu'elle serait plus prompte, et après laquelle d'ailleurs ils seraient tous deux plus tranquilles; — car c'était, il fallait en convenir, une démarche assez ennuyeuse, quoique indispensable. Il regrettait vivement que son état de faiblesse ne lui permît pas d'ac-

compagner et de soutenir son fils en cette première rencontre.

Philippe, ayant déjeuné pour se donner du cœur, se mit en marche vers le château de La Roche-Ermel, lequel, si l'on veut bien s'en souvenir, n'était qu'à une faible distance du manoir de Boisvilliers, qu'il joignait même par l'embranchement de leurs avenues. Chemin faisant, il ne laissait pas de se préoccuper, avec une certaine agitation, de l'accueil qu'il allait y recevoir ; — il se demandait en même temps, non sans une vive curiosité, quelle espèce de personne il allait trouver dans sa cousine Jeanne. Il y avait alors plus de quatre ans qu'il ne l'avait vue, et ces années avaient été remplies par des événements si nombreux et si graves, qu'ils semblaient en avoir doublé la durée. C'était donc dans un

lointain déjà un peu effacé qu'il apercevait cette cousine, triste objet de ses rancunes et de sa répulsion depuis qu'elle était née. Tantôt elle apparaissait à son imagination telle qu'il l'avait laissée la dernière fois qu'il l'avait visitée dans le parloir de son couvent, pensionnaire adolescente aux longues mains, aux longues jambes, à la taille épaisse, au tablier sali de taches d'encre; tantôt il lui prêtait, — tant elle avait vieilli dans sa pensée, — les traits fanés et le bonnet tuyauté de sa tante Angélique-Paule. Au milieu de tout cela, il était un peu choqué de son prochain mariage: quoiqu'il n'eût jamais songé à l'épouser, — bien au contraire, — il s'était habitué à l'idée qu'elle continuait à mourir d'amour pour lui, et l'amour-propre est chose si subtile, que le jeune homme ne renonçait

pas à cette illusion sans un peu de dépit. De plus, ce Chaville qu'elle épousait, il le connaissait : c'était un garçon lourd et commun, un fat campagnard...

— Joli mariage!... joli couple!... Enfin!

On était alors aux premiers jours de juin, et la matinée était radieuse. Les ormes des avenues, aux troncs argentés, offraient au soleil de midi leurs hautes cimes parées de verdure nouvelle. Les haies et les revers des fossés étalaient, au milieu des mousses et des fougères, une mosaïque de fraîches couleurs, où les primevères jaunes, les jacinthes indigo et les violettes d'un bleu clair se mêlaient aux arums sauvages à demi cachés dans leurs capuchons pâles. Des prairies et des bois voisins s'élevaient, avec des bruits d'insectes et des craquements d'ajoncs, de vagues effluves aro-

matiques. Philippe s'arrêtait de temps en temps pour écouter, pour respirer, pour se souvenir. — A droite et à gauche de l'avenue qu'il suivait, des barrières coupant les clôtures par intervalles s'ouvraient sur des champs et sur des herbages. En passant devant une de ces barrières, Philippe ne put s'empêcher d'admirer une prairie qui s'étendait alors devant lui, et dont tous les pommiers étaient en fleur. Entre les pommiers clair-semés une herbe épaisse poussait, constellée çà et là de boutons d'or et de marguerites blanches. Quelques vaches ruminaient et rêvaient dans ce gras pacage avec une évidente béatitude.

En s'approchant davantage, il vit qu'il y avait aussi une femme au milieu du pré : il crut d'abord que c'était une servante de

ferme qui venait traire les bêtes. En y regardant mieux, il reconnut qu'elle n'avait ni le costume ni la tournure d'une servante. Elle paraissait être en contemplation devant une vache noire et blanche, d'un poil et d'un aspect particulièrement distingués, et on eût même dit qu'elle lui parlait; puis elle alla à quelques pas cueillir dans la haie des plantes vertes et de jeunes pousses d'arbre, revint à la vache et lui présenta les friandises qu'elle avait récoltées pour elle. Quand l'animal eut terminé ce repas délicat auquel elle avait assisté avec un grand sérieux, elle lui frappa doucement sur le mufle, caressa sa fine robe lustrée, et lui dit adieu. — Elle se dirigea alors en droite ligne vers la barrière derrière laquelle Philippe s'était arrêté. Tout en marchant, elle se baissait de temps à autre, et

plongeait dans l'herbe, encore pleine de rosée, ses deux mains, qu'elle avait sans doute un peu salies en faisant sa moisson dans la haie ; elle les frottait ensuite l'une contre l'autre, puis les levait en l'air en les agitant au soleil comme deux éventails. — Quand elle ne fut plus qu'à une faible distance de la barrière, elle vit tout à coup l'étranger qui se tenait là et qui l'examinait curieusement. Elle cessa d'agiter ses mains, les essuya avec son mouchoir et poursuivit sa marche.

Philippe eut tout de suite l'idée qu'il se trouvait à quelques pas de sa cousine Jeanne, quoiqu'il eût peine à concilier avec ses souvenirs l'apparence extérieure de la jeune femme qui s'avançait vers lui. Il ne pouvait encore distinguer nettement ses traits; mais son attitude, sa mise, son

allure surtout, l'étonnaient. Elle portait la tête remarquablement droite, et elle marchait avec cette espèce de dignité qui caractérise les races pures, avec l'élégance grave des jeunes Grecques ou des belles filles bretonnes. Elle avait pour coiffure un voile de blonde à grands fleurons qu'elle avait jeté et serré sur la masse superbe de ses cheveux, et qui lui composait une sorte de tiare à la mode russe. Quand elle fut tout près de lui, il reconnut subitement son visage, qu'éclairaient deux grands yeux bleus et calmes. Ces yeux étaient apparemment un peu myopes, car, à mesure qu'elle approchait, elle les clignait légèrement en regardant avec un air de surprise et de fierté mécontente le personnage qui s'obstinait à la considérer si attentivement. — Philippe, très-troublé, la salua et s'inclina sans

parler.— Elle s'était arrêtée soudain, et une faible teinte rosée avait couvert ses joues brunes et pâles. Elle se recueillit quelques secondes ; puis, d'un accent un peu bas et sur le ton d'une demi-interrogation :

— Mon cousin de Boisvilliers? dit-elle.

— C'est vous, Jeanne? murmura le jeune homme.

— Oui, mon cousin, reprit-elle en lui tendant une main par-dessus la barrière. Je suis heureuse de vous revoir. Comment va votre père, ce matin?

— Beaucoup mieux, je vous remercie. J'allais chez vous.

— Ah! dit-elle. Eh bien, je vais vous conduire.

Elle passa de la prairie dans l'avenue, et prit, côte à côte avec son cousin, le chemin du château paternel.

— Cette belle vache noire et blanche est votre favorite? dit Philippe, pour dire quelque chose.

— Oui, c'est moi qui l'ai élevée..., et naturellement je l'aime.

Sa voix était un peu émue; mais, habituée dès longtemps à maîtriser ses impressions les plus violentes, elle se remit bientôt. Elle parla à Philippe de l'indisposition de son père, de la guerre, de sa blessure, et peu à peu le mit à l'aise. — Il continuait cependant de la regarder à la dérobée avec une véritable stupeur. La métamorphose qu'un petit nombre d'années avait opérée chez elle était pourtant très-simple. Elle avait un peu grandi : comme il arrive souvent aux adolescentes, sa taille s'était élancée tout à coup; elle n'en gardait pas moins le buste court et les

hanches un peu hautes, comme les statues de Diane. — Ce jour-là, pour traverser l'herbe humide, elle avait retroussé sa robe avec une agrafe et mis une paire de petits sabots qui claquaient légèrement à chaque pas qu'elle faisait dans l'avenue, ce qui semblait relever encore la grâce étrange de sa démarche. — Ses traits avaient de même très-peu changé; leur ovale s'était seulement un peu allongé et affiné. On ne pouvait dire qu'elle fût belle. elle avait les sourcils trop rapprochés, la bouche trop grande, les ailes du nez un peu larges; mais elle avait le charme : c'était quelque chose de sain et de robuste qui se dégageait de toute sa personne, c'était surtout une douceur exquise mêlée de force et de fierté. Un faible cercle bleuâtre qui estompait le dessous des yeux,

et dont le sillon semblait accuser des larmes secrètes, était le seul mystère de ce jeune et franc visage.

La glace une fois rompue, leur conversation s'était animée par degrés, et était devenue presque enjouée. — Comme ils approchaient du château, mademoiselle de La Roche-Ermel s'arrêta subitement et leva un doigt en souriant pour recommander l'attention à Philippe. Ils étaient alors devant une des tourelles aiguës qui flanquaient les angles du pavillon central; il en sortait de faibles sons de musique.

— Reconnaissez-vous la flûte de mon oncle? dit-elle.

— Parfaitement, dit Philippe; il en joue donc toujours avec la même passion solitaire?

— Toujours, pauvre oncle! Il y avait

renoncé pendant un temps; mais il s'y est remis, Dieu merci.

L'instant d'après, elle s'arrêta encore devant une des fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée, et, levant de nouveau son doigt :

— La chanson de ma tante, maintenant,... vous souvenez-vous?... La bergère et Lucas...

Lucas, Lucas, réprimez votre ardeur...
L'ombrage et l'onde pure et la brise légère,
Tout vous dit avec moi : réprimez votre ardeur!

En récitant avec un peu d'emphase cette poésie de l'Almanach des Muses, mademoiselle de La Roche-Ermel en faisait peut-être secrètement l'application ironique à son cousin, dont l'ardeur, comme on sait, n'avait pas eu besoin d'être réprimée à son égard : elle eut du moins au

coin des lèvres un pli railleur qui prouvait que cette grave jeune fille n'était pas incapable de malice.

Au même moment, le comte Léopold de La Roche-Ermel parut sur le seuil de son perron : il en descendit les trois marches et s'avança vers eux.

— Mon père, dit Jeanne, voilà notre cousin Philippe.

Et, tout en parlant, elle fixait sur son père ses grands yeux avec une expression qui signifiait clairement : « Je lui ai pardonné, et vous allez en faire autant, bien entendu. »

Le comte Léopold, qui était à l'âge où l'on subit volontiers l'empire d'une fille aimable et bien-aimée, tendit franchement sa main à Philippe. Il s'informa de M. de Boisvilliers, et ils marchèrent ensuite quelque temps dans la cour en s'entretenant de

choses indifférentes, le jeune homme avec un embarras visible, le comte avec une politesse cordiale, quoique réservée. — Jeanne cependant était rentrée au château.

Philippe n'eut pas de peine à remarquer qu'on évitait avec soin de donner à sa visite le caractère d'un événement et surtout d'une fête de famille. Quand il alla, un instant plus tard, présenter ses devoirs au chevalier de la Roche-Ermel et à mademoiselle Angélique, il en fut accueilli sans empressement comme sans froideur, et il admira à part lui le bon goût exquis que ces honnêtes gens empruntaient, non à l'usage raffiné du monde, mais à l'élévation naturelle de leurs sentiments.

Il retrouva dans la cour le comte Léopold, qui lui dit en riant :

— Vous n'échapperez pas, mon jeune

cousin, à la fatale promenade du propriétaire... Voyons, suivez-moi!

M. de La Roche-Ermel, comme son voisin M. de Boisvilliers et comme beaucoup de propriétaires qui vivent à la campagne, louait à bail la plus grande partie de ses terres : il s'en réservait seulement une portion, — pour s'amuser, disait-il, — mais, en s'amusant, il rendait de très-importants services à ses fermiers et à toute la contrée environnante, car il expérimentait sur sa réserve tous les nouveaux procédés appliqués de nos jours à l'agriculture et à l'élevage, assolements, outillages, croisements et perfectionnements de races. Ces sortes d'expériences, quelquefois onéreuses, profitaient au voisinage, à qui elles ne coûtaient rien, et qui en recueillait les enseignements. C'était une espèce de maison

rustique en action qui formait dans le pays comme un foyer d'heureuses innovations et de sages progrès.

M. de La Roche-Ermel, tout en promenant Philippe dans les alentours du château, lui donnait sur toutes ces choses de brefs renseignements, et la vie agricole, expliquée ainsi sur le vif de la nature, dans la campagne fleurie et sous le soleil de l'été, prenait aux yeux du jeune homme de l'intérêt et presque du charme, peut-être parce que l'image grave et gracieuse de mademoiselle de La Roche-Ermel en traversait les perspectives.

Le comte le ramena ensuite dans les communs du château, qu'il avait améliorés et agrandis depuis quelques années.

— Vous aimez les chevaux, je crois? lui dit-il.

— Oui, mon cousin.

— Eh bien, regardez-moi cela!

Il ouvrit en même temps la porte d'une écurie lambrissée de chêne et ornée de ramures de cerf, où deux paires de chevaux magnifiques piaffaient dans leurs stalles et encensaient de la tête comme des cygnes.

— Mes élèves! — dit le comte. — Vous avez vu mesdames leurs mères dans l'herbage là-bas... avec deux poulains qui vaudront un jour ces bêtes-ci, ou je me trompe fort.

Il y avait à la suite de l'écurie une étable, une laiterie, une buanderie, une lingerie. Comme ils parcouraient tour à tour ces diverses installations, ils rencontrèrent deux ou trois fois mademoiselle de La Roche-Ermel, qui paraissait faire sa tournée d'in-

spection régulière, et qui distribuait de son accent doux et bref ses ordres aux servantes. Elle saluait son père et son cousin d'un sourire en passant, et continuait de circuler à travers les jattes pleines de lait, les baquets pleins de lessive, et les piles odorantes de linge blanc, de ce grand air sérieux et un peu sacerdotal qui lui était particulier. Très-simple, mais très-soignée dans tous les détails de sa toilette et de sa personne, elle avait évidemment le goût d'une propreté minutieuse, et elle le faisait régner dans les plus humbles régions de son domaine.

Comme il prenait congé du comte, Philippe vit entrer dans la cour un grand jeune homme à moustaches rousses qu'il reconnut aussitôt pour son ancien camarade Gaston de Chaville, le fiancé de Jeanne. Lui aussi,

il le trouva embelli, et il n'en fut pas bien aise. Ils échangèrent une poignée de main, et il se retira.

En rendant compte à son père des incidents de sa visite, il lui dit avec une sorte de timidité :

— Jeanne est étonnante!

— Étonnante en quoi? demanda froidement M. de Boisvilliers.

— C'est une belle personne maintenant.

— C'est une excellente fille du moins... J'espère du fond du cœur qu'elle sera heureuse... Ce Chaville qu'elle épouse n'est pas un aigle; mais on le dit brave homme.

— Il y a longtemps que cela est décidé, mon père?

— Mais... il y a cinq ou six jours, je suppose... C'est mardi dernier que Léopold est venu m'apprendre cette nouvelle.

C'était aussi le mardi précédent que M. de Boisvilliers avait été frappé subitement de son alarmante indisposition. Ce rapprochement de dates fit naître dans l'esprit de Philippe une pensée douloureuse. Il ne parla plus de Jeanne à son père, et il n'en parla pas davantage à madame de Talyas, à qui il écrivit ce jour-là, comme il le lui avait promis.

Il passa une semaine à Boisvilliers, occupant la plus grande partie de son temps à renouveler connaissance avec les vieux amis de sa famille qui habitaient les campagnes environnantes ou la petite ville voisine. Il observait avec intérêt chez la plupart d'entre eux les habitudes de vie régulière, tranquille et digne dont sa famille elle-même était le modèle et dont sa cousine semblait être la poésie. Ces existences provinciales,

dans leur espèce de fixité traditionnelle, avaient autrefois révolté sa jeune imagination, avide d'action et d'aventures. Il avait secrètement qualifié de nécropoles et de boîtes à momies ces vieilles demeures patrimoniales où l'on voit les fils s'asseoir successivement dans le fauteuil du père et de l'aïeul, au coin du même foyer l'hiver, au coin de la même fenêtre l'été. Parce qu'ils n'étaient pas agités, il les croyait immobiles, car il y a un âge où la fièvre fait l'illusion de la force, et la piaffe l'illusion du mouvement. Il avait maintenant d'autres points de vue; la vie, sans le vieillir encore, l'avait déjà mûri. Il commençait à soupçonner qu'en retranchant de la brillante activité parisienne tout l'inutile et le byzantin, il n'en restait pas grand'-chose d'essentiel qu'on ne trouvât à un

degré égal dans ce sage petit monde provincial : il y trouvait même les intelligences plus saines et plus droites, l'esprit plus naturel, et la sottise elle-même plus franche. Enfin, après avoir vu la province trop en noir, il la voyait peut-être trop en rose : apparemment c'était la faute de mademoiselle Jeanne.

Philippe, pendant la durée de son séjour, ne retourna qu'une ou deux fois au château de La Roche-Ermel, comprenant qu'il avait perdu le droit de s'y montrer assidu et familier. Cette discrétion lui coûta, car sa cousine lui inspirait tout au moins un vif sentiment de curiosité. Il en fut réduit, pour la satisfaire, aux hasards de voisinage. Jeanne vint assez fréquemment avec son père prendre des nouvelles de M. de Bois villiers. Il la voyait passer quelquefois à

cheval entre son père et son fiancé. Elle avait même une amazone de drap bleu qui lui seyait fort bien. Enfin, un dimanche, il fut invité à prendre place à l'église dans le banc de la famille, et il eut ensuite le plaisir d'escorter sa cousine jusqu'au château... Mais toujours ce Chaville ! c'était ennuyeux.

Il fut plus heureux le soir où il alla faire ses adieux aux La Roche-Ermel. — Il partait le lendemain. Il sembla qu'à la veille de ce départ Jeanne ne se sentît plus tenue à l'extrême réserve qu'elle avait gardée jusque-là avec son cousin. Son père ayant été appelé à l'improviste chez un de ses fermiers, elle demeura assez longtemps seule avec Philippe. Sur le désir qu'il lui en témoigna, elle se mit au piano et joua deux ou trois valses avec une verve passionnée, sans perdre un instant la dignité

calme de sa physionomie et de son attitude Cette jeune ménagère était une artiste. Elle lui révéla même d'autres talents qu'il ne lui connaissait pas. Elle avait appris de sa tante à peindre sur vélin et sur porcelaine. Elle s'occupait alors de décorer un service de table dont toutes les pièces étaient d'une ornementation différente; c'était un grand travail et une œuvre vraiment belle. Elle en empruntait les dessins et les couleurs quelquefois à des fleurs et à des feuillages naturels, plus souvent à des manuscrits et à des missels anciens dont la bibliothèque du château possédait une précieuse collection. Elle y conduisit Philippe, et lui montra ces richesses en les feuilletant d'un air de respect religieux. Elle lui expliquait la provenance présumée des manuscrits, précisait l'époque à laquelle ils se rapportaient,

citait les personnages historiques auxquels un certain nombre avaient appartenu, — tout cela à sa manière brève et nette, d'un mot, sans ombre de prétention, laissant deviner toutefois une instruction très-étendue et très-variée.

Cependant le comte Léopold ne rentrait pas; le soir tombait; leur tête-à-tête se prolongeait, et elle commençait à paraître embarrassée.

— Si nous allions au-devant de mon père? dit-elle tout à coup.

Elle passa sur sa tête son voile de blonde, et prit avec Philippe le chemin de la ferme où le comte s'était rendu. Presqu'au sortir du château s'ouvrait un sentier qui descendait par une pente rapide en côtoyant la berge d'un étang; car La Roche-Ermel, comme Boisvilliers et comme la plupart

des vieux manoirs du pays, avait son étang. C'était une pièce d'eau assez vaste et profondément encaissée au bas du coteau. Une partie des rives était couverte de taillis et de bruyères, une autre formée par des masses rocheuses. La ferme était à peu de distance dans le vallon au fond duquel serpentait une petite rivière nommée l'Ormaie. De la falaise escarpée qui dominait l'étang, la vue plongeait dans le vallon et s'étendait au delà, sur des horizons boisés dont les derniers plans s'estompaient déjà dans le crépuscule. — Ce fut là que mademoiselle de La Roche-Ermel s'arrêta pour attendre son père, en compagnie de celui qu'elle avait tant aimé. Ils s'assirent côte à côte sur la mousse sèche d'une roche et demeurèrent quelque temps silencieux, regardant les

petites fumées bleues qui montaient çà et là au-dessus des toits de chaume, écoutant les bruits du soir qui s'élevaient par intervalles dans la sonorité profonde des campagnes, — les abois lointains d'un chien de garde, quelques mugissements sourds sortant du fond des prairies, un vague tintement de cloche, un chant d'oiseau attardé dans le taillis.

— Cela doit vous paraître un peu triste après Paris? dit Jeanne en souriant.

— Cela me paraît infiniment doux, répondit le jeune homme d'une voix émue. C'est la paix,... une paix charmante... que je regretterai maintenant toute ma vie.

— Je vous croyais d'autres goûts, reprit-elle après une pause.

— Oui,... murmura-t-il, vous devez me juger sévèrement, Jeanne.

— Pas du tout, dit-elle simplement. — Ah ! voilà mon père.

La grande taille du comte apparaissait au bas du sentier. Elle fit quelques pas au-devant de lui :

— Mon père, dit-elle, Philippe n'a pas voulu partir sans vous avoir serré la main.

— Je vous demande pardon, mon cher enfant, dit le comte. J'ai été retenu plus longtemps que je ne pensais.

Il leur conta alors qu'il avait été mandé à la ferme pour constater l'écroulement subit d'un mur, et ce léger désastre servit de texte à l'entretien jusqu'à leur retour au château. Devant la porte, Philippe leur dit adieu, et les quitta.

Il s'éloigna avec une sorte de hâte dans la direction de Boisvilliers; mais, à moitié route, il s'arrêta brusquement, s'accouda

sur la barrière devant laquelle avait eu lieu sa première entrevue avec sa cousine, et resta là rêvant jusqu'à ce que la nuit eût achevé de descendre sur la campagne. — Il reprit alors à pas lents le chemin de La Roche-Ermel; quand il aperçut les lumières du château, il ralentit encore sa marche, parut hésiter, puis continua d'avancer avec précaution.

Les fenêtres du salon du rez-de-chaussée s'ouvraient d'un côté sur la cour, et de l'autre sur un parterre aux bordures de buis. Il entra dans ce jardin, et s'approcha d'une des fenêtres. — La famille était réunie dans le salon : le comte lisait, le front penché sur une table; en face de lui, le chevalier classait des plantes dans un herbier; mademoiselle Angélique piquait une bande de tapisserie; Jeanne, assise un peu

à l'écart devant un guéridon, peignait une de ses magnifiques assiettes. Elle avait le visage tourné vers la fenêtre, et Philippe put contempler à son aise une dernière fois ces traits fiers et doux qui ne semblaient pas en ce moment empreints de leur sérénité habituelle. La jeune fille était pensive et distraite; ses grands yeux erraient par instants dans le vide. — Soudain deux larmes s'en détachèrent comme deux perles, et glissèrent sur ses joues : elle les essuya doucement du bout de ses doigts, et jeta à la dérobée un regard inquiet autour d'elle comme pour s'assurer que sa défaillance n'avait pas été remarquée. — Puis elle poursuivit son travail avec gravité, en fronçant ses noirs sourcils. Mademoiselle de La Roche-Ermel était mécontente d'elle-même.

Philippe de Boisvilliers n'était pas apparemment plus content de lui, car il s'assit tout à coup sur un banc du jardin, mit sa tête dans ses mains, et pleura.

Le lendemain soir, il rentrait à Paris.

VII

— Et votre cousine, à propos, demanda madame de Talyas à Philippe la première fois qu'elle le revit, a-t-elle toujours ses grandes jambes ?

— Toujours.

— Et sa grande bouche?

— Parfaitement.

— Et de l'encre aux doigts ?

— Et de l'encre aux doigts.

— Et quel effet ça lui a-t-il fait de vous revoir?

— Aucun effet... On lui avait persuadé autrefois qu'elle devait m'épouser, c'était très-bien... Maintenant on lui dit d'en épouser un autre,... très-bien encore! C'est une personne comme cela.

— Et son mari, quel homme est-ce?

— Dans son genre, un bon villageois.

— Est-ce que vous irez à la noce? Quand cette noce, au fait?

— Mais... dans six semaines ou deux mois, je pense... J'irai si mon père le désire... et si vous le permettez.

— Moi, mon ami, ça m'est égal.

Philippe, comme on le voit, avait profité à l'école de madame de Talyas, et il commençait à lui tenir tête dans le grand art où elle était passée maîtresse. — Il avait besoin, au reste, de veiller sans cesse sur lui-même pour dissimuler le redoublement

de souffrance et même d'horreur que lui causait sa vie de passion malsaine et de continuelle trahison au sortir de l'atmosphère plus haute qu'il venait de respirer. Il semblait en même temps que madame de Talyas s'appliquât méchamment à rechercher les incidents qui pouvaient prêter à leur liaison une couleur plus odieuse. Ce fut ainsi qu'une nuit elle tint Philippe caché derrière un rideau de fenêtre pendant que son mari traversait sa chambre en revenant du cercle. Une autre nuit, elle eut l'invention de se rendre en grand mystère à un bal masqué que donnait une étrangère d'un monde un peu excentrique, et d'y souper sous le masque en face de son mari et à côté de son amant. — Philippe, qui ne trouvait pas à beaucoup près autant de plaisir qu'elle dans ces sortes d'émotions,

se figurait parfois qu'elle avait secrètement résolu de le mettre aux prises avec M. de Talyas ; mais la vérité est que cela amusait cette jeune femme, et rien de plus.

A mesure que s'aggravaient pour Philippe les dégoûts et les angoisses de ce fatal amour, les impressions de son séjour à Boisvilliers prenaient dans son souvenir plus de vivacité et de charme. L'image de sa cousine Jeanne surtout lui apparaissait chaque jour plus attrayante et plus touchante. En face de madame de Talyas, elle revêtait à ses yeux la pure splendeur d'un ange de lumière. Quand il songeait qu'elle s'était parée de tant de mérites, de grâces et de talents pour se rendre digne de lui et pour lui plaire, qu'elle lui avait consacré depuis qu'elle existait tant d'efforts généreux, tant d'héroïque volonté, tant de larmes, — qu'il

aurait pu marcher toute sa vie appuyé sur cette énergique et douce créature, soutenu par elle dans le bien, dans le calme, dans l'honneur, — et que tout cela, il l'avait repoussé, dédaigné et perdu à jamais, — ces pensées lui faisaient saigner le cœur de tendresse et de regret.

Au milieu de ces douloureuses agitations il reçut de son père, quelque temps après son retour, une lettre qui n'était point faite pour les calmer. M. de Boisvilliers lui annonçait que le mariage projeté de mademoiselle de La Roche-Ermel avec M. de Chaville était rompu. — Cette rupture, ajoutait-il pour toute explication, avait eu lieu sans éclat et dans des conditions également honorables pour les deux parties. — Philippe, aidé par ses récents souvenirs, s'expliqua aussitôt cet événement par des raisons qui,

comme il le sut plus tard, étaient exactement conformes à la vérité. Mademoiselle de La Roche-Ermel, en le revoyant, avait senti se réveiller son affection pour lui, et n'avait pas voulu se marier à un autre avec un mensonge sur les lèvres et dans le cœur.

Cette nouvelle troubla et préoccupa le jeune homme à un tel point, qu'il ne put s'en taire avec madame de Talyas.

— Ma pauvre cousine, lui dit-il, joue décidément de malheur... Voilà son mariage rompu.

— Bah! à quel propos ?

— Je ne sais... Je suppose que le fiancé aura reculé au dernier moment.

— Ah ça ! elle est donc monstrueuse ? dit la marquise.

— Pis que cela,... ordinaire !

— Un paquet ?

— Une espèce de paquet, oui.

— Et comment monsieur votre père, qui est si bien, pouvait-il songer à vous faire épouser une horreur?

— Oh! vous savez, en famille, on s'habitue aux gens; on ne les voit pas comme ils sont; certaines convenances aveuglaient mon père sur le reste.

— Et puis, dit la marquise en riant, ce n'était pas lui qui épousait.

— Justement.

Ainsi Jeanne était libre! Il n'avait, suivant toute vraisemblance, qu'à dire un mot pour que cette main fidèle et loyale tombât dans la sienne, pour que ce bonheur, qui était devenu le rêve et le regret de tous ses instants, lui appartînt... Quelle tentation de partir, aussitôt la nouvelle reçue, d'aller se jeter aux pieds de la noble fille, et de faire

enfin couler de ses beaux yeux des larmes heureuses !

Pour se donner cette fête charmante, il ne lui manquait qu'une chose, malheureusement fort difficile à obtenir : c'était la permission de la marquise. S'en passer n'était ni honnête — ni sûr ; il n'y songea pas. La lui demander était inutile, et il n'y songea pas davantage. Il continua donc, le désespoir dans l'âme, à traîner sa chaîne encore alourdie.

Presque en même temps une complication inattendue était venue ajouter aux angoisses de sa situation. — M. de Talyas avait eu d'un premier mariage avec une Anglaise une fille, Clotilde de Talyas, qui avait été élevée, jusqu'à sa seizième année, dans un grand pensionnat de Paris. Il l'avait confiée ensuite aux soins d'une sœur de sa mère, sous le prétexte de la perfectionner dans la

langue anglaise, mais en réalité pour éviter les froissements que la vie commune eût pu faire naître entre la jeune fille et sa jeune belle-mère. Clotilde était alors depuis deux ans en Angleterre : M. de Talyas, voyant que le moment de la marier était venu, alla la prendre à Londres et la ramena avec lui à Paris.

Clotilde de Talyas était une petite personne brune, bien faite, l'œil étonné et candide, au demeurant hardie comme un page et fine comme l'ambre. Elle avait un léger accent anglais qui n'était pas sans grâce. Son père lui avait conté dès longtemps l'histoire de Philippe ; elle ne fut donc pas surprise de le trouver si avant dans l'intimité de la famille, et il parut bientôt qu'elle n'en était pas plus fâchée que surprise. Avait-elle conçu à l'avance une passion roma-

nesque pour le jeune sauveur de son père? se prit-elle de goût pour lui à première vue? ou devina-t-elle par son intuition de femme que le moyen d'être particulièrement désagréable à sa belle-mère était d'être agréable à Philippe? — Quoi qu'il en soit, elle lui témoigna dès les premiers jours une prédilection marquée qui ne tarda pas à mettre la marquise en éveil. Si Clotilde n'était pas encore une rivale, elle était déjà tout au moins un étrange trouble-fête. Philippe n'était pas assis dans le boudoir de sa belle-mère, qu'elle y arrivait incontinent, souriante et sautillante comme une jolie bohémienne.

— Je ne vous dérange pas, ma tante? — disait-elle en s'installant entre eux, — car elle appelait madame de Talyas sa tante, par un aimable euphémisme que son père

lui avait imposé; mais elle avait une manière perfide de prononcer : « ma tante », — qui prêtait à ce mot un air de vieillesse et de caducité extraordinaires.

Embarrassé des attentions de la jeune fille, torturé par les défiances ombrageuses de la marquise, plus torturé encore par son amour, qu'il ne partageait plus, Philippe entra alors dans une nouvelle phase qui, en fait de chagrins, de hontes et de périls, ne laissait vraiment rien à désirer.

Un jour, madame de Talyas, outrée des pointes audacieuses que mademoiselle Clotilde poussait sur son terrain, crut devoir signaler à son mari l'inconvenance de la conduite de sa fille.

— Elle est, je vous assure, lui dit-elle, du dernier ridicule avec Philippe de Boisvilliers. Cela me gêne même.

— Et Philippe, demanda M. de Talyas, comment est-il?

— Oh ! très-bien, très-réservé.

— Et vous croyez réellement, reprit le marquis, que Clotilde l'aime un peu?

— Je ne sais pas si elle l'aime, elle est élevée à l'anglaise, et ses façons familières avec les jeunes gens ne signifient pas grand'-chose; mais elles ne sont pas de mise chez nous.

— Eh bien, écoutez, ma chère, dit M. de Talyas, je suis enchanté de ce que vous m'apprenez, car depuis longtemps mon idée fixe est de marier ces deux enfants-là.

— Ah ! dit la marquise.

— Certainement, — poursuivit M. de Talyas, — au point de vue de la fortune, c'est un mariage inespéré pour Philippe. Clotilde aura quinze cent mille francs en se

mariant, c'est très-joli. Mais les Boisvilliers sont d'une excellente famille; le jeune homme m'a rendu un service que je suis bien aise de reconnaître. En outre, j'ai pu l'apprécier depuis deux ans et je ne puis rien souhaiter de mieux pour ma fille. Maintenant... je sais que Philippe est très-délicat, et il est évident qu'il n'osera jamais m'adresser sa demande... Ma foi, avec un garçon comme lui, on peut aller franchement. Je lui ferai la mienne.

— Il y a un malheur, dit la marquise en tendant légèrement les sourcils, c'est qu'il refusera.

— Pourquoi? Ce serait absurde. Clotilde est très-agréable,... une dot magnifique... Il serait fou de refuser... A moins qu'il n'ait ailleurs quelque attachement mystérieux, — et il n'en a pas, que je sache.

— C'est ce qui vous trompe, dit la marquise en souriant, il en a un.

— Où cela? dans notre monde?

— Non, — en province,... une cousine.

— Une cousine? Il ne m'en a jamais parlé.

— A vous, non; un homme n'attire pas ces sortes de confidences; mais, moi, je connais sès secrets. Il a une cousine... mademoiselle de La Roche-Ermel, qu'il aime depuis l'enfance... Ils sont comme fiancés depuis son dernier voyage; je crois même que l'époque du mariage est fixée.

— Ah! c'est contrariant. Assurez-vous donc de cela, ma chère. Au surplus, je pense le voir ce soir au cercle... Je le plaisanterai sur son mariage,... et je saurai ce qui en est.

Le marquis murmura encore quelques

mots d'un ton de désappointement et sortit.

Une demi-heure plus tard, Philippe de Boisvilliers recevait un billet de madame de Talyas et y lisait avec stupeur ces mots :

« Vous épousez votre cousine. — Nécessité absolue. — Ne me démentez pas. »

A travers le désordre d'idées inexprimable où le jeta cette singulière injonction, il entrevit cependant la vérité, quoique confusément. — Il soupçonna du moins que la marquise, dans son irritation jalouse, avait recours à cet expédient désespéré pour l'éloigner de sa belle-fille... Peut-être cette âme passionnée préférait-elle renoncer elle-même à son amour que de le voir sans cesse disputé et menacé par une rivale qu'elle était forcée de subir? — A cette

pensée, le cœur du jeune homme s'inonda de joie. Quoi ! sans déloyauté, sans éclat, sans déchirement, il allait être délivré de ce joug maudit, il allait recouvrer son indépendance, sa paix, son avenir, redevenir maître de sa vie et pouvoir l'offrir à Jeanne?

Il attendit fiévreusement l'heure où M. de Talyas avait coutume d'aller à son cercle, et courut chez la marquise. En prévision de sa visite, elle avait envoyé Clotilde à l'Opéra avec madame de Libernay. Elle vint au-devant de Philippe, lui prit les mains, et, avec un accent de tendresse et de douceur féminines, qui ne lui était pas habituel :

— Que je vous demande pardon ! lui dit-elle. J'exige de vous un sacrifice bien grand,... mais que faire?... En deux mots, M. de Talyas voulait vous marier avec Clo-

tilde... il a bien fallu dire, sous peine d'éveiller ses soupçons, que je sentais naître déjà, il a bien fallu dire que vous étiez engagé avec quelqu'un et nommer ce quelqu'un... Votre cousine s'est trouvée là... Je l'ai prise... Autant elle qu'une autre... ou plutôt, pour être franche, je l'aime mieux qu'une autre... du moins, je n'en serai pas jalouse... pauvre fille!

Philippe eut le pressentiment que les choses n'allaient pas tout à fait aussi bien qu'il l'avait espéré. Il eut froid dans les veines.

— Pardon, dit-il, mais comment entendez-vous donc cette affaire?

— Mon Dieu, tout naturellement... Aussitôt marié, vous reviendrez vous installer à Paris avec elle et vous me la présenterez.

Il se recueillit un moment les yeux baissés; puis, les relevant :

— Je ne ferai pas cela, dit-il.

— Vous ne ferez pas cela?

— Non. Je n'épouserai pas une femme, quelle qu'elle soit, avec cette indigne préméditation de duplicité.

— Et qu'est-ce donc que je fais pour vous, moi? dit la marquise. Est-ce que vous croyez que j'aime plus que vous à vivre dans la duplicité?... et cependant, j'y nage! — Allons! pas de ces raisons-là, mon ami... Dites-moi que votre cousine vous fait horreur, — que le sacrifice est au-dessus de vos forces... soit! Je comprendrai;... mais alors, soyez sûr de ce que je vous dis, — je suis perdue;... si vous me désavouez, mon mari devine tout.

Philippe parut réfléchir pendant quelques

secondes, puis il reprit avec un peu d'hésitation, comme un homme qui foule un terrain dangereux :

— Mais,... quand il avait été question autrefois de ce mariage entre ma cousine et moi,... notre résidence en province en était une condition,... et il est très-possible que la famille y tienne toujours.

— Cela, jamais! dit la marquise. — Au reste, rien de plus improbable que cette exigence, surtout maintenant que vous avez une position à Paris.

Puis tout à coup, flairant le piége, et dardant sur Philippe sa prunelle étincelante :

— Ah ça! mais... est-elle aussi laide que vous me le dites, votre cousine?

— Hélas! dit Philippe.

— Eh bien, mon ami, voyons... ne suis-je pas belle pour deux?

— Oui, sans doute; — mais tout cela est si nouveau, si imprévu... Laissez-moi y penser encore, je vous prie, avant de prendre un parti.

Rentré chez lui, Philippe passa le reste de la nuit à méditer sur la conduite qu'il devait tenir dans une conjoncture si délicate. Il était malheureusement engagé dans une de ces aventures dont on ne sort jamais, quand on en sort, que par des voies obliques. La détermination à laquelle il s'arrêta n'était donc pas et ne pouvait pas être parfaitement droite et correcte. Elle était peut-être, après tout, la meilleure qu'il pût choisir. C'était en tout cas celle qui le séduisait le plus. — Bref, il résolut de saisir cette occasion

inespérée de reprendre sa liberté. Il épouserait sa cousine, mais il ne l'amènerait pas à Paris, et il romprait toutes relations avec madame de Talyas. Il alléguerait auprès d'elle, pour justifier sa résidence en province, la volonté de la famille et la santé de son père. Il se flattait que le temps préparerait peu à peu la marquise à ce dénoûment et qu'elle finirait par l'accepter avec résignation. — Le succès de ce plan n'était pas sans vraisemblance, à une condition toutefois, c'était que la marquise conservât éternellement, ou du moins jusqu'au mariage, l'idée qui lui représentait Jeanne de La Roche-Ermel comme une personne disgraciée et une rivale méprisable. Mais Philippe ne tarda pas à reconnaître qu'il serait malaisé de la maintenir dans cette heureuse illusion.

Le lendemain en effet, quand il lui eut déclaré qu'il était prêt à accomplir l'acte de dévouement qu'elle lui imposait, et quand elle l'eut remercié avec une chaleur qui n'était pas bien nécessaire, elle lui soumit quelques articles de son programme, entre autres celui-ci : — il n'était pas douteux que mademoiselle de La Roche-Ermel ne vînt à Paris dans quelque temps pour s'y occuper de son trousseau. Madame de Talyas, comme amie de la famille, se mettrait alors à sa disposition : elle l'accompagnerait dans les magasins, elle la conduirait chez ses fournisseurs, et poserait ainsi tout naturellement les bases de leur future intimité. — Philippe ne fit aucune objection à cette clause redoutable, se réservant de l'éluder par tous les moyens possibles.

Pressé d'échapper à cet enfer où il ne

pouvait plus ouvrir la bouche sans mentir, il écrivit le même jour à son père pour lui annoncer formellement ses dispositions, — qu'il lui confirmerait bientôt de vive voix. Deux jours plus tard, après avoir confié ses projets de mariage à M. de Talyas et avoir reçu ses compliments, il quittait Paris en se promettant de n'y pas revenir de sitôt.

Quand il arriva le soir à Boisvilliers, son père le tint longtemps embrassé, et lui dit avec une émotion qui le toucha jusqu'aux larmes :

— Tu me rends heureux,... bien heureux, mon enfant!

— Mais je l'aime... ainsi je n'en ai pas de mérite! s'écria Philippe. Et le sait-elle? ajouta-t-il avec un peu d'inquiétude.

— Non, pas encore; je l'ai seulement fait pressentir à son père.

— C'est qu'elle est très-fière, très-digne... Si elle allait me garder rancune... et me refuser?

— Je ne crois pas, dit M. de Boisvilliers; mais, si vous le voulez, mon fils, nous allons nous en assurer immédiatement.

Ils partirent pour La Roche-Ermel au moment où les premières étoiles se montraient à travers la cime des arbres. — Un domestique qu'ils rencontrèrent dans la cour du château se chargea d'aller prévenir le comte Léopold, qui sortit aussitôt du salon et se présenta sur le seuil.

— Mon ami, lui dit M. de Boisvilliers, je viens vous demander d'exaucer le vœu de toute ma vie en accordant la main de votre fille à ce méchant garçon-là.

Le comte inclina la tête avec une courtoisie souriante :

— Vous savez, dit-il, mon ami, que, s'il eût dépendu de moi, ce méchant garçon serait mon fils depuis longtemps; mais nous n'aurons pas, Dieu merci, perdu pour attendre. Il nous revient éprouvé par le fer et par le feu; il n'en sera que meilleur. — Je dois ajouter que ma fille ignore encore l'honneur que vous nous faites, et que je dois réserver son consentement. Permettez-moi d'avoir avec elle quelques minutes d'entretien.

Il les fit entrer dans un boudoir qui attenait au salon. Peu d'instants après, il les y rejoignit. — Jeanne l'accompagnait. Elle était très-pâle, mais toujours calme.

— Philippe, dit-elle en s'avançant vers lui avec sa douce majesté, — voici ma main.

VIII

Il y a du bien et du mal à dire de la vie de province. Nous n'en dirons que le bien. — Le bien, c'est avant tout la maison de famille, qui n'existe guère à Paris; c'est le vieux nid héréditaire que les générations successives réparent, mais ne changent pas, où le parent principal, à défaut du père, se fait un devoir pieux de résider, et où les oiseaux envolés viennent se retremper de temps à autre dans les sensations salubres de leur enfance. Quand on rentre,

fatigué de la vie et désenchanté des passions, dans ces chers asiles, avec quel sentiment de paix et de bien-être on y respire les odeurs d'autrefois, avec quelle douce mélancolie on écoute les bruits familiers de la maison, ces voix mystérieuses, ces murmures, ces plaintes, qu'ont entendus nos ancêtres et que nos fils entendront après nous ! Il vous semble au milieu de ces traditions continuées que votre propre existence se prolonge dans le passé et dans l'avenir avec une sorte d'éternité.

Philippe, pendant les premiers jours qui suivirent son arrivée à Boisvilliers, éprouva ces émotions dans toute leur force, encore relevées par le charme d'un amour honnête et heureux. Il les éprouva d'abord sans mélange, comme le naufragé que le flot jette sur le rivage ne sent dans les pre-

mières heures que la joie de vivre et de respirer.—Mais il ne tarda pas à se souvenir que sa retraite enchantée n'était pas plus que l'île de Robinson à l'abri des interventions désagréables... S'il eût pu, d'un coup de baguette magique, creuser un abîme infranchissable entre Paris et La Roche-Ermel, quelle délivrance!... quel calme!

Mais le sifflet aigu des locomotives, traversant les bois chaque matin et chaque soir, l'avertissait assez que cet abîme n'existait pas, et que madame de Talyas pouvait se dresser tout à coup entre sa fiancée et lui comme le spectre de sa mauvaise jeunesse. — Cette chimère le saisissait brusquement au milieu de ses promenades et de ses entretiens avec Jeanne; elle le réveillait la nuit, et ce nom de Talyas,

qui avait sonné autrefois si doucement à son oreille, hantait maintenant sa pensée avec l'odieuse importunité du cauchemar. Le secret qu'il portait avec lui dans l'intimité pure de sa famille lui pesait comme un sacrilége. Vingt fois il fut sur le point de le confier à son père, à Jeanne elle-même; mais ce secret n'était pas le sien seulement, et il ne pouvait le trahir sans se dégrader. Comment d'ailleurs jeter le trouble d'une telle révélation dans ces âmes heureuses et tranquilles! Il espéra pouvoir le leur épargner toujours, et il garda pour lui seul son fardeau.

Plus déterminé que jamais à briser sans retour ses relations avec la marquise, il avait alors la tâche difficile et horriblement pénible de la tromper sur ses desseins et sur toutes choses jusqu'à ce que son ma-

riage fût accompli. Il se proposait de voyager ensuite avec Jeanne pendant quelques mois, et d'arriver ainsi, en gagnant du temps, à une rupture sans secousse et sans scandale. En attendant, s'il ne voulait pas éveiller la défiance de madame de Talyas, il devait continuer de lui écrire assidûment, ainsi qu'il le lui avait promis. Chacune de ses lettres lui coûtait de terribles efforts de rédaction : ne pouvait-il arriver un jour où elles seraient mises sous les yeux de Jeanne? Il fallait qu'elles parussent à la marquise des gages suffisants de fidélité, et que mademoiselle de La Roche-Ermel cependant n'y pût jamais trouver le détestable démenti des paroles de tendresse qu'il lui prodiguait alors chaque jour.

Il ne faisait, du reste, aucun mystère à sa famille ni à Jeanne de sa correspondance

amicale avec la marquise. Son aventure avec M. de Talyas, la liaison étroite qui en était résultée entre eux, son intimité dans la maison, étaient dès longtemps des faits bien connus à La Roche-Ermel. M. de Boisvilliers, dans chacun de ses voyages à Paris, avait été reçu par le marquis et par sa femme avec une sympathie cordiale; il gardait de leurs bontés pour Philippe et pour lui-même le plus chaud souvenir, et professait en particulier pour madame de Talyas un culte de vieux gentilhomme. Jeanne, à qui il avait souvent parlé sur un ton enthousiaste de l'amie si distinguée de son fils, le plaisantait sur sa grande passion parisienne. L'idée que la passion du père pût être en même temps la passion du fils ne lui était jamais entrée dans l'esprit. Elle avait entendu dire que la marquise

avait une fille bonne à marier. Sur cet indice, et aussi par un penchant naturel à voir les choses humaines sous leur jour le plus pur et le plus correct, elle se représentait l'amie de Philippe comme une personne qui avait pu être belle, mais qui ne pouvait plus être que respectable. Cette illusion ne céda même pas à une circonstance qui se présenta quelques jours plus tard et qui était cependant bien faite pour la dissiper.

Le malaise continuel où vivait Philippe, ses anxiétés secrètes, ses accès de sombre rêverie, ne pouvaient échapper longtemps à une femme d'un esprit aussi ouvert et d'un cœur aussi aimant que l'était mademoiselle de La Roche-Ermel. Elle s'inquiétait depuis quelque temps de ces symptômes inexplicables, et se demandait si le

bonheur dont elle s'était enfin crue assurée n'était pas déjà près de lui manquer, quand une singularité plus marquée dans l'attitude et dans la conduite de Philippe lui offrit l'occasion de s'expliquer avec lui.

La date de leur mariage était arrêtée : il devait avoir lieu dans six semaines, vers les premiers jours de septembre. Il restait à peine le temps de procéder aux emplettes de la corbeille et aux apprêts du trousseau. La tante de Jeanne, mademoiselle Angélique, annonça un matin, pendant le déjeuner de famille, qu'elle était disposée à se rendre à Paris avec sa nièce, en compagnie de MM. de Boisvilliers, pour s'y occuper de ces importants détails. Le départ fut fixé au jeudi suivant. Pendant qu'on discutait sur cette question, Jeanne fut frappée du silence de Philippe, de sa mine embar-

rassée et presque consternée. — Ils firent après le déjeuner une promenade à cheval dans les bois : le comte Léopold, qui les accompagnait, se tenant discrètement, suivant sa coutume, à l'arrière-garde, et les laissant tous deux côte à côte en vedette, Jeanne saisit le moment et touchant légèrement de sa cravache le bras de son fiancé :

— Qu'est-ce qui se passe, Philippe? dit-elle en le regardant de son grand air sérieux. Dites-moi cela, je vous prie.

— Mais... il ne se passe rien, dit le jeune homme en essayant de sourire.

— Je vous demande pardon... Vous êtes triste, soucieux, malheureux depuis quelque temps, et vous l'êtes de plus en plus. — Eh bien, Philippe, si vous vous repentez déjà, si vous sentez que vous vous êtes

mépris, — je fais appel à votre honneur,... dites-le-moi nettement. Vous êtes pardonné d'avance. J'ai beaucoup souffert dans ma vie, et je suis prête à souffrir encore;... cela m'étonnait d'être heureuse!... mais il y a un genre de souffrance qui me serait intolérable, qui me serait mortel, — et que je ne vous pardonnerais pas de m'infliger : ce serait la douleur d'être trompée, l'humiliation d'être aimée par contrainte et épousée par devoir... Tout, excepté cela!

— Jeanne, dit Philippe en fixant sur elle des yeux où elle put lire la sincérité la plus profonde et la plus émue, je vous aime,... je vous aime bien,... je vous aime uniquement!... S'il me fallait renoncer à vous maintenant, mon cœur se briserait... Devant Dieu, c'est la vérité.

— Je vous crois, dit-elle.

Elle respira longuement et reprit :

— Mais alors, mon ami, qu'est-ce que vous avez ?... Voulez-vous me permettre de le deviner? — Puisque ce n'est pas moi qui vous fais peur...

— Peur! murmura le jeune homme d'un ton bas et passionné : je vous adore!

— C'est bien fait! dit-elle en riant. — Mais, puisque ce n'est pas moi, c'est donc la vie de province qui vous effraye,... n'est-ce pas? Quand on a parlé de ce voyage à Paris, j'ai vu que vous pâlissiez. Cette idée de revoir votre cher Paris pour le quitter ensuite à jamais vous a oppressé, n'est-il pas vrai?... Eh bien, voyons, il me serait bien pénible d'abandonner tout à fait mon père; mais ne pourrions-nous faire deux parts de notre existence, en passer une moitié à Paris, l'autre ici, je sup-

pose? Est-ce que cela vous contenterait?

— Ah! mon Dieu! ma pauvre chère enfant, dit Philippe, comme vous êtes loin de la vérité! Mais je me trouve en paradis dans ce coin du monde... Je ne rêve que d'y vivre et d'y mourir près de vous... J'ai Paris en horreur; je n'y ai que des souvenirs mauvais et misérables, et la pensée d'y remettre les pieds même pour quelques jours m'est insupportable... C'est une folie, une superstition, ce que vous voudrez, mais je vous supplie, ma chère âme, de renoncer à ce voyage!

Jeanne le regarda :

— Vous avez, dit-elle, une raison que vous ne me dites pas.

— Oui, j'en ai une, répondit Philippe en accentuant énergiquement ses paroles. — Ayez confiance en moi, et ne me la demandez pas.

Mademoiselle de La Roche-Ermel réfléchit quelques minutes en silence. — S'il lui fut impossible de pénétrer le secret de Philippe dans ses extraordinaires complications, elle en entrevit du moins nettement par un lueur soudaine le point essentiel. Elle devina qu'il avait engagé sa jeunesse dans quelque faute dont le remords lui pesait, dans quelque attachement illégitime dont il était obsédé et dont elle était appelée à le délivrer. Elle ne songea pas un instant à identifier sa rivale mystérieuse avec madame de Talyas, précisément peut-être parce que le nom de la marquise lui était familier et qu'on le prononçait chaque jour sans mystère devant elle.

Cette découverte agita mademoiselle de La Roche-Ermel, mais elle ne lui déplut pas : elle lui expliquait tout ce qui lui avait

paru équivoque et suspect dans les allures de son cousin; en même temps, elle lui donnait à elle-même un rôle sauveur qui agréait à son imagination, qui charmait sa conscience et qui suscitait ce qu'il y avait en elle de vaillant et d'héroïque.

— Eh bien, reprit-elle doucement, c'est entendu, nous n'irons pas à Paris... Je n'y tenais pas du tout quant à moi... C'est vous, mon ami, qui en souffrirez dans votre amour-propre... Je serai habillée comme une mariée de village, je vous en préviens.

— Mais, Jeanne, je vous trouve admirablement mise... Où donc vous faisiez-vous habiller jusqu'ici?

— Jusqu'ici, j'avais une petite couturière de la ville qui n'était pas sans génie, et nous nous en tirions passablement à nous

deux... Mais elle vient de se marier elle-même et elle a quitté le pays.

— Ne serait-il pas possible, dit Philippe, d'envoyer quelques-unes de vos robes comme modèles ?

— Oh ! très-délicat ! dit Jeanne en riant. Les couturières les plus habiles manquent souvent de goût quand on n'est pas là pour les guider. D'ailleurs, un trousseau ne se compose pas seulement de robes, mon pauvre cousin... Il faudrait au moins que j'eusse à Paris une correspondante très-intelligente pour diriger les travaux, et je n'y connais personne... Voyons, est-ce que votre amie madame de Talyas serait femme à me rendre ce service ?

— Madame de Talyas ? dit Philippe, dont le cœur fut secoué d'une palpitation soudaine. Oh ! non, vraiment non. Ce n'est pas

qu'elle n'en fût très-capable; mais, si excellente femme qu'elle soit, elle est d'un caractère très-indolent... très-indolent... et je craindrais...

— D'être indiscret? reprit Jeanne. Eh bien, n'en parlons plus; vous me prendrez comme je serai, mon ami... voilà!

Et elle se mit à rire de son beau rire franc, qui retroussait ses lèvres sur ses dents blanches et qui creusait deux plis charmants sur ses joues.

Philippe cependant, dans le dédale où il se débattait, ne pouvait sortir d'un embarras que pour tomber dans un autre. A peine soulagé de l'appréhension que lui avait causée ce projet de voyage qui eût mis Jeanne en face de madame de Talyas, il se demanda avec effroi comment celle-ci s'accommoderait d'une infraction si grave

au traité qu'elle lui avait imposé. Ce voyage, on s'en souvient, était entré dans leurs conventions, et il s'était engagé à en saisir l'occasion pour présenter sa fiancée à la marquise : quelque prétexte qu'il pût lui donner pour justifier son manque de parole, il était trop vraisemblable qu'elle en concevrait de violents soupçons dont les effets pouvaient être fort inquiétants. L'expédient que Jeanne lui avait suggéré, et qu'il avait repoussé d'abord par un mouvement de juste délicatesse, lui revint alors en tête avec persistance. Plus il y pensa, plus il se persuada que le meilleur, et peut-être l'unique moyen de prévenir les soupçons de la marquise, serait de lui proposer la mission de confiance dont mademoiselle de La Roche-Ermel s'était avisée de l'investir.

Après avoir averti Jeanne qu'il adoptait décidément son idée, il écrivit à la marquise une lettre longuement élaborée où il l'informait en substance que M. de La Roche-Ermel venait d'être atteint d'une sérieuse attaque de goutte ; que, sa fille ne pouvant le quitter, le voyage de Paris était forcément différé, et que Jeanne réclamait les bons offices de madame de Talyas pour veiller à l'achat et à la confection des différentes pièces de son trousseau.

Cette lettre eut une conséquence immédiate que Philippe eût dû prévoir, mais qu'il n'avait pas prévue et qui l'atterra. La marquise y répondit en fort bons termes; mais ce ne fut pas à Philippe qu'elle adressa sa réponse, ce fut à Jeanne. Voici cette réponse, qui fut généralement admirée dans la famille :

« Je suis bien touchée, mademoiselle Jeanne, de la preuve d'amitié que vous me donnez. Vous allez au-devant de mes vœux en m'offrant sans plus tarder le plaisir d'entrer en relations avec vous, et de vous être agréable. — Envoyez-moi donc le plus tôt possible un paquet de toutes vos petites affaires, modèles, mesures, échantillons — *et cætera*. Joignez-y quelques instructions et croyez au zèle affectueux avec lequel je vais me mettre en campagne pour vous faire belle. — Voulez-vous me permettre, ma chère enfant, de vous embrasser ?

» LOUISE DE TALYAS.

» *P. S.* — N'oubliez pas une paire de bottines et une paire de gants. »

Trois jours après, madame de Talyas

recevait dans la matinée une lettre de mademoiselle de La Roche-Ermel, et en même temps une caisse d'assez grande dimension que la jeune fille lui adressait. — La marquise ouvrit d'abord la lettre, qui était ainsi conçue :

« Mes cousins de Boisvilliers, madame, étaient si fiers de votre amitié, que je n'aurais pas été tout à fait de la famille si je ne l'avais recherchée à mon tour. Puisque vous voulez bien la mettre dans ma corbeille, me voilà aussi heureuse que j'ai été indiscrète, — et c'est beaucoup dire. Mais vous avez eu la bonté de comprendre que la sympathie la plus vive et la plus respectueuse confiance pouvaient seules m'inspirer l'audace que j'ai montrée. Aussi votre lettre, si gracieuse qu'elle soit, ne m'a point sur-

prise : mon cœur l'attendait du vôtre.

» Je prends la liberté, chère madame, de vous envoyer mes petites affaires pour vous obéir. Vous les trouverez un peu campagnardes ; mais vous les toucherez de votre baguette et vous en ferez des merveilles. J'y ai joint une petite liste de ce qui me paraît nécessaire dans les circonstances solennelles où je suis. Je vous la soumets humblement, en vous suppliant de la rectifier suivant votre goût, qui est, je le sais, le plus parfait du monde.

» Je vous baise les mains, madame, avec une tendre reconnaissance.

» JEANNE DE LA ROCHE-ERMEL. »

La marquise de Talyas, en lisant cette lettre, fronça le sourcil à plusieurs reprises

avec un air d'étonnement et d'ennui. Cette lettre, si elle n'était pas un chef-d'œuvre, lui paraissait cependant d'un tour un peu bien aisé pour être écrite par une Cendrillon de village telle qu'elle aimait à se représenter mademoiselle de La Roche-Ermel. — Elle se rassura un peu en se disant que Philippe avait dû tenir la plume pour sauver l'honneur de sa cousine au point de vue de l'orthographe.

Elle passa ensuite à l'ouverture de la caisse qu'elle avait fait déposer dans son cabinet de toilette. — Quand elle eut enlevé les feuilles de papier de soie qui la recouvraient, elle se pencha sur les tiroirs, ses narines délicates s'enflèrent, et elle aspira deux ou trois fois avec force pour mieux saisir les légers parfums qui s'en exhalaient.

— Elle est soigneuse, cette fille, — murmura-t-elle. Qu'est-ce que c'est donc que cette odeur-là?... où prend-elle ça?...

Elle tira lentement de la caisse les objets qu'elle contenait, les maniant et les flairant l'un après l'autre avec la curiosité attentive d'un fauve qui retourne sa proie. — Jeanne envoyait deux de ses robes, l'une montante et l'autre décolletée; madame de Talyas les suspendit, les dressa, les étala, en interrogea les moindres plis et les moindres flexions, et son front s'assombrit.

— La taille un peu courte, dit-elle, oui... mais bien faite!

Il y avait aussi quelques échantillons de lingerie qui révélaient des habitudes personnelles d'une recherche élégante et même raffinée. Les gants étroits et longs donnaient la mesure d'une belle main patri-

cienne. Les bottines enfin par lesquelles la marquise termina cet intéressant déballage, n'étaient pas neuves, et leur allure fine et cambrée était d'autant plus significative qu'elles avaient été moulées et fatiguées sur le vif.

Son examen de détail achevé, madame de Talyas demeura quelques minutes encore dans une contemplation silencieuse devant les divers articles de toilette qui étaient épars sur le tapis; puis elle s'assit les mains croisées sur ses genoux, et dit d'une voix sourde :

— On me trompe... elle est belle!

Le commerce épistolaire qui s'était si heureusement engagé entre la marquise et Jeanne ne tarda pas à devenir assidu et presque quotidien. Madame de Talyas, ani-

mée d'un zèle passionné pour le service de sa nouvelle amie, lui écrivait à peu près tous les jours pour lui rendre compte de ses courses, de ses emplettes, de ses choix, pour lui demander ou lui donner des avis. Jeanne répondait avec un empressement égal, et leur correspondance prenait de plus en plus un caractère d'expansive intimité. M. de Boisvilliers et les La Roche-Ermel ne tarissaient pas d'éloges sur la complaisance extraordinaire de la bonne marquise. Philippe, comme on s'en doute, était le seul de la famille qui ne partageât point ces transports; dès le premier moment où il avait vu des relations directes s'établir entre la marquise et Jeanne, il en avait conçu le plus fâcheux augure. Il avait compris que la fortune tournait décidément contre lui, que la direction des événements

lui échappait, et que la porte était désormais ouverte à une catastrophe d'autant plus effrayante pour son imagination qu'il ne pouvait prévoir sous quelle forme elle se présenterait. — Il ne fut pas longtemps du reste sans être fixé à cet égard.

Il trouva un jour son père et les La Roche-Ermel délibérant en commun sur la question de savoir s'il ne serait pas d'une convenance impérieuse d'inviter au mariage de Jeanne une personne qui lui témoignait un si remarquable dévouement. La question fut posée à Philippe, qui crut sentir la terre se dérober sous ses pieds. Il chercha vainement des objections, il n'y en avait pas. Il dut se contenter d'insinuer timidement qu'une telle invitation pouvait embarrasser madame de Talyas; qu'elle n'oserait peut-être pas la refuser, mais qu'elle avait des

habitudes très-parisiennes, très-mondaines, qu'elle détestait la campagne, enfin que cela la gênerait infiniment. — Jeanne intervint alors, et déclara qu'il lui paraissait impossible de ne pas donner à madame de Talyas une marque de gratitude si naturellement indiquée, mais qu'elle se chargeait au reste de lui adresser l'invitation dans des termes qui lui laisseraient toute sa liberté.

En conséquence, elle écrivit le même jour à la marquise une lettre tendrement amicale que son père apostilla : — ils osaient à peine lui offrir l'hospitalité modeste de leur vieux manoir, mais sa présence et celle de M. de Talyas au mariage de Jeanne mettraient le comble à toutes les grâces dont la famille leur était déjà redevable.

Philippe, au milieu de la détresse men-

tale où l'avait plongé ce déplorable incident, ne vivait plus que sur une espérance bien frêle : il se flattait encore que la marquise, satisfaite et mise hors de défiance par ce procédé, aurait le bon goût de répondre par un refus.

Sa réponse ne se fit pas attendre ; on la reçut dès le lendemain. — La voici :

« J'allais vous le demander, ma mignonne. — Je vais donc passer huit jours avec vous. J'arriverai lundi soir avec vos robes. — A bientôt, mon cœur.

» *P. S.* — Quant à M. de Talyas, il est possible, fort possible qu'il vienne me joindre un peu plus tard. Dites-le à M. Philippe. »

Ce billet, bref comme un éclair, ne pouvait laisser aucune illusion à Philippe : la

marquise soupçonnait évidemment qu'elle était trahie, que Jeanne était une rivale aimée et digne de l'être; elle venait pour s'en assurer, et son post-scriptum menaçant était un avis au lecteur sur lequel il ne se méprit pas.

Ainsi le cauchemar se faisait réalité : la chimère prenait un corps, il ne la rêvait plus; il la voyait, il la touchait, il en sentait le souffle sur son visage. — Ce fut une heure affreuse, une heure de folie. — Que faire? — Confesser la vérité tout entière à son père, au comte de La Roche-Ermel, à Jeanne, — les prendre pour juges, et se jeter à leur miséricorde? — Il en fut violemment tenté... Alors, sans doute, lui tenant compte de sa sincérité, de ses souffrances, ils lui pardonneraient, ils le soutiendraient dans cette horrible épreuve; ils

s'uniraient à lui pour écarter, pour combattre ce fantôme qui s'approchait. — Oui, c'était agir en homme habile et prudent; mais c'était aussi agir en lâche, c'était livrer l'honneur d'une femme qui s'était fiée à lui.

Il repoussa cette tentation, et, résolu à tout perdre plutôt que ce qui lui restait d'estime de lui-même, il attendit. — Ce qu'il lui en coûta pour conserver jusqu'à ce fatal lundi, en présence de sa famille et de sa fiancée, un air de tranquillité et d'enjouement, le lecteur le devine.

Mais, après tout, n'y avait-il pas une dernière chance de salut? N'était-il pas possible que le charme si particulier et si individuel dont Jeanne était revêtue à ses yeux échappât à ceux de madame de Talyas? Habituée comme elle l'était aux types de la haute élégance parisienne, ne pouvait-on

espérer qu'elle verrait en mademoiselle de La Roche-Ermel une personne effacée, une laide plus ou moins agréable qui ne démentirait pas absolument la description qu'il lui en avait faite? — Sur ce point encore, il ne tarda pas à être édifié.

Madame de Talyas arriva, comme elle l'avait annoncé, dans la soirée du lundi suivant, vers cinq heures. — Il est de convenance en province que les jeunes filles à la veille de se marier ne se montrent pas en public. Le comte de La Roche-Ermel, qui était un formaliste sévère, décida que Jeanne se conformerait à l'usage et qu'elle attendrait la marquise dans l'avenue du château, pendant qu'il se rendrait lui-même à la gare, en compagnie de ses cousins de Boisvilliers, pour y recevoir madame de Talyas. — Il parut un peu étonné quand la mar-

quise descendant de wagon, lui apparut dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. — Après les premiers compliments échangés, il la fit monter dans la voiture qui les avait amenés, et vingt minutes après ils franchissaient en triomphe les barrières blanches de l'avenue.

Jeanne se tenait à quelques pas de là entre son oncle le chevalier et mademoiselle Angélique. Au bruit des roues, elle s'avança le visage épanoui ; la voiture s'arrêta : madame de Talyas, s'appuyant sur la main du comte, sauta lestement, le sourire aux lèvres, sur le milieu de la chaussée, et se trouva en face de Jeanne. — Elle l'enveloppa d'un regard rapide, lui prit les deux mains, la regarda encore, et dit avec grâce :

— C'est bien ce que je croyais;... voulez-vous m'embrasser, chère ?

Jeanne resta quelques secondes comme interdite, — dans une attitude d'hésitation qui pouvait être attribuée à la timidité : ses yeux s'étaient démesurément ouverts, comme si quelque spectacle étrange et inattendu l'eût stupéfiée; son cœur soulevait fortement son corsage. — Puis, se remettant :

— Madame, murmura-t-elle d'un accent à peine distinct, que vous êtes bonne... et belle !

Et leurs joues se touchèrent.

— Chère enfant! reprit madame de Talyas en lui frappant doucement sur la main.

Et, se tournant vers Philippe, qui était fort attentif aux détails de cette scène :

— Venez un peu là, vous, lui dit-elle en souriant.

Elle fit quelques pas en avant du groupe

de la famille, et, passant son bras sous celui du jeune homme, elle lui dit en baissant la voix :

— Vous la trouvez ordinaire, vous, cette fille-là ?

— Mais... sans doute.

— Oui, c'est très-bien ;... seulement, mon ami, mettez-vous bien une chose dans l'esprit, c'est que ce mariage n'aura pas lieu.

— Mais ce mariage... c'est vous qui me l'avez commandé !

— Je le décommande.

— Il est trop tard.

— Je vous répète qu'il n'aura pas lieu.

— Ah !... et que ferez-vous pour l'empêcher ?

— Tout !

Elle le quitta sur ce mot, et, revenant à Jeanne :

— Ne soyez pas jalouse, ma mignonne, dit-elle avec son plus doux sourire et en traînant la voix, — je lui disais que vous êtes vraiment trop charmante?

On gagna ensuite le château en causant agréablement de choses et d'autres. Puis mademoiselle Angélique se joignit à sa nièce pour installer la marquise dans l'appartement qui lui était destiné. On l'y laissa avec sa femme de chambre, en la prévenant que le son de la cloche annoncerait bientôt l'heure du dîner.

Pendant le dîner, auquel M. de Boisvilliers et son fils assistèrent, Philippe, n'ayant plus rien à apprendre du côté de la marquise, se préoccupa uniquement d'étudier la physionomie de Jeanne et d'en pénétrer l'expression. Il n'avait pas manqué de remarquer l'espèce de stupeur qui l'avait sai-

sie au premier moment de sa rencontre avec madame de Talyas. Il ne doutait guère qu'une lumière terrible ne se fût faite en cette minute même dans son esprit. — Mais jusqu'à quel point était-elle instruite? que savait-elle? que soupçonnait-elle? quelle interprétation donnait-elle à la conduite de Philippe, — à celle de la marquise? Ce fut en vain qu'il essaya de lire sur son visage le mot de ces énigmes. Jeanne avait, par habitude et par dignité, une grande maîtrise d'elle-même. Elle avait repris son air de calme, de douceur et de fierté : il crut voir seulement qu'elle était plus pensive que de coutume. Il lui parut aussi par instants que sa grave beauté s'éclairait de ce rayonnement étrange que l'approche du martyre mettait au front des jeunes chrétiennes... Jamais il ne l'avait tant aimée.

Pauvre chère fille! qu'allait-elle devenir? qu'allait-il se passer?... Par quelles angoisses, par quels scandales, par quelles douleurs inconnues allait-elle être traînée?

La marquise cependant semblait tout heureuse de se trouver au milieu d'une si aimable réunion d'honnêtes gens. Elle y jouait son rôle d'étoile parisienne avec l'aisance royale qui lui était propre, disant à l'un et à l'autre une parole gracieuse, rappelant à M. de Boisvilliers de communs souvenirs, parlant au comte Léopold du caractère noble et poétique de son habitation, au chevalier de sa flûte et de Beethoven, à mademoiselle Angélique d'aquarelle et de sépia.— Aussi, lorsqu'on prit le café dans le salon, elle put entendre courir discrètement entre tous les membres de la famille

un murmure flatteur où le mot « délicieuse » revenait comme un refrain.

Dans le cours de la soirée, madame de Talyas pria Jeanne de lui jouer quelque chose sur le piano, et Jeanne obéit. Elle lui demanda ensuite à voir une de ces assiettes qu'elle peignait si bien, et mademoiselle de La Roche-Ermel s'empressa de lui en présenter une, en lui donnant sur ce genre de travail quelques brèves explications qu'elle termina en disant tranquillement :

— Voilà, madame.

— Eh bien, mademoiselle, dit la marquise, je vais vous prendre en horreur, moi : car enfin vous avez tout... vous êtes parfaite... c'est ennuyeux !

Là-dessus, elle se leva, dissimula un bâillement derrière son éventail, et, s'excu-

sant sur la fatigue du voyage, prit congé de ses hôtes.

Avant de sortir, elle serra la main de Philippe.

— A demain, mon ami, lui dit-elle.

Et elle ajouta plus bas, mais toujours souriante, comme si elle lui eût fait un compliment :

— Je vous donne deux jours pour prendre un parti ; — ensuite j'aviserai. — Bonne nuit.

IX

Les deux journées qui suivirent furent consacrées pour la plus grande partie à faire les honneurs du pays à la marquise de Talyas. On se promenait à pied le matin dans les bois de La Roche-Ermel et de Boisvilliers, et l'après-midi on parcourait en voiture les sites les plus remarquables des environs. Dans les intervalles, on s'occupait des apprêts du mariage et en particulier de l'examen et de l'essayage du trousseau.

Dans ces différentes circonstances, le drame dont le château de La Roche-Ermel était alors le théâtre restait en quelque sorte concentré entre les trois principaux acteurs qui seuls, à différents degrés, en avaient le secret. Il semblait qu'il y eût entre madame de Talyas, Philippe et Jeanne un accord tacite pour respecter aussi longtemps qu'ils le pourraient la sécurité de la famille, car madame de Talyas, si parfaitement indifférente qu'elle fût au repos de ses hôtes, avait un intérêt naturel à éviter tout éclat tant qu'elle gardait l'espoir d'un dénoûment amiable. Toutefois, malgré son étonnante puissance de dissimulation, elle se fatiguait d'un effort si continu, et, quand elle se trouvait seule entre Philippe et Jeanne, elle ôtait à demi son masque pour respirer. Elle se montrait alors distraite,

ironique, hautaine. Les deux autres, pâles comme elle, le cœur serré, le regard attentif, se demandaient et semblaient lui demander quand il lui plairait de rompre cette trêve et d'ouvrir les mortelles hostilités qu'ils pressentaient.

Car Philippe ne s'était pas trompé. Jeanne elle-même, depuis l'arrivée de la marquise, avait conscience d'un danger suspendu sur sa tête. Dès longtemps, on s'en souvient, elle avait compris qu'elle était appelée à jouer auprès de son fiancé un rôle d'ange gardien en le sauvant des remords et des obsessions d'une liaison coupable. La saisissante beauté de madame de Talyas et peut-être aussi la curiosité passionnée qu'elle avait surprise dans son premier regard avaient achevé de l'instruire. Nul doute pour elle dès ce moment que la mar-

quise n'eût été l'objet de cet attachement qui semblait être devenu pour Philippe une insupportable chaîne; mais toute la clairvoyance et la sagacité de Jeanne ne pouvaient aller au delà... Que venait faire cette femme à La Roche-Ermel? que pouvait-elle méditer? Jeanne sentait là un mystère redoutable : elle en était très-alarmée, mais non accablée, car, sans s'expliquer bien clairement la conduite de Philippe dans tous ses détails, elle croyait voir dans sa contenance et sur son visage de sûrs indices de sincérité; elle se rappelait d'ailleurs qu'il avait toujours, dans ces derniers temps, opposé de vives objections aux projets qui d'une façon ou de l'autre pouvaient le rapprocher de madame de Talyas : elle concluait de ces symptômes et de ces souvenirs que la présence de la marquise était

pour son fiancé encore plus que pour elle un objet de répulsion et d'épouvante.

Ce fut cette persuasion qui lui inspira le courage de soutenir avec fermeté l'épreuve étrange qui lui était imposée et d'en attendre la fin avec confiance. Elle se disait qu'elle était aimée, et elle n'avait peur de rien. — Peut-être même y eut-il alors dans cette âme généreuse quelques mouvements de pitié pour cette belle rivale qui, à son tour, devait tant souffrir. Du moins, malgré son oppression secrète, elle était bonne et douce envers elle, soit qu'elle voulût la consoler ou l'apaiser.

Dans la matinée du troisième jour, comme on venait de déjeuner, la marquise de Talyas se rencontra sur le palier de l'escalier avec mademoiselle de La Roche-Ermel, qui s'apprêtait à sortir.

— Voulez-vous me faire le plaisir de m'accompagner, madame? dit Jeanne. — Le temps est charmant, et je ne vais pas loin.

— Volontiers, dit la marquise, je mets mon chapeau et je vous suis.

Quelques minutes plus tard, elle la rejoignit dans la cour du château.

— Eh bien, où me menez-vous, ma chère ?

— Vous allez voir, dit Jeanne en riant. Ce qu'il y a de certain, c'est que je vais vous mener par les voies étroites...

Elles firent quelques pas dans l'avenue principale et s'engagèrent bientôt à leur gauche dans un sentier tortueux qui montait par une pente rapide entre deux haies aux talus élevés. Les branches entre-croisées des noisetiers, des troënes et des chê-

nes nains y maintenaient une demi-obscurité où le soleil projetait par éclaircies des rayures lumineuses. Les difficultés de ce chemin, qui était coupé de saillies rocheuses, les pierres roulant sous le pied, les ronces pendantes s'accrochant aux robes, fournirent aux deux jeunes femmes le texte d'un entretien naturel et presque enjoué qui consistait surtout en exclamations. Jeanne écartait avec empressement devant madame de Talyas les branches rebelles et les broussailles épineuses : elle se hasardait même à lui offrir la main dans les passages les plus malaisés. La marquise acceptait ces petits services en remerciant d'un signe de tête nonchalant. Puis elle continuait à marcher derrière sa conductrice en levant sur elle un œil ironique qui semblait dire :

— Vous perdez vos peines, ma mignonne!

Il y eut un moment où Jeanne à son tour resta un peu en arrière. Elle avait aperçu dans la mousse du fossé une nichée de ces jolies fleurettes bleues qui rappellent le myosotis, quoiqu'elles soient d'un bleu plus vif, et qui sont dans ces campagnes les dernières fleurs de la saison. Elle en fit un menu bouquet, le lia avec un brin de jonc et le présenta à madame de Talyas en la saluant d'une aimable révérence de bergère.

La marquise hésita, la regarda en face, et, ne voyant dans ses yeux qu'une expression de gracieuse bonté, elle rougit légèrement et prit le bouquet.

Au haut du sentier, elles se trouvèrent tout à coup devant l'entrée du petit cime-

tière au milieu duquel s'élevait l'église de la paroisse. C'était le sommet d'un plateau d'où la vue s'étendait au loin dans la vallée profonde où serpentait la rivière de l'Ormaie, et sur les horizons boisés qui s'entre-croisaient tout autour en amphithéâtre. Le soleil de midi versait alors sa franche lumière sur ce gai et tranquille paysage, y faisant étinceler çà et là au milieu des masses de verdure sombre la blancheur d'un mur de ferme, le sillon d'une route poudreuse, les ardoises et la flèche élancée d'un clocher.

— Très-joli! dit madame de Talyas en s'asseyant à l'ombre d'un if centenaire, sur une de ces tombes basses en forme d'autel qui sont les monuments aristocratiques des cimetières de campagne.

— N'est-ce pas? dit Jeanne, dont les

yeux s'animaient devant cette belle nature qu'elle aimait.

Puis, après l'avoir laissée quelque temps à sa vague contemplation, elle reprit :

— Je vais entrer un moment à l'église,... vous n'y venez pas ?

— Non, dit froidement la marquise.

Et elle ajouta après une pause :

— Moi, je ne crois à rien.

— Vous me permettrez au moins de prier pour vous, madame? dit Jeanne en souriant.

— Oh! mon Dieu! oui... je vous le permets... certainement.

— Eh bien, vous aurez la bonté de m'attendre ici, n'est-ce pas? reprit Jeanne.

Elle la quitta et franchit le porche de la petite église.

Ce jour était celui où madame de Talyas

avait assigné Philippe pour apprendre de lui ses résolutions ou lui faire connaître les siennes. Philippe ne l'avait pas oublié, et, dès le matin, déterminé à en finir le plus tôt possible avec l'horrible incertitude qui le torturait, il se rendit à La Roche-Ermel. On lui dit au château que la marquise était sortie avec Jeanne un quart d'heure auparavant ; on les avait vues entrer dans le chemin creux qui menait à l'église.

— Toutes deux seules? demanda-t-il.

— Toutes deux seules.

Au milieu des imaginations sinistres qui, depuis l'apparition de madame de Talyas, hantaient le cerveau de Philippe, il y en avait une qu'il avait d'abord repoussée comme une chimère folle, mais qui peu à peu avait pris un empire irrésistible sur son esprit. La marquise, lorsqu'il lui avait de-

mandé ce qu'elle ferait pour empêcher son mariage, lui avait répondu par ce seul mot : « Tout! » Ce mot effrayant, dans sa vague concision, il se le répétait sans cesse : « Tout! » Oui, il la croyait en effet capable de tout... Telle qu'il la connaissait, dénuée de toute foi et de tout principe, romanesque et aventureuse à outrance, ivre de passion, de jalousie, de fierté outragée, elle devait porter alors dans l'âme, sous son enveloppe charmante et glacée, les fureurs sauvages d'une bacchante.

Sans pouvoir donner une forme précise ni même vraisemblable à ses appréhensions, et tout en essayant d'en sourire, il ne pouvait se défendre d'un malaise singulier dès que madame de Talyas restait un instant seule avec Jeanne. En apprenant qu'elles étaient allées ensemble cou-

rir les champs, cette sensation de trouble et d'inquiétude accéléra soudain les battements de son cœur. Il prit avec précipitation le chemin qu'elles avaient suivi; il mit peu de temps à le gravir, et arriva bientôt devant la grille du petit cimetière. — Il aperçut alors madame de Talyas, assise sur le marbre tombal où Jeanne l'avait laissée et mordillant les fleurs bleues de son bouquet. Elle s'était retournée au bruit de ses pas :

— Ah! vous voilà? dit-elle. C'est parfait... Mademoiselle Jeanne est là, soyez tranquille. Voyons, venez ici.

Et, baissant un peu la voix :

— Expliquez-vous nettement : qu'avez-vous décidé? qu'allez-vous faire?

— Mais enfin que me demandez-vous? dit Philippe du même ton.

— Je vous demande de rompre ce mariage.

— Rompre ce mariage?... à la dernière heure?... comment?... sous quel prétexte?... Vous voulez donc que mon père, et tous les miens, et tout ce qu'il y a d'honnêtes gens au monde, me traitent de fou et de misérable?... Écoutez, Louise, je pourrais vous rappeler encore que vous m'avez imposé vous-même, pour vous sauver d'un danger imminent, cette union, à laquelle j'étais loin de songer alors; mais c'est inutile, je le sais, vous ne pardonnerez pas... vous ne pardonnerez pas à Jeanne d'être ce qu'elle est... Eh bien, soyez heureuse... Pour épargner à cette enfant, à sa famille, à la mienne les tristesses et les scandales dont vous nous menacez, je suis prêt à tous les sacrifices, même à celui que vous exigez, — mais pour-

tant à une condition, c'est qu'il y ait pour l'accomplir un moyen qui ne soit déshonorant ni pour Jeanne ni pour moi, et que, ce moyen, vous me l'indiquerez!... car, quant à moi, il m'échappe.

— C'est bien simple, dit madame de Talyas de son accent traînant. Que la rupture vienne d'elle... Est-ce qu'elle ne sait pas tout?

— Elle ne sait rien, dit Philippe avec une fermeté un peu hautaine, du moins par moi.

— Elle se doute, allez... Au surplus, dites-lui ce qui est.

— Vous m'y autorisez?

— Parfaitement... Alors, ce sera elle qui vous refusera... Ce sera très-correct.

— Soit! Je lui parlerai dans la journée.

— Parlez-lui tout de suite.., et venez

aussitôt après me rendre compte de sa réponse... Tenez, je l'entends.

La marquise se leva, et, sur un mouvement de Philippe :

— Non, non, ne vous dérangez pas, reprit-elle. Je sais le chemin. Au revoir, mon ami... à bientôt !

Elle sortit du cimetière et disparut dans l'ombre du sentier.

Presque au même instant, mademoiselle de la Roche-Ermel refermait la porte sonore de la vieille église et s'avançait vers Philippe.

— Vous ! dit-elle avec un peu d'étonnement. Et la marquise ?

— Elle est retournée au château... Il faut que vous m'accordiez quelques minutes d'entretien, Jeanne.

— Ah ! dit-elle en fixant un regard in-

quiet sur les yeux presque égarés du jeune homme. Eh bien, voyons...

Elle prit auprès de lui la place qu'avait occupée madame de Talyas :

— Qu'y a-t-il, Philippe ?

— Ma chère Jeanne, dit-il à demi-voix d'un accent profondément pénétré, il y a longtemps que vous sauriez le secret que je vais vous confier, s'il n'eût appartenu qu'à moi. Aujourd'hui, on m'autorise à vous le livrer... On veut nous séparer, ma pauvre Jeanne... On me défend de vous épouser... Je n'ai pas besoin de vous nommer celle qui prétend en avoir le droit. Si elle l'a ou non, ce droit, je vais vous en faire juge.

Il lui conta alors avec les ménagements de forme qu'il lui devait, mais d'ailleurs avec une entière sincérité, le drame de sa fatale liaison, ses premiers scrupules, puis

les emportements de la passion, puis les remords, puis l'horreur, puis la haine; il lui dit aussi par quelle suite bizarre d'événements la marquise en était venue à lui conseiller, presque à lui ordonner ce mariage, comment il avait saisi cette occasion inespérée de reprendre avec sa liberté la paix de sa conscience, et de donner sa vie à celle qui était devenue l'objet unique de sa tendresse, comment enfin les soupçons et la jalousie de madame de Talyas l'avaient poussée à cette extrémité désespérée de venir se jeter de sa personne en travers de leur union.

— Pour moi, Jeanne, ajouta Philippe, je lui ai déjà répondu : jamais ni prières ni menaces n'arracheront de mes lèvres une parole qui puisse être un désaveu de mon amour, une parole qui puisse être un affront

pour vous... Maintenant, ma pauvre chère enfant, c'est à vous de prononcer : si vous êtes assez jalouse du passé, assez alarmée du présent ou de l'avenir pour repousser ma main, faites-le. Quelque raison que vous donniez à votre famille et au monde, de quelque prétexte que vous vous serviez pour me chasser, je ne dirai pas un mot pour ma défense, j'accepterai tout, je ne démentirai rien.

Jeanne l'avait écouté avec une attention profonde, la tête droite et un peu relevée suivant sa manière, l'œil perdu au loin sur l'horizon. Quand il cessa de parler, elle se tourna vers lui :

— Philippe, dit-elle, si mauvaise qu'elle soit, elle est malheureuse, et je la plains... Mais je ne connais pas la peur. Vous m'aimez, je vous aime,... je vous garde.

Voyant deux larmes jaillir des yeux de son amant, elle s'attendrit elle-même et cacha son front dans sa main. Puis, se levant vivement :

— Allons ! dit-elle, ne soyons pas enfants ! Il nous faudra peut-être tout notre courage... Voyons, poursuivit-elle en souriant, cherchons un peu à nous deux ce qu'elle pourrait bien faire.

Elle s'appuya sur le bras de Philippe, et ils reprirent par les avenues le chemin le plus long pour retourner au château, en s'appliquant de leur mieux à deviner ce qu'elle pourrait bien faire.

Une demi-heure plus tard, Philippe de Boisvilliers était introduit dans la chambre de madame de Talyas. Comme sûre du

triomphe, elle l'interrogea avec un air d'insouciance :

— Eh bien? dit-elle.

— Eh bien!... mademoiselle de La Roche-Ermel, à qui j'ai dit toute la vérité, n'en reste pas moins fidèle à ses sentiments et à ses projets.

Sur ces mots, les beaux traits délicats de la marquise se couvrirent d'une teinte livide, et ses lèvres se convulsèrent faiblement ; elle s'approcha d'une table, écrivit deux ou trois lignes sur une feuille de papier à lettres, et, allant droit à Philippe :

— Si votre mariage n'est pas brisé à l'instant même, dit-elle, — par elle ou par vous, peu m'importe, — j'envoie cette dépêche dans une heure.

Philippe parcourut d'un coup d'œil la dépêche, qui portait ces mots:

« Marquis de Talyas. — Paris.

» Affaire très-grave et urgente. Votre présence indispensable. Je vous attends demain soir. »

— Et demain, ajouta violemment la marquise, à son arrivée, je lui remettrai toutes vos lettres, — que j'ai ici!

— Il vous tuera, dit Philippe.

— Je ne lui donnerai pas cette peine, mon ami... J'ai tout ce qu'il me faut... Quand je suis partie de Paris, je savais que cela pouvait en venir là. — Au moment où je lui mettrai vos lettres dans la main, — j'aurai déjà la mort là!

Et elle se frappa le sein d'un geste sinistre. Puis elle s'assit haletante et comme épuisée :

— Allons! voyez, dit-elle. Consultez-

vous là-dessus avec mademoiselle Jeanne.... et que cela finisse.

— Vous voulez que je dise cela à Jeanne,... que je lui fasse part de votre effroyable menace? s'écria le jeune homme d'une voix sourde. — Vous voulez que je la supplie de renoncer à moi pour me sauver de l'épée de votre mari?— C'est très-bien : vous me mettez à l'aise. — Je ne lui dirai pas un mot, entendez-vous?... Envoyez votre dépêche.

La marquise sonna, un domestique se présenta aussitôt.

— Priez, dit-elle, qu'on ait la bonté de me faire atteler l'américaine, j'ai quelques emplettes à faire à la ville.

Quand le domestique se fut retiré, Philippe salua gravement madame de Talyas et quitta la chambre.

Jeanne, comme elle en était convenue avec lui, se trouva sur son passage dans la cour du château. — Il lui sourit, et, lui prenant la main :

— Toujours de vagues menaces, dit-il ; mais elle hésite, et je crois même qu'elle prépare un télégramme pour se faire rappeler à Paris.

— Vous êtes bien pâle, mon ami ! dit Jeanne.

— Oui, l'entrevue a été pénible, naturellement ; mais ce que je vous dis est vrai.

— Dieu soit loué, s'il en est ainsi... Vous partez, Philippe?

— Oui, nous avons rendez-vous avec le notaire, mon père et moi, cette après-midi.

— Mais vous viendrez dîner ?

— Certainement.

Et il s'éloigna vers les avenues, en se retournant à plusieurs reprises pour lui sourire encore.

X

Pendant que madame de Talyas, sous le prétexte qu'elle avait allégué, se rendait à la ville d'A... pour y porter elle-même sa dépêche au bureau télégraphique, Philippe, retiré dans l'appartement qu'on avait préparé à Boisvilliers pour recevoir dans quelques jours sa jeune femme, y prenait ses dispositions suprêmes. — Décidé à ne pas se défendre dans sa rencontre désormais inévitable avec M. de Talyas, il avait fait l'abandon de sa vie. Ses angoisses, nous

n'en parlerons pas; mais, quelles qu'eussent été ses fautes, elles furent expiées en ce moment.

Vers cinq heures de l'après-midi, la marquise de Talyas était de retour à La Roche-Ermel. En descendant de voiture dans la cour, elle vit Jeanne qui la saluait par une des fenêtres ouvertes du salon. Elle s'approcha :

— A mon tour, dit-elle, je vous enlève pour une promenade... Voulez-vous ?

Jeanne la regarda avec un peu de surprise, remarqua à travers son sourire contraint l'extraordinaire altération de son visage, hésita une seconde; puis, se levant :

— Oui, madame, dit-elle, de grand cœur.

Il y avait dans les environs immédiats du château un lieu de promenade pour lequel

la marquise avait, dès le premier jour, marqué une prédilection particulière. C'était un coin de bois suspendu sur la déclivité d'une colline : on y avait ménagé une sorte de parc anglais sillonné çà et là de frais vallonnements, mais dont le caractère général était plutôt sévère, et même sauvage. Un art très-discret en avait simplement mis en relief les beautés et les irrégularités naturelles. Les sentiers sinueux se glissaient à travers les taillis, côtoyaient de vieux chênes isolés, d'énormes roches tapissées d'une mousse grasse, des groupes de sapins sombres, et venaient enfin aboutir à l'une des rives de l'étang qui a déjà figuré dans ce récit à une heure plus heureuse. Cette rive très-ombragée formait, au-dessus de la pièce d'eau large et profonde qu'elle dominait, un bocage épais, ténébreux et un

peu humide, dont l'aspect romantique et presque théâtral contrastait fortement avec la monotonie agreste de la campagne normande.

C'était vers cette espèce de bois sacré que se dirigeait alors madame de Talyas en compagnie de mademoiselle de La Roche-Ermel. Sa démarche, habituellement si souple et si gracieuse, témoignait par sa raideur et sa brusquerie d'une extrême tension nerveuse. Elle se retournait de temps à autre dans les étroits sentiers pour adresser à Jeanne quelques mots indifférents, et Jeanne était frappée de l'accent saccadé de sa voix; elle ne l'était pas moins de l'expression troublée de son regard, et surtout du mouvement presque convulsif qui abaissait et relevait sans cesse ses paupières et ses longs cils sur ses yeux. —

Encore sous l'impression des paroles rassurantes et pieusement mensongères dont Philippe avait cru devoir endormir ses inquiétudes, la jeune fille attribuait assez naturellement ces symptômes d'émotion et de souffrance aux angoisses d'un sacrifice douloureux, et elle sentait une compassion attendrie pour cette malheureuse femme. — Mieux instruit qu'elle, nous pouvons, avec le lecteur, pénétrer la cause véritable des agitations de la marquise. — Sa première fougue de colère était jetée, sa fatale dépêche était lancée, et maintenant elle reculait devant le spectre qu'elle avait évoqué, devant l'épouvantable dénoûment que sa propre main venait de préparer. Elle avait résolu de tenter un effort suprême pour éloigner le calice de mort qui glaçait déjà ses lèvres. Elle méditait de

faire directement appel à la sensibilité de Jeanne. Si elle parvenait à la toucher — ou à la terrifier, rien n'était encore perdu : elle trouverait quelque moyen d'expliquer le lendemain sa dépêche à son mari.

Elles étaient arrivées sur le bord sombre du petit lac; le bord opposé étant une sorte de chemin public, c'était par le parc que les habitants et les hôtes du château avaient coutume de passer, quand ils voulaient gagner l'étang pour respirer le frais ou prendre le divertissement du canotage. On avait à cet effet taillé dans le rocher à pic qui formait la berge de ce côté, un escalier de sept ou huit marches, au bas duquel stationnait sous les lianes pendantes une barque blanche qu'on appelait « la barque de mademoiselle ».

La marquise, qui depuis un instant con-

templait d'un air pensif la surface morne de l'étang, toucha tout à coup le bras de Jeanne.

— Mademoiselle de La Roche-Ermel, lui dit-elle, j'ai à vous parler... Voulez-vous me promener sur l'eau?... nous causerons.

Jeanne fit de la tête un signe d'aquiescement : la marquise descendit avec précaution les degrés glissants de l'escalier, et entra dans la barque. Jeanne l'y suivit aussitôt, et prit les rames.

— Où voulez-vous aller? dit-elle.

— Où nous serons le plus sûres de n'être pas entendues, dit madame de Talyas. — Là-bas.

Et elle indiquait de la main une des extrémités de l'étang, à laquelle une muraille de roche très-élevée et surmontée

d'épaisses masses de verdure prêtait un aspect de profonde solitude.

La barque, adroitement gouvernée, coupa l'étang en ligne oblique, glissa doucement sous les saules, et s'arrêta contre le rocher. Jeanne ramena les rames dans le canot, regarda fixement madame de Talyas et attendit.

La marquise laissa pendre une de ses blanches mains par-dessus le plat-bord, et battit l'eau pendant quelques secondes sans parler. Puis, brusquement :

— Mademoiselle de La Roche-Ermel, dit-elle, je ne vous aime pas ; mais je crois que vous êtes un esprit noble et délicat... Comment pouvez-vous épouser un homme que vous savez être mon amant ?

— Madame, dit Jeanne, pourquoi avez-vous recherché un entretien si pénible ?...

un entretien où mes paroles les plus réservées, les plus innocentes, vous paraîtront une offense?... Eh bien, oui, vous avez été aimée tendrement, passionnément de celui que je dois épouser, je le sais;... aimée, vous l'êtes encore peut-être,... vous le serez toujours dans son souvenir, et cette pensée sera le tourment éternel de ma vie... Mais, enfin, que pourriez-vous espérer encore de cet amour?...Vous n'en auriez plus, permettez-moi de vous le dire, que les douleurs; car les sentiments de devoir et d'honneur, longtemps combattus par une passion... trop concevable, madame, quand on vous voit,... sont devenus enfin les plus forts dans l'âme de Philippe... Ils le ramènent à son père, à sa famille, à la fiancée de son enfance,... et vous voulez nous le reprendre?... Dans l'état de son cœur, que

feriez-vous de lui? quelle intimité, quel bonheur, seraient maintenant possibles entre vous?... Y avez-vous pensé, madame, dites?

— Mademoiselle Jeanne, répondit la marquise, vos raisonnements sont excellents, et je serais très-disposée à m'y rendre si j'avais une façon d'aimer aussi tranquille que paraît être la vôtre... Mais, quand j'aime, moi, quand je me donne, je ne connais plus ni raison, ni devoir, ni honneur; je ne connais que ma passion,... et je la suis jusqu'au bout, jusqu'à la honte... jusqu'à la mort, s'il le faut!... C'est mon crime, soit; mais c'est aussi mon excuse!... Et vous, quelle excuse avez-vous? Froidement, sensément, pieusement, vous mettez la main sur un cœur qui m'appartient, que j'ai payé de tout ce qu'une femme a de

cher... Vous me l'arrachez sans remords, vous me désespérez, vous me tuez sans pitié !... Voilà la conduite que vous inspire votre religion... Eh bien, tant pis pour elle et pour vous !

— Ah ! madame, pardon, dit Jeanne J'essaye d'être calme, et c'est apparemment ce qui cause votre méprise... Mais, moi aussi, je m'en vante, je sais aimer... Moi aussi, j'ai eu ma passion,... et j'étais prête à la suivre, — je le suis encore, — non pas comme vous jusqu'à la honte, non!... mais, comme vous, jusqu'à la mort!... L'époux que vous prétendez m'enlever, je l'aime depuis que j'existe; je l'aimais bien longtemps avant que vous l'eussiez rencontré dans la vie... Il m'avait déchiré le cœur avant de toucher le vôtre, et je l'aimais toujours... Il m'a fait verser plus de larmes

que vous n'en verserez jamais, et je n'ai pas cessé de l'aimer... Il m'a abandonnée et trahie, et je n'ai jamais eu pour lui que des sentiments de fidèle affection, des vœux de bonheur, des prières et des pleurs de tendresse... Voilà ma façon d'aimer : je crois qu'elle vaut la vôtre !

— C'est la guerre, alors, dit la marquise, la guerre sans merci !

— Non... Oh ! non ! madame, s'écria Jeanne en se penchant vers elle et en lui prenant les mains. Je vous en supplie, que ce soit la paix plutôt,... la paix entre nous et sur nous ! Je voudrais me mettre à vos genoux pour mieux vous en supplier... Ce bonheur qui vous échappe, que vous ne pouvez plus jamais — vous le sentez comme moi — retrouver dans cet amour perdu, demandez-le à des sentiments plus

hauts et plus purs... non pas au repentir, je ne me permets pas de vous juger,... mais à votre conscience plus heureuse, à la fierté d'un sacrifice dignement accompli, à la pensée généreuse d'avoir fait le bien quand vous pouviez faire le mal, d'avoir respecté le repos d'une famille d'honnêtes gens que vous pouviez plonger dans le deuil et dans le désespoir!... Oh! faites cela, madame, et je vous aimerai tant,... je vous bénirai, je vous adorerai!

La jeune fille s'était exprimée avec une effusion si brûlante et si pénétrante que la marquise en parut surprise et troublée. Puis, tout à coup, repoussant les mains de Jeanne :

— Oui, dit-elle, je vous rends maintenant plus de justice, je crois que vous savez aimer, mademoiselle, et M. de Boisvilliers

est plus heureux encore que je ne pensais... Seulement, — écoutez bien ceci — il ne sera jamais votre mari !

— Madame...

— Pas un mot de plus, c'est tout à fait inutile. Ma résolution est prise, et, puisque votre fiancé, comme il me paraît, ne vous l'a pas communiquée, je vais vous la dire : Vous allez renoncer à ce mariage, et aujourd'hui même ; je vous laisse le choix du prétexte. Sinon... mon mari, que je viens de mander par dépêche, sera ici demain soir ; je lui remettrai les lettres de M. Philippe. Ce qui arrivera de moi, peu importe ; mais ce qui suivra entre eux, vous le pressentez assez. — Maintenant, parlez !

— Madame, dit Jeanne en relevant fièrement son front pâle, cela est affreux !... Mais Philippe est un homme, il se défendra.

La marquise lui jeta un regard de haine mortelle, et, après une courte pause :

— Mademoiselle, dit-elle froidement, si nous retournions?... Il me semble qu'il en est temps.

Jeanne, sans répondre, laissa tomber les rames dans l'eau. — Leur brève traversée fut silencieuse, et peu de minutes après la barque accostait le rivage au pied de l'escalier taillé dans le roc.

Mademoiselle de La Roche-Ermel se leva de son banc et parut attendre que la marquise passât devant elle et débarquât la première. — Ah! mon Dieu, dit madame de Talyas, qui s'était levée de son côté et qui jouait avec une rame, passez donc;... nous n'en sommes pas à nous faire des politesses!

Jeanne, en entendant cette discourtoise

apostrophe, éprouva l'étonnement mêlé de mépris que ressentirait un homme de cœur auquel son adversaire adresserait des injures sur le terrain. Elle laissa voir cette impression dans le pli dédaigneux de ses lèvres. Madame de Talyas la surprit, et le flot de haine et de colère amoncelé dans son âme déborda. Elle avait joué son amour, son honneur, sa vie,... et elle avait tout perdu... Elle sentit le vertige du désespoir et la tentation du crime.

En ce moment même, Jeanne, debout sur l'avant du canot, faisait le geste de poser le pied sur le premier degré de l'escalier ; la marquise, tendant brusquement la rame qu'elle avait saisie, en appuya la palette contre la paroi du rocher et imprima à la barque un violent mouvement de recul. Jeanne, comme suspendue entre la rive

abrupte et l'eau profonde, eut le vif sentiment du danger et prit un élan désespéré. Son pied atteignit la première marche; mais il glissa sur la pierre humide : elle chancela, essaya de se retenir aux branches légères qui pendaient sur le talus, et trouva en effet dans ce frêle appui la force suffisante pour ne pas rebondir en arrière ; mais elle tomba le visage en avant, et sa tête porta sur l'angle d'une marche. Par un effort suprême, elle se releva aussitôt et gravit follement l'escalier ; — puis, se retournant, le front saignant, vers madame de Talyas qui était dressée dans la barque :

— Oh ! madame ! dit-elle : — madame !

Et la pauvre fille, après avoir cherché d'un geste éperdu quelque soutien autour d'elle, s'affaissa lourdement sur le sol.

La marquise s'était rapprochée de la rive avec une précipitation fiévreuse; elle descendit de la barque et escalada les degrés. Elle se trouva alors devant Jeanne, qui avait perdu connaissance ; son visage décoloré était renversé vers le ciel, et quelques gouttes de sang, s'échappant de son front blessé, coulaient lentement sur ses joues blanches. — Madame de Talyas, l'œil hagard, les cheveux dénoués, les narines palpitantes, belle encore, mais de la beauté farouche d'une Euménide, se courba sur elle, la regarda, puis regarda l'abîme ouvert à deux pas de ce corps inerte. — En cet instant, un bruit soudain de feuillages froissés se fit entendre derrière elle; elle se retourna. — C'était Philippe.

A cette brusque apparition, elle eut une minute de complet égarement : elle avança

les mains comme pour repousser Philippe et lui masquer le corps inanimé de Jeanne. — Le jeune homme attacha ses yeux sur elle avec une fixité terrible, ne dit pas un mot et l'écarta violemment; puis il se mit à genoux, prit la main de Jeanne, toucha l'artère, et respira avec force comme un homme délivré d'une mortelle appréhension.

— Jeanne,... ma bien-aimée,... dit-il en approchant son visage de celui de sa fiancée,... Jeanne,... parlez-moi,... je vous en prie!

Il vit ses lèvres béantes se clore doucement, et ses yeux s'entr'ouvrir.

— Jeanne,... c'est moi, reprit-il.

Elle le regarda d'abord avec un vague étonnement, puis elle le reconnut et sourit.

— Où souffrez-vous, chère enfant? Vous êtes blessée, dites?

— Non,... rien,... murmura-t-elle d'une voix faible comme un souffle,... presque rien, vraiment,... une égratignure au front... Rien de plus... Je vais me lever et marcher.

— Non... pas encore... attendez... attendez... Mais, dites-moi, que s'est-il donc passé?

Et ses yeux se portèrent comme malgré lui sur la marquise.

— Comment cela est-il arrivé?

Les yeux de Jeanne avaient suivi la même direction que ceux de Philippe, et ils s'arrêtèrent avec insistance sur madame de Talyas, qui, debout, immobile, muette, effrayante de pâleur, rajustait d'une main machinale le désordre de ses cheveux.

— Eh bien, dit Jeanne après une pause,

j'ai été maladroite en débarquant,... j'ai manqué une marche... voilà !

Puis, s'adressant à madame de Talyas et lui souriant :

— Pardon, madame, de la peur que je vous ai faite... Soyez bonne... voyons... donnez-moi la main pour m'aider.

Ces paroles généreuses, ces paroles inespérées, provoquèrent chez la marquise un de ces mouvements soudains, un de ces reflux violents, auxquels la passion est sujette. — Des femmes comme elle, on peut tout craindre, — et tout espérer. — Après une minute de surprise confuse, elle s'approcha de Jeanne à la hâte, et la soutint avec des soins attentifs, pendant qu'elle se relevait péniblement. — Quand elle la vit debout, elle lui prit les mains, et la regarda dans les yeux ; puis elle l'attira sur son

sein, et l'y serra longuement en l'embrassant avec une exaltation passionnée.

Se tournant alors vers Philippe stupéfait :

— Elle ment ! dit-elle... — J'ai voulu la tuer !

En même temps, elle s'assit à demi défaillante sur un des fragments de rocher qui étaient semés dans les broussailles, enveloppa sa tête dans ses mains, et on l'entendit sangloter.

. . . .

Comme ils rentraient au château, on remit à madame de Talyas un télégramme qu'on venait d'apporter pour elle : c'était la réponse de son mari, qui lui promettait d'être à La Roche-Ermel le lendemain soir. Elle garda pour elle le contenu véritable de cette dépêche; mais elle affecta de s'en

montrer très-attristée, et dit que son mari la rappelait immédiatement à Paris auprès de leur fils malade. Elle fit aussitôt ses apprêts pour partir le soir même.

Jeanne, légèrement indisposée à la suite de son accident, avait dû prendre le lit. Avant de se mettre en route pour la gare, la marquise pria qu'on la laissât un instant seule avec elle. Elle s'assit près du lit et garda longtemps sans parler la main de Jeanne dans la sienne. Puis, se levant d'un mouvement subit :

— Je vais vous faire mon cadeau de noces, ma chère, dit-elle.

Elle ouvrit un écrin de voyage qu'elle avait posé sur la table en entrant et en tira un paquet de lettres qu'elle lui montra avec un triste sourire. — Les soirées étaient déjà fraîches, et il y avait un assez grand

feu dans la chambre. Elle y jeta les lettres une à une. — Puis, revenant à Jeanne, elle se pencha sur elle et baisa doucement la plaie de son front.

— Adieu ! dit-elle.

Et elle partit.

FIN

